PROGRÈS
ULTÉRIEURS
DE
LA CHIRURGIE.

PROGRÈS ULTÉRIEURS DE LA CHIRURGIE,

OU

Remarques & Observations nouvelles de M. THEDEN, un des Chirurgiens-généraux de S. M. le roi de Prusse.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND:

Par M. CHAYROU, *Chirurgien-major du Régiment de Neustrie, Infanterie.*

Chirurgum agilem, industriâ ac manu strenuum esse oportet; non libris fidentem. AMBR. PARÉ, Canon. Chirurg. 7.

À BOUILLON,
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPIHQUE.

M. DCC. LXXVII.

A MONSIEUR
LE
COMTE DE GUIBERT,
COLONEL - COMMANDANT DU RÉGIMENT DE NEUSTRIE, INFANTERIE.

MONSIEUR,

Mr. Theden a dédié ſon travail à un Guerrier illuſtre par ſes talents militaires & par ſon génie (1). *Permettez-moi, Monſieur, d'imiter mon auteur après l'avoir traduit. Puiſſe-t-il être accueilli en France comme il l'a été en Allemagne! Mon art y gagnera, & l'hommage en ſera plus digne de vous.*

Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & trés-obéiſſant ſerviteur, CHAYROU.

(1) Au roi de Pruſſe.

DISCOURS

DU

TRADUCTEUR.

L'ALLEMAGNE ne paroiſſoit pas un champ propre à faire fructifier la Chirurgie. Négligée dans ces climats, abandonnée aux baigneurs & aux barbiers, avilie, & même aviliſſante, elle languiſſoit dans l'ignorance. Un roi qui ſera longtemps célebre, l'a tirée de ſa léthargie; le beſoin qu'il avoit des hommes pour l'exécution de ſes vaſtes projets lui fit chérir tout ce qui pouvoit les lui conſerver. Il la conſidéra, non telle qu'elle étoit, mais telle qu'elle pouvoit être; il la vit en guerrier, en philoſophe, en homme d'état, & il l'appella à ſa ſuite. De quoi ne vient point à bout le génie

armé du pouvoir? Éveillée par la voix du ſouverain, la chirurgie Pruſſienne a ſecoué ſes haillons mépriſables; elle eſt entrée dans le ſanctuaire des ſciences; elle s'eſt régénérée dans ce ſéjour, & bientôt elle s'eſt montrée digne de la main qui la protégeoit. Non-ſeulement Frédéric honoroit & récompenſoit le ſavoir; il ſtipendioit encore les éleves qui témoignoient des diſpoſitions heureuſes, & faiſoit tous les frais de leur inſtruction. Peu-à-peu ſon armée s'eſt fournie de Chirurgiens diſtingués; on y a vu les Schaarschmidt, les Schmucker, les Bilguer, les Theden, les Henckel, les Probisch, & la plupart de ces hommes illuſtres ſont encore aujourd'hui l'ornement de la capitale.

Quelque terrible que ſoit le fléau de la guerre, ſon effet eſt paſſager; l'influence de la ſcience eſt éternelle. En créant une chirurgie dans ſes états, en fomentant ſes progrès, le roi de Pruſſe a peut-être fait plus de bien aux hommes qu'il ne leur a

fait de mal par ſes armes. C'eſt ainſi qu'en ſupputant les avantages attachés à l'uſage du kermès & du kina rendus publics par la munificence de Louis XIV, la France oublie tout le ſang que la gloire de ce monarque a coûté à l'état.

Depuis pluſieurs ſiecles, la chirurgie Françoiſe étoit habituée à ne devoir ſes progrès qu'à elle-même; elle brilloit de ſon propre éclat. Les lumieres qu'elle a répandues ont été recueillies par nos voiſins; l'occaſion, l'exercice, la méditation, ont étendu les connoiſſances tranſmiſes; l'eſprit de recherche & d'émulation les a perfectionnées; &, à pluſieurs égards, nos éleves ſont devenus nos maîtres.

En traduiſant l'ouvrage de M. Theden, je crois rendre aux gens de l'art un ſervice eſſentiel. Ils y trouveront réunis les vues les plus neuves, les détails les plus riches, & la pratique la plus sûre. Nous n'avons point dans notre langue d'ouvrage auſſi petit qui renferme autant de

ſubſtance. Simple dans ſes écrits comme dans ſes mœurs, notre eſtimable auteur ne s'eſt propoſé d'autre but que l'utilité publique. Sans pompe, ſans éclat, il produit d'excellentes choſes avec une modeſtie ineſtimable ; il rapporte, avec la même ingénuité, & ſes ſuccès, & ſes malheurs. Sa théorie, ſes raiſonnements, ne ſont jamais que le produit des faits. Je crois completter ſon éloge en ajoutant que ſa pratique differe preſque entiérement de celle d'autrui, & qu'il ne la doit qu'à ſon génie.

C'eſt dans les camps, & au milieu des gens de guerre que M. Theden a développé ſes premieres notions acquiſes ; auſſi les points de pratique qu'il diſcute appartiennent-ils preſque tous à la chirurgie militaire. Quoi que puiſſent en penſer nos maîtres des grandes villes, il n'eſt point d'école qui préſente au jeune praticien plus d'occaſions de s'exercer, une plus grande variété de cas à obſerver, & plus

de facilité pour acquérir. L'habitude de voir & de comparer familiarise promptement avec les objets ; elle seule peut donner ce tact exquis qui les juge & les apprécie, cet art des détails que les livres n'enseignent point ; ce coup-d'œil rapide, produit de la science & de l'imagination ; cet ensemble qui forme le génie de l'art, & fait les grands succès. Quand l'esprit a été préparé par une culture suffisante, il est rare qu'un Chirurgien militaire ne devienne un homme habile.

Cet ouvrage est partagé en vingt-sept chapitres ou sections : dans le premier, l'auteur expose la maniere de faire son bandage des extrêmités ; il parcourt les cas différents dans lesquels il est utile ; il invite les gens de l'art qui voudront l'imiter à en étendre l'application. Parmi les divers objets auxquels il applique ce moyen, les praticiens remarqueront avec plaisir l'emploi qu'il en fait pour remédier aux suites malheureuses des saignées,

pour combattre l'œdématie des jambes la plus déſeſpérée, ſoit qu'elle provienne de cauſes internes ou externes, pour opérer promptement la réunion des parties diviſées, même dans leurs articulations, pour prévenir les accidents qui accompagnent ordinairement les plaies de ces parties, pour la cure de l'anévriſme faux ſans opération, & ſur-tout ſans ligature. C'eſt ici que M. Theden a viſiblement reculé les bornes de l'art : tout ce que propoſe la chirurgie connue, dans les cas que nous venons d'énoncer, eſt lent, incertain, ou inefficace. Spécialement dans le dernier, elle n'offre pour moyen curatif qu'une opération cruelle par ſes effets, puiſqu'elle entraîne ordinairement la perte d'un membre.

Pourquoi ce moyen (*a*) ſi ſimple, ſi

(*a*) Il n'étoit point inconnu à Ambroiſe Paré, ce reſtaurateur de la chirurgie ; *voyez* l'hiſtoire qu'il fait au ſujet du comte de Mansfeld : » Or, quant à la tu-

énergique & si fort à la portée des gens de l'art, n'a-t-il point été saisi plutôt? C'est apparemment parce que la plupart de ceux qui pratiquent, pratiquent sans génie, & que les hommes doués de ce don heureux s'ensevelissent dans leurs cabinets, & donnent plus à des spéculations vastes & difficiles qu'aux détails journaliers de la pratique. On doit respecter sans doute le recueillement du sage qui médite sur les vérités, qui découvre ce qui est inconnu,

---

meur œdémateuse & flatulente, qui occupoit entiérement tout le bras, j'y appliquai des compresses imbues en oxicrat, avec du sel & un peu d'eau-de-vie, & autres remedes que je dirai bientôt; puis avec des linges en double, je les cousois le plus fort & dextrement qu'il m'étoit possible; c'est-à-dire, tant que ledit seigneur les pouvoit endurer. Telle compression servoit à contenir les os fracturés en leur lieu, & à expeller la sanie des ulceres, & renvoyer les humeurs vers le centre du corps, comme nous avons dit ci-devant, & où l'on désistoit à serrer & lier le bras, la tumeur s'augmentoit si fort, que j'avois peur que la chaleur naturelle de son bras ne fût suffoquée & éteinte «.

Il ne paroît point que Paré ait fait de ce bandage

qui approfondit ce qui eſt obſcur, qui développe ce qui n'eſt qu'entrevu, qui claſſe les notions & les préſente enchaînées ſelon leurs rapports ; cependant ſi le défaut d'occaſion & d'habitude le tiennent éloigné de la pratique, l'application de tant de ſcience ne ſera point en ſon pouvoir ; ou elle ne ſe fera pas, ou elle ſe fera mal ; les principes ſeront mal ſaiſis, les réſultats ſeront manqués, & peut-être

---

un uſage bien étendu, puiſque c'eſt le ſeul endroit de ſes ouvrages où il en ait fait mention. Mais on ne ſauroit méconnoître dans ce paſſage le germe des vues curatives que l'auteur Allemand a développées dans ſa premiere ſection. Nous admirons également M. Theden, ſoit qu'il ait pris dans Paré l'idée de ſon bandage, ſoit qu'il ne le doive qu'à lui-même ; l'application variée qu'il en a faite, lui mérite ſur-tout notre reconnoiſſance. Au reſte, de quelque façon que ſoient les choſes, il paroîtra toujours étonnant que ce moyen curatif ait été connu de Paré, qu'il ait été perdu pour nous pendant 200 ans, & que ce ſoit un étranger qui nous y ramene. Nous citons ſouvent nos anciens, mais nous ne les méditons pas aſſez.

ſon travail ſera pernicieux long-temps avant qu'il ne devienne utile. Un praticien de province, prévenu de l'utilité des bandages des extrêmités de notre auteur, les employa pour un dépôt laiteux, qui s'étoit jetté ſur une jambe, le dépôt fut répercuté, & la malade mourut. Quel eſt donc le mérite de la ſcience qui ne tourne point au profit de l'homme ? L'utilité ſeule lui donne un prix. De toutes les connoiſſances acquiſes ou à acquérir, la poſtérité ne recevra que celles qui ſeront empreintes de ce ſceau précieux; mais ce ſceau, comment l'acquerra-t-elle, ſi ce n'eſt par des applications conſtantes, variées & toujours ſages ? Ces applications, comment ſe feront-elles, ſi le même génie qui a apperçu les vérités ne dirige l'uſage qu'on en doit faire ? Pour le malheur de l'art, les ſavants ne pratiquent point aſſez, & les praticiens étudient trop peu. Ce n'eſt que pour Louis XIV, qu'on a reſſuſcité l'opération de la fiſtule que Celſe avoit ſi bien

décrite, & c'eſt ſeulement de nos jours qu'on a renouvellé la ligature de cette même fiſtule, telle que la pratiquoit Ambroiſe Paré; on n'a rien changé à ſa méthode que de ſubſtituer un fil de plomb au mêlange de fil & de crin qu'il employoit; encore n'a-t-on pas jugé à propos de lui en faire honneur.

Dans la ſeconde ſection, l'auteur donne la compoſition d'une eau d'arquebuſade particuliere, dont il a toujours tiré les plus grands avantages; il en indique les propriétés, il en rapporte les effets, & détermine les moments de s'en ſervir. Cet homme honnête n'a pas cru qu'un remede quelconque pût lui appartenir, dès qu'il étoit utile aux hommes: générofité d'autant plus admirable, qu'elle commence à n'avoir plus d'exemples! En effet, on ne voit plus aujourd'hui que des gens à ſecrets prêts à guérir toutes les maladies indépendamment des préceptes d'Hippocrate, de Sydenham, de Boërhaave & de

de toutes les regles de l'art, par le ſeul ſecours de leurs arcanes. Ces ſpécifiques prétendus ſecrétement reſſuſcités de quelque pharmacopée antique, ou récemment composés par des ignorants téméraires & avides, ſont prônés dans la capitale & dans les provinces; ils ſe préſentent partout avec la permiſſion de la police, & ce qu'il y a de plus incroyable, avec le ſeing des gens diſtingués dans l'art. Comment ces derniers ne craignent-ils pas de ſe déshonorer en donnant pour de l'argent une eſpece de ſanction à des remedes équivoques dont on fait journellement les plus cruels abus?

Combien de charlatans gradués & non gradués, trop vils pour aſpirer à la célébrité que donne le mérite, trop pareſſeux pour marcher à la fortune par la voie pénible du travail, embraſſent ces moyens qui leur ſemblent faciles, & traveſtiſſent l'art en un trafic honteux! Elle eſt parvenue ſi loin cette mode des arcanes,

que quantité de praticiens, eſtimables d'ailleurs, affectent une pratique myſtérieuſe, & ſemblent plus flattés de devoir leurs ſuccès à ces moyens déplacés qu'à des connoiſſances réelles. Encore un pas de plus, & il n'y aura pas de praticien qui n'ait ſes arcanes.

Qu'ils ſont loin de nous ces premiers temps de la médecine, où les malades étoient portés dans les places & les carrefours, afin de réclamer des paſſants les ſecours qu'ils pouvoient eſpérer de leur expérience ; ces temps, où après avoir recouvré la ſanté, les hommes alloient religieuſement au temple d'Epidaure inſcrire avec le genre de leurs maladies les remedes qui leur avoient été ſalutaires, & s'acquittoient ainſi envers les dieux. On ſait que ce fut là l'école d'Hippocrate, ce pere de la médecine de tous les ſiecles. C'eſt avec ces matériaux, c'eſt ſur l'ample collection de ces faits rectifiés ou confirmés par ſa longue expérience, qu'il a

principalement conſtruit ſes ouvrages immortels. Mais ſi nous devons aux uſages de ces temps reculés les progrès ſubits que la médecine a faits dès les premiers moments de ſon exiſtence, quelle triſte influence ne devons-nous pas attendre de la marche obſcure & clandeſtine du charlataniſme? il eſt l'ennemi le plus décidé de l'art de guérir; il l'altére & l'avilit s'il s'y aſſocie; il le déprime s'il ne s'y aſſocie pas; la confiance qu'il uſurpe, les ſuccès éphémeres qu'il obtient découragent l'artiſte laborieux, le dégoûtent de ſes veilles ſtudieuſes, & détruiſent d'avance l'éclat qu'il étoit peut-être deſtiné à répandre un jour ſur ſon art.

Dans cette digreſſion je n'ai conſidéré le charlataniſme que ſous les rapports qu'il peut avoir avec le véritable art de guérir, lequel ſeul eſt fondé ſur la ſcience, l'obſervation & la pratique, je ne l'enviſagerai point dans les rapports qu'il a avec la ſociété dont il eſt la peſte. Je ne me ſens

point appellé à convertir mon ſiecle : je ſais que je ne parviendrai à guérir ni le charlatan de ſon impudence intrépide, ni le public de ſa ſotte crédulité. Je ſerai ſatisfait ſi le peu de lignes que je viens de conſigner ici peut inſpirer aux jeunes gens qui me liront, aſſez de reſpect pour eux-mêmes & pour l'art qu'ils profeſſent, & les empêcher de le ſouiller par des pratiques honteuſes.

Je ne ſaurois quitter cette ſeconde ſection ſans dire un mot de la méthode de l'auteur, pour réduire les luxations de l'avant-bras ; non-ſeulement elle nous a été inconnue juſqu'ici ; la poſſibilité même de cet accident n'eſt pas encore généralement avouée, malgré les exemples rares à la vérité, mais trop réels de l'exiſtence du mal, & à cet égard du défaut de nos moyens (*a*). Grace à M. Theden, l'on

(*a*) A Gray en franche-Comté, un de mes confreres, homme plein de talents & d'expérience, fut obligé d'a-

n'aura plus ce reproche à faire à l'art; on admirera la clarté avec laquelle il expose son procédé & la précision avec laquelle il atteint son but.

Il faut convenir, qu'en général, le traitement des luxations & des fractures est encore bien éloigné de la perfection : l'ouvrage de M. Petit est le seul où cette matiere ait été traitée avec une certaine étendue; il a fait loi dans notre art; &, depuis plus de 70 ans, il est presque l'unique que les maîtres, comme les éleves, aient eu à consulter. Malgré la réputation du livre & le mérite de son auteur, il est aujourd'hui peu de praticiens qui ne sentent combien la doctrine en est imparfaite & défectueuse. Particuliérement, les diverses méthodes qu'on y trouve pour réduire la luxation de l'avant-bras sont

---

bandonner une luxation de l'avant-bras. Le malade qui étoit un cavalier du régiment qu'il dessert, fut envoyé aux Valdajous : ils le renvoyerent sans avoir pu faire la réduction.

d'un ridicule qui ſaute aux yeux (*a*). D'une autre part, M. Louis a démontré l'inſuffiſance de ſa machine pour la réduction des extrêmités; cet homme ſavant étoit bien convaincu de la néceſſité d'une doctrine nouvelle, lorſqu'en publiant la cinquieme édition de cet ouvrage il écrivoit à un de ſes amis : » J'eſpere que ce » ſera la derniere, & qu'on fera un meil» leur traité des maladies des os «. Cependant, quels que ſoient les défauts de cet ouvrage, nous ne ſommes point en-

(*a*) Les praticiens reprochent juſtement à M. Petit de n'avoir point parlé de la fracture de l'olécrane, dont la cure eſt ſi difficile, & dont le traitement eſt ſujet à tant d'inconvénients. Dans le régiment où je ſers, il y a deux officiers qui ont eu autrefois l'olécrane caſſé. On apperçoit diſtinctement au toucher cette apophyſe détachée de ſa baſe; on la promene aiſément du haut en bas, & du bas en haut. Il ſemble même que la perte de cette partie du cubitus a été pleinement réparé par une effuſion bien ordonnée de la matiere ducal, puiſque dans les deux ſujets, le membre qui a été affecté jouit complettement de ſon extenſion & de ſa flexion.

core en état de nous en paſſer : avant d'abattre la maiſon, il faut ſe bâtir un abri, & nous ne ſommes point aſſez riches en matériaux. Je vais indiquer ceux qui ſont parvenus à ma connoiſſance.

Dans le diſcours qui précede la cinquieme édition, M. Louis fait des réflexions ſages qui conduiront vraiſemblablement à des principes plus sûrs. Dans les mêlanges de chirurgie de M. Pouteau, chirurgien du grand Hôtel-Dieu de Lyon, imprimé en 1760, l'on trouve une méthode pour réduire les différentes luxations de la cuiſſe, dont le principe fondamental eſt de ne point faire l'extenſion & la contre-extenſion en ligne droite, mais de mettre tous les muſcles de la partie dans le plus grand état de relâchement poſſible. Le même auteur cite la méthode de M. Maiſon-neuve, chirurgien-major du régiment de Maugiron, cavalerie, renouvellé d'Hippocrate & de Paul Ægine. Dans cette derniere, l'on ne fait abſolu-

ment ni extenſion ni contre-extenſion. En 1761, M. Dupoui a lu à l'académie de chirurgie un mémoire ſur les moyens de réduire les luxations & les fractures : il a expoſé, pour la réduction de la cuiſſe, une méthode bien ſimple, bien facile, puiſque la réſiſtance que fait le corps par ſon poid ſuffit ſeule à la contre-extenſion. Voici en quoi elle conſiſte ; c'eſt M. Dupoui qui parle : » Je place le malade » horizontalement ſur ſon dos ; j'étends » également la partie malade, & je la » poſe contre la ſaine. Je fais preſſer for- » tement ſur le genou par la main d'un » aide, afin de tenir cette partie dans » l'extenſion la plus exacte, dans laquelle » les muſcles ſe trouvent poſés auſſi paral- » lellement qu'il eſt poſſible ; j'embraſſe » d'une main le cou du pied, & de l'au- » tre main le talon, ſans lever la partie » en aucune façon ; je la tire très - mé- » diocrement, & dans l'inſtant les muſ- » cles obéiſſent, s'étendent, & remet-

» tent ſeuls la tête dans ſa cavité «.
Ce phénomene pratique renverſe la maxime fondamentale généralement adoptée : » Il faut, autant qu'il eſt poſſible, que les » forces qui tirent pour faire l'extenſion » & la contre-extenſion ſoient appliquées » aux parties même qui ſont luxées, ſans » quoi elles ſont inutiles, & ſouvent nui- » ſibles «. *Voyez* PETIT, *maladies des os*.

Ce dernier principe eſt conſacré par la pratique de tous les temps ; M. Petit en a confirmé la juſteſſe par le raiſonnement, & cependant le voilà déſavoué par l'expérience. Voilà donc un principe erroné, une pratique fautive, & une démonſtration illuſoire. Quel ſera déſormais le parti à prendre ? Faudra-t-il bannir entiérement ce principe de la chirurgie ? Dans quels cas, & juſqu'à quel point ſera-t-il permis de s'y conformer ?

Peu de temps après, M. Fabre a lu un mémoire ſur une nouvelle méthode de réduire la luxation de la cuiſſe & du bras.

Il prouve que les liens ſont plutôt un obſtacle à la réduction qu'un moyen propre à l'opérer ; il explique la théorie de la méthode que je viens de rapporter ; il démontre que le lac poſé dans le pli de l'aîne pour former la contre-extenſion, portant ſur l'attache des triceps, il produit un effet contraire à l'intention qu'on ſe propoſe, puiſqu'il détermine à la contraction les muſcles qu'on deſire mettre en relâchement. A ce moyen, il en ſubſtitue un autre qui n'en a point les inconvénients.

En 1766, M. Sharp a envoyé au docteur Parſons l'expoſé d'une nouvelle méthode de réduire & de traiter les fractures de la jambe, avec la deſcription détaillée de l'appareil qu'il emploie. Cet écrit a été lu à la ſociété royale de Londres.

En 1768, M. Percival-Pott, Chirurgien de l'hôpital de Saint-Barthelemi à Londres, & membre de la ſociété royale, a publié un nouveau traité des fractures

& des luxations. Ce traité qui n'eſt véritablement qu'un eſſai, eſt néanmoins fort précieux en ce qu'il établit des principes très-différents de ceux que nous avons ſuivis juſqu'ici, & en ce qu'il nous donne des méthodes curatives plus courtes & plus aiſées. Ces dernieres ont pour elles l'argument le plus propre à juſtifier la nouveauté en fait de pratique ; c'eſt le ſuccès ſuffiſamment confirmé. Ces deux pieces intéreſſantes ont été traduites de l'Anglois par M. Laſſus, qui a ajouté à ſa traduction l'extrait des mémoires de MM. Fabre & Dupoui que nous venons de citer.

Il exiſte encore, çà & là, au ſujet des maladies des os pluſieurs autres notions iſolées, ſuccinctement expoſées par ceux qui ont écrit, ou enſevelies dans le porte-feuille d'un petit nombre d'obſervateurs. Le temps rapprochera ſans doute ces connoiſſances éparſes, quand elles auront été completées par le haſard & par l'induſ-

trie. Alors on ne verra plus, peut-être, des rhabilleurs ſortir de leurs forêts, exercer ſans principes & ſans connoiſſances de cauſe une portion difficile de l'art; échouer fréquemment, parce qu'ils ſont ignorants; échouer impunément, parce qu'ils ſe couvrent de leur obſcurité; mais, là même, où l'art le plus éclairé ne peut rien, réuſſir quelquefois par l'audace qu'ils ont de tout oſer.

Dans la troiſieme ſection l'auteur raconte comment il eſt ſucceſſivement parvenu à arrêter, ſans ligature, l'hémorrhagie dans toutes les opérations quelconques, long-temps avant que nous fiſſions uſage de l'agaric. Quoique cette pratique ne ſoit point auſſi univerſellement en uſage qu'elle mériteroit de l'être, nous en ſavons aſſez aujourd'hui pour que le titre de ce chapitre ne nous paroiſſe plus neuf. Mais on ne pourra s'empêcher de trouver neuve & intéreſſante la maniere avec laquelle il eſt rempli.

On y remarquera ſans doute une vérité philoſophique apperçue déjà par M. Morand en 1733, & par pluſieurs autres après lui, mais dont notre auteur ſeul a ſu tirer pour la pratique un avantage réel ; c'eſt la rétraction de l'extrêmité des arteres après leur ſection dans l'homme vivant, & la clôture ſpontanée de leurs orifices. Entre les mains de M. Theden ce point d'inſtruction eſt devenu un dogme fécond en reſſources curatives ; il en déduit la facilité de remédier aux hémorrhagies, le moyen de ſimplifier le traitement à la ſuite des opérations, de rendre ce dernier plus doux & plus rapide. En ſuppoſant, connue autant qu'elle eſt vraie, cette obſervation ſi ſouvent répétée par notre auteur, je ne doute point qu'elle ne faſſe oublier bientôt la fauſſe doctrine du caillot de ſang bouchant l'extrêmité de l'artere coupée, la ſeule à peu près que, ſur la foi de M. Petit, on ait ſuivie juſqu'à ce jour.

On peut rapporter à ce chapitre ce

que l'auteur dit ailleurs de l'hémorrhagie de l'artere intercoſtale, des moyens inutiles & barbares que nous y oppoſons, & de ceux qu'il leur ſubſtitue. Si on ne jugeoit la chirurgie Françoiſe que ſur les reſſources qu'elle préſente pour ce cas & pour quelques autres, on ne ſeroit guere tenté de croire au degré de perfection dont elle ſe vante. Il faut eſpérer que les vues de notre auteur ne nous seront point inutiles, & que nous en tirerons le parti qui convient aux progrès de l'art & aux intérêts de l'humanité ſouffrante.

M. Theden termine ſa troiſieme ſection par des recherches ſur les accidents épileptiques que l'on voit ſurvenir immédiatement après la caſtration. Il découvre & démontre qu'ils naiſſent uniquement de la ligature du cordon. Il déduit de-là la néceſſité de s'en paſſer, & expoſe la maniere de guérir l'épilepſie lorſqu'elle provient de cette cauſe.

Dans la quatrieme ſection, l'auteur

ouvre à l'art un champ nouveau ; il fait l'hiſtoire d'une maladie que nous ne connoiſſons pas, quoiqu'elle ait vraiſemblablement toujours exiſté parmi nous. Il s'agit d'une eſpece particuliere d'hémorrhoïdes qui n'ont point encore de nom, & qu'il appelle *ſaccatæ*, ce que j'ai traduit peut-être aſſez mal par *enſaquées*. A l'avantage de parcourir ſeul cette nouvelle carriere, il joint celui de la bien remplir. Ce qu'il en dit ſuffit pour les reconnoître & pour les guérir. Cette maladie n'eſt point abſolument rare : de mon ſu elle a été rencontrée par des praticiens dont j'eſtime les talents & chéris l'amitié; pendant une longue ſuite d'années elle a éludé tous les moyens avec leſquels on l'a combattue, & par le défaut où nous ſommes de notions pratiques à ce ſujet, elle a fait leur ſupplice & celui de leurs malades (*a*).

(*a*) Un officier, lieutenant-colonel d'un corps qu'il eſt inutile de nommer, a été, pendant 30 ans, affecté

Dans la ſixieme ſection, l'auteur traite un ſujet ſur lequel nous n'avons pas encore des lumieres bien ſuffiſantes; je veux parler de l'inflammation des articulations à la ſuite de la meurtriſſure de leurs cartilages. Les obſervations qu'il rapporte, les réflexions qu'il y joint éclaireront cette partie de l'art; elles aideront le praticien à reconnoître ces maladies à travers l'obſcurité de leurs ſymptômes.

Dans la ſection onzieme, il nous fait part d'une obſervation qui eſt devenue célebre dans la chirurgie Allemande par ſa ſingularité, par le danger qu'a couru le malade qui en fait le ſujet, & par les moyens ingénieux que l'auteur a employés. Une balle avoit traverſé les deux condyles du fémur, & fait éclater une grande piece de cet os, laquelle tendoit à ſe ſéparer de ſon tout. Par le moyen

de cette maladie ſans avoir jamais trouvé perſonne qui pût le ſoulager ou le guérir. Il vient de mourir de ce même mal, il y a quelques mois.

d'une

d'une petite presse imitée de celle d'un relieur, ou de celles dont on se sert en certains pays pour unir le linge. M. Theden est parvenu à la réunir à sa base sans que cet incident nuisît au reste du traitement. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut lire les détails de cette grave maladie, & les circonstances épineuses qui l'ont accompagnée ; on y verra la conduite sage de l'auteur, & l'étendue de ses ressources.

Dans les deux sections suivantes l'auteur établit, sur le traitement des plaies d'armes à feu, quelques principes qu'il étaie d'observations & de raisonnements également concluants. Nous devons regretter qu'il ne se soit pas étendu davantage ; personne ne pouvoit mieux que lui nous donner des leçons sur cette matiere. Malgré le nombre & le mérite des auteurs qui en ont traité, nous ne possédons point encore, sur le traitement des plaies d'armes à feu, une doctrine ni

aſſez pure, ni aſſez fixe, ni aſſez ample.

Avant Ambroiſe Paré, le traitement des plaies d'armes à feu étoit abſurde ; on les panſoit avec de l'huile bouillante. Le haſard offrit à cet homme célebre la découverte d'une méthode plus douce. Il vit, avec étonnement, qu'elle étoit exempte des malheurs qu'entraînoit la premiere. Paré étoit excellent obſervateur, il tira parti de ſa découverte, & la nouvelle méthode acquit ſous ſa main toute la perfection dont elle étoit ſuſceptible ; c'eſt celle qu'il nous recommande : » Les remedes appliqués immédiatement » ſur la plaie doivent être émollients & » ſuppuratifs. Les aſtringents, les forti- » fiants, ne doivent s'appliquer qu'au » deſſus de la contuſion, & aux parties » éloignées de la plaie «.

Ce précepte, conforme à la théorie la plus ſaine, a été donné dans un temps où la théorie n'exiſtoit pas encore. Par quelle fatalité ſe trouve-t-il abandonné depuis

que nous abondons en facultés, en académies, & que leurs voûtes ſavantes retentiſſent de diſcuſſions théorétiques? La pratique, malheureuſement encore trop générale, eſt de panſer les plaies d'armes à feu avec les ſpiritueux : il vaudroit preſque autant nous en tenir à l'huile bouillante. Ramby & Deſport ſont les premiers entre nos modernes qui aient complettement proſcrit cet uſage pernicieux; Ledran & Ravaton les redoutent, mais ne les rejettent pas abſolument.

Pour les panſements, dit Ramby, point de ſpiritueux. » Le premier ſe fait » avec de la charpie imbibée d'huile; le » ſecond, avec le digeſtif chaud, & par » deſſus, avec le cataplaſme émollient » chargé de corps gras, ou des fomenta» tions équivalentes, juſqu'à ce que l'ul» cere ſoit détergé; après quoi, c'eſt une » plaie ſimple «. Ravaton a ſubſtitué avec ſuccès les corps gras aux teintures ſpiritueuſes pour favoriſer l'exfoliation des os.

Ce qui a ſans doute égaré les Chirurgiens, & décidé leur choix pour une pratique auſſi pernicieuſe, c'eſt qu'ayant été témoins des accidents deſtructeurs qui ſuivent quelquefois ces bleſſures, tels que la gangrene & la mortification des parties bleſſées, ils ont cru devoir les prévenir par l'application des défenſifs ; ils n'ont pas vu que l'indication dans ces cas la plus eſſentielle à remplir, eſt de détendre, de relâcher, enfin, de provoquer la ſuppuration ; &, conſéquemment, la chûte de l'eſcarre. Paré cite à ce ſujet le paſſage d'Hippocrate, déjà rapporté par Galien : » Une plaie contuſe & meurtrie doit être » menée à ſuppuration le plus promptement » poſſible «. Or, l'effet que produiſent les ſpiritueux eſt diamétralement oppoſé : ils deſſéchent la fibre, la racorniſſent, augmentent la tenſion ; ils ajoutent à l'irritation ; &, bien loin de défendre de la gangrene, ils la déterminent.

L'on combat, ou l'on prévient mer-

veilleuſement les accidents conſécutifs de ces ſortes de plaies par un ſage emploi de la ſaignée, du régime, & des remedes internes. Ramby & Deſport employoient heureuſement ces moyens. » Il faut, dit » Ramby (dont je ne puis trop recommander la lecture) il faut ſaigner promptement, & répéter la ſaignée ſelon le beſoin ; par-là, on diminue la douleur, la tenſion, & la foule des accidents conſécutifs «. Pendant les douze premiers jours il tenoit les malades à un régime raffraîchiſſant, il entretenoit avec ſoin la liberté du ventre ; pour abattre la trop grande ardeur de la fievre, il donnoit, au fort de la chaleur, la poudre tempérante de Stahl, à la doſe de huit ou dix grains. Aux douleurs trop violentes, il oppoſoit l'opium qu'il appelle un remede preſque divin. C'eſt dans les mêmes vues qu'il employoit le kina, lorſqu'il trouvoit l'opium inſuffiſant, & ce n'étoit jamais en vain. Il l'employoit encore dans les bleſſures con-

ſidérables, quand la ſuppuration étoit ſanieuſe, dans toutes les grandes plaies; il le donnoit, à un gros, de trois heures en trois heures. Il ſecondoit ſon action par l'uſage de l'élixir de vitriol de Minſicht; il en faiſoit prendre trois fois par jour dans un verre d'eau, & cette boiſſon ſoulageoit merveilleuſement les malades. Ces derniers étoient-ils conſtipés? il mêloit, avec chaque priſe de kina, quatre ou cinq grains de rhubarbe, juſqu'à ce que le ventre fût plus libre. Le kinkina procuroit-il au-delà de quatre ou cinq ſelles? il y ajoutoit deux ou trois gouttes de laudanum, & un peu de diaſcordium. Quand la peſanteur, la tenſion, le battement du pouls de la partie bleſſée, préſageoient une hémorrhagie prochaine, il la prévenoit par la ſaignée & le kina. Dans les amputations accompagnées d'affections ſcorbutiques, ou dans les cas de diſſolution du ſang, il preſcrivoit abondamment le kinkina. Ramby fait, au ſujet de ce

remede, une remarque importante ; c'eſt que pendant ſon uſage on ne doit ſe permettre aucune inciſion conſidérable ; la mort, dit-il, en eſt la ſuite.

Dans les premiers moments, à la ſuite d'un coup de feu ; &, s'il étoit poſſible, même avant que la fievre ſe fût emparée du bleſſé, Deſport ordonnoit ſouvent un vomitif au malade. Il débarraſſoit par ce moyen les premieres voies de leurs ſaburres, & prévenoit les déſordres que pouvoit apporter à l'économie animale la dépravation de ces matieres altérées par la chaleur & le repos, & leur admixtion à la maſſe des humeurs.

Les inciſions ſont auſſi une partie eſſentielle du premier panſement dans les plaies d'armes à feu. On convient généralement de leur néceſſité. Quand elles ſont ſuffiſantes & bien faites, il eſt rare qu'elles ne diſpenſent des inciſions ſecondaires. L'on dilate donc : 1°. dans les grandes contuſions pour donner iſſue aux

liquides épanchés : 2°. dans les bleſſures où il s'agit de l'extraction de quelque corps étranger, ou de quelques eſquilles qui bleſſent les parties : 3°. dans les cas où des parties tendineuſes, membraneuſes, aponévrotiques, diviſées incomplettement, éprouvent beaucoup d'irritation, & font naître beaucoup de douleur : 4°. pour préparer un égoût à la matiere de la ſuppuration. Il faut retarder les premieres inciſions le moins qu'il eſt poſſible : » Car, dit Paré, les accidents de douleur » & de ſenſibilité ne ſont ſi grands au com» mencement comme aux autres temps de » la maladie «.

Quelle que ſoit néanmoins l'utilité des inciſions primitives, elles ont leurs regles & leurs bornes; elles ſont plus néceſſaires dans les parties charnues, comme la cuiſſe, la feſſe, &c. On ne doit les faire qu'avec ménagement dans les parties membraneuſes & tendineuſes, comme le pied, la main, & dans le voiſinage des

articulations. M. Boucher avertit dans ſon mémoire, que les plaies d'armes à feu pénétrantes dans la capacité du bas-ventre doivent être exceptées de la regle générale : » Car, dit-il, la dilatation eſt dan-
» gereuſe, & on doit l'éviter, ſi ce n'eſt
» lorſqu'il faut réduire les parties qui ſe
» ſont échappées & qui ſont étranglées,
» ou quand les parties bleſſées ſont apo-
» névrotiques; & les inciſions que l'on fait
» alors doivent toujours être ménagées
» avec beaucoup de prudence «. Ravaton eſt du même avis. Quelques praticiens prétendent que dans les pays chauds l'on doit être beaucoup plus circonſpect ſur les inciſions. Deſport, qui a travaillé pendant pluſieurs années dans l'isle de Corſe, ne dit pas qu'il ait fait à cet égard aucun changement à ſa pratique.

Il eſt très-difficile de donner des regles invariables dans un genre de maladies qui renferme preſque autant d'eſpeces qu'il préſente de cas particuliers. De toutes les

parties de la chirurgie, celle-ci a, ſans contredit, le plus beſoin des lumieres, de l'expérience, & du génie de l'artiſte; non-ſeulement pour l'art de placer, de diriger ou de multiplier les inciſions, tant primitives que ſecondaires, mais encore pour ce qui concerne tous les autres ſecours de la main. Les préceptes que j'ai tracés ne ſont pas nouveaux ſans doute; mais ils ſont trop peu connus; mais il importe de les mieux connoître; mais ils ſont le produit de la pratique de différents Chirurgiens qui ſe ſont contrariés dans leurs écrits. Je les ai triés; je les ai rapprochés pour l'utilité des jeunes éleves; j'ai ébauché pour eux l'apperçu d'un ſyſtême curatif, le meilleur poſſible. C'eſt en ſuivant les grands-maîtres aux lits des malades, c'eſt en feuilletant les auteurs, c'eſt ſurtout en comparant leur doctrine, qu'ils parviendront à le completter & à perfectionner leur pratique.

Dans la ſection dix-neuvieme, l'auteur

paſſe en revue l'arſenal de la chirurgie ; il réduit à un très-petit nombre, les inſtruments vraiment utiles. A la foule de ceux qui ſont inutiles, pernicieux ou inſuffiſants (& que par cette raiſon il proſcrit) il ſubſtitue la dextérité de l'artiſte qui eſt infiniment plus précieuſe, puiſque dans tous les cas elle ſe plie à ce qu'exigent les circonſtances. Le ſac de l'accoucheur auquel M. Theden a la diſcrétion de ne pas toucher, parce que, dit-il, cette partie lui eſt devenue étrangere, mériteroit bien auſſi une revue particuliere. Je ne veux point parler des crochets de toute eſpece (qui ſubſiſtent encore parmi les débris de la vieille pratique, & dont malheureuſement on fait tous les jours trop d'uſage) ils ſont proſcrits par l'horreur même qu'ils inſpirent ; mais les forceps dont on s'eſt tant & ſi long-temps occupés, ne méritent guere plus d'être conſervés. Les fauteurs de cet inſtrument trouveront ſans doute cette ſentence trop

rigoureuſe ; je leur en demande pardon, mais l'expérience & la raiſon le démontrent.

1°. Ils ſont dangereux en ce que, abſtraction faite de leurs avantages ou déſavantages, ils ne peuvent être maniés, ſans riſques, que par celui auquel un exercice ſuffiſant aura donné complettement l'habitude de s'en ſervir. On connoît nombre d'exemples de leurs mauvais effets, tant ſur les meres que ſur les enfants, provenants de la maladreſſe de ceux qui les ont employés. Il me ſeroit aiſé d'en augmenter la liſte. Dans le pays même où j'écris, ils ont produit des malheurs qui n'auroient point eu lieu, ſi les accoucheurs avoient eu plus de patience, & ſi, uſant de toutes les reſſources que l'art fournit d'ailleurs, ils s'étoient contentés de ſe ſervir de leurs mains.

2°. Entre les mains les plus exercées, le forceps eſt inutile, il eſt facile de le prouver : l'art d'accoucher eſt purement

méchanique, il eſt fondé ſur la connoiſſance des dimenſions reſpectives des deux êtres qui en ſont le ſujet. Les proportions du fœtus, celles du baſſin par lequel il doit paſſer, ſont entre elles dans le rapport naturel ou dans un rapport vicieux: ſi ce rapport eſt tel que le paſſage de l'enfant ſoit impoſſible, le forceps ne l'opérera pas. La délivrance alors ne peut avoir lieu que par l'opération Céſarienne, ſi l'enfant eſt vivant, ou par la ſection de ce dernier dans le ſein de la mere & l'extraction ſucceſſive de ſes parties, s'il eſt mort. Si, au contraire, la charpente oſſeuſe jouit de ſes dimenſions légitimes, la délivrance eſt démontrée poſſible, & ne peut être retardée que par des cauſes acceſſoires, propres ou à la mere, ou à l'enfant, ou à tous les deux à la fois. Telles ſont, de la part de l'enfant, une tête venant obliquement & ſe préſentant au paſſage par une dimenſion défavorable, l'hydrocephale, &c; de la part de la mere, l'obliquité de la

matrice, la rigidité des parties molles qui ne ſe prêtent pas aſſez rapidement à l'extenſion ; un état de foibleſſe ou de maladie qui aſſoupit ou éteint les douleurs ; quelque dépôt ou excroiſſance qui retrécit le lieu du paſſage, une pierre dans la veſſie, &c. De toutes ces cauſes, il n'en eſt aucune, quand on la juge de ſang-froid, que l'on ne combatte avec ſuccès par la patience, par les poſitions appropriées, par les petites manœuvres, par quantité de choſes de détail dont il faut néceſſairement poſſéder la ſcience, ſi l'on veut réuſſir conſtamment dans ce genre pénible de pratique. La tête enclavée : c'eſt là le cri de guerre des inſtrumentaires ; je les ai vus ſouvent ces enclavements formidables dont on fait tant de bruit, & plus d'une fois j'ai eu lieu de rire en moi-même de l'art avec lequel on s'étoit créé des difficultés.

M. Smellie en Angleterre, M. Levret en France, ont donné la plus grande vo-

gue au forceps. Je rends ſincérement hommage au mérite de ces meſſieurs ; mais ils auroient fait plus pour l'art, & mieux mérité des hommes, ſi au lieu de ſéduire les praticiens par l'appât des avantages qu'ils prêtoient à cet inſtrument, ſi au lieu d'employer toute leur ſcience & toute leur vie à le perfectionner, ils avoient plus ſcrupuleuſement parcouru toutes les difficultés dont les accouchements ſont ſuſceptibles ; ſi dans chaque cas ils avoient étudié & clairement démontré les moyens de vaincre les obſtacles ; ſi enfin, ils avoient mieux développé les reſſources, propres à chaque difficulté, telles que la nature les préſente ; reſſources quelquefois dépendantes du génie de l'artiſte, mais plus ſouvent encore de ſa dextérité & ſans ceſſe déterminées par le lieu, le temps & les circonſtances.

De tous les inſtruments propres à l'art d'accoucher, il en eſt un ſeul que j'excepterai de la proſcription, c'eſt le levier

de Roonhuyſen : il n'en eſt pas de moins compoſé, de plus innocent, ni d'un uſage mieux entendu. La plupart des accouchements ne ſont difficiles ou ne le deviennent que parce que la tête s'avance dans une poſition oblique, & s'engage par un diamêtre plus ou moins grand dans une dimenſion plus ou moins étroite du baſſin ; la difficulté peut être fort grave par ſa conſéquence ; & par elle-même tenir à fort peu de choſe. Comment opére dans ce cas le forceps? corrige-t-il le vice des poſitions? diminue-t-il le diamêtre du corps à extraire ? étend-t-il les dimenſions du paſſage ? Rien de tout cela : il ſaiſit la tête dans quelque ſituation qu'elle puiſſe ſe trouver ; elle ſe préſenteroit dans l'obliquité la plus parfaite, par ſon diamêtre le plus étendu, qu'elle ſeroit ſaiſie & extraite dans ces mêmes ſens. Voyez pour vous en convaincre, les planches de Smellie ; l'opérateur tire enſuite ſur cette tête incarcérée, il biaiſe, s'il le peut, ſes mouvements ; il redouble

double ſes efforts ; s'ils ſont inſuffiſants, il y ajoute ceux d'un ou même de deux aides, & termine enfin ſon labeur aux dépens de qui il écheoit.

Plus doux, plus facile, plus varié dans ſes ſecours, le levier ne bleſſe, ne déchire, ni ne meurtrit. Il ne prévient point la nature, il ne la violente pas ; il la ſert, il la ſeconde, il s'accommode aux difficultés ; preſque ſans effort & ſans aucun riſque, il change la poſition qui forme l'obſtacle ; il la rectifie, & diſpoſe ainſi l'accouchement. Autant la conſtruction de cet inſtrument eſt ſimple, autant eſt aiſé l'art de s'en ſervir.

Il me reſte encore un reproche eſſentiel à faire aux inſtruments, c'eſt d'éteindre le génie dans l'artiſte qui s'en ſert, de détruire en lui tout eſprit de reſſource, & de borner ainſi les progrès de l'art.

Il y a quelques années, que dans une ville très-conſidérable des Pays conquis, une femme fit appeller le principal ac-

coucheur de l'endroit, premier professeur en l'art d'accoucher. Il y avoit quatre jours qu'elle éprouvoit les douleurs les plus vraies ; quoiqu'elle fut très-bien conformée, la tête de l'enfant n'avoit pu encore franchir le détroit ; & les efforts inutiles auxquels la malade avoit été sollicitée pendant tout ce temps, avoient épuisé ses forces & son courage : les maux avoient totalement cessé. Le professeur arrive, il examine, il prononce que l'enfant est mort, & propose, comme moyen unique, de l'extraire avec des crochets.

Il n'est pas inutile de dire que le professeur étoit grand instrumentaire, quoique fils & successeur d'un homme célebre, auquel des succès éclatants & une expérience consommée avoient acquis le surnom flatteur du Mauriceau de l'Allemagne. J'ajouterai que ce dernier, en exposant à ses éleves, à la fin de ses cours, les instruments consacrés à l'art, avoit soin de les avertir que pendant toute sa vie il n'a-

voit eu que trois fois occasion d'en faire usage. Notre professeur n'avoit pas hérité de son pere cette heureuse simplicité : après avoir porté la fatale sentence, il se met aussi-tôt en devoir de l'exécuter. La frayeur qu'il inspire porte la famille à demander un moment de délai ; on en profite pour lui associer un accoucheur, qui avoit pour les instruments autant d'éloignement que l'autre aimoit à s'en servir.

Celui-ci trouve la malade avec la pâleur de la mort sur le front & les assistants dans la consternation ; ces derniers font, en tremblant, le récit des circonstances où elle se trouve ; le professeur lui fait part de son diagnostic & de ses projets, l'accoucheur a recours au toucher, afin de s'assurer par lui-même de l'état des choses ; il reconnoît d'abord une position oblique de la tête, ensuite la main droite de l'enfant appliquée sur le front & pressée entre la tête & les os du bassin ; de cette maniere, le bras & l'avant-bras formoient

un coin qui opposoit aux forces expulsives une résistance insurmontable. Cette reconnoissance faite, l'accoucheur change la position de la malade; il abaisse la tête, il éleve le bassin, & mettant à profit l'inertie de la matrice fatiguée par de longs efforts, il repousse sans peine vers le fond la tête obliquement engagée, & la ramene doucement à sa position naturelle. La main, qui jusqu'à ce moment avoit été comprimée, se dégage alors d'elle-même, & ce mouvement volontaire atteste avec évidence la vie de l'enfant. Les assistants étoient si persuadés de la situation déplorable de la mere, cette femme étoit si pénétrée de l'infaillibilité de sa perte, qu'on eut peine à ajouter foi à un si grand changement; cependant l'accoucheur proteste que l'enfant vit, & annonce à la mere une délivrance prochaine. Son ton d'assurance, de gaieté même, inspire la confiance & répand la consolation; il releve par des promesses répetées le courage

abattu de la malade ; il lui préſente quelques confortatifs, & l'exhorte à prendre un moment de repos ; il eſt cru & obéi : pour la premiere fois, depuis quatre jours, cette femme goûte les douceurs d'un ſommeil paiſible. Au bout de deux heures, de légeres douleurs la réveillent ; elles augmentent, l'accoucheur s'approche, & invite à s'approcher le profeſſeur auquel il fait recevoir l'enfant plein de vie. Il fallut toute l'étendue de ce ſuccès pour prouver à ce dernier qu'il s'étoit trompé ; mais il auroit fallu bien d'autres épreuves pour le convertir (*a*).

(*a*) J'ai lu avec le plus grand plaiſir l'ouvrage de M. Rouſſel, intitulé : *Syſtême phyſique & moral de la femme*, & je me propoſe bien, pour le temps où je ſerai plus ſtable, de le placer dans ma bibliotheque à côté de la deſcription de l'homme de Buffon. Je ne blâmerai point cet écrivain d'avoir ſacrifié à l'élégance la partie de l'érudition, & négligé les détails du méchaniſme pour les charmes de la diction ; je ſais qu'il faut écrire pour tout le monde ; mais il me permettra de relever des réflexions

Il eſt des traits de pratique hardis, auſſi promptement qu'heureuſement conçus, qui ne ſont faits que pour le moment & pour le concours de certaines circonſtances particulieres. Ceux-là n'appartiennent qu'aux grands maîtres. Ils ne feront

---

qui ne ſont pas philoſophiques, & auxquelles toutes les graces du ſtyle ne ſauroient donner de la juſteſſe : ces réflexions portent ſur l'accouchement fait par les hommes. Je conviens qu'il n'eſt point indiſpenſable, pour bien accoucher, de ſavoir meſurer avec préciſion un angle de quarante-cinq degrés ; & c'eſt fort bien fait de vouloir ſimplifier cet art pour le perfectionner. Cependant il eſt poſſible de le dépouiller du vain fatras de ſcience dont on l'a ſurchargé, ſans décrier le ſecours des accoucheurs, puiſque ce n'eſt que par eux que la révolution peut s'opérer ; ſans invoquer les mœurs qui ne conſiſtent point à ſe paſſer d'un ſecours néceſſaire, ſans livrer les meres & leurs fruits naiſſants à l'impéritie des *ſages-femmes*, êtres tirés de la lie du peuple, qui, par le défaut d'une éducation préparatoire convenable, & ordinairement d'intelligence, ſont rarement ſuſceptibles des notions d'un art peu compliqué à la vérité, mais ſouvent difficile dans ſes détails, & en général rés-délicat à manier.

jamais ſaiſis par l'homme médiocre, qui, fondant ſur l'uſage néceſſairement borné d'un inſtrument tout l'eſpoir de ſes reſſources, ſe ſera circonſcrit à lui-même la ſphere de ſes moyens.

Quand la machine, luttant contre un embarras trop conſidérable, eſt prête à ſuccomber ſous ſes propres efforts; quand l'activité, pervertie de ſes forces, accroît rapidement le déſordre & le danger; quand un tableau de ſymptômes effrayants annoncent que tout eſt déſeſpéré, ce n'eſt point l'artiſte, eſclave d'un moyen ou d'une opinion, qui remplira le miniſtere de conſervateur. Celui-là ſeul pourra ſe décharger avec ſuccès de cette tâche difficile, qui, joignant à la connoiſſance la plus profonde de ſon art, le tact acquis par l'expérience, qui, familiariſé avec les écarts de la nature, apprécie d'un coup-d'œil l'étendue du mal, qui, ſagement indifférent ſur les moyens d'y remédier, ſans prévention, ſans acception d'autori-

tés, choisit le remede propre, le place à propos, donne tout à l'observation, & rien aux systêmes.

On me permettra d'insérer ici une observation qui m'a été communiquée par M. La Peyre, Chirurgien-major du régiment de Royal-Roussillon, cavalerie; il l'a tirée des papiers de feu son pere, émule en son temps du célebre Lamotte. Sa mémoire est encore chere à sa province. Il étoit aussi heureux que ce dernier, aussi simple que lui dans sa pratique; il ne lui a peut-être rien manqué, pour l'égaler, que de se faire imprimer.

» A Caen, en 1761, mon pere fut appellé chez la femme d'un artisan du fauxbourg de Vaucelles. Elle en étoit à ses troisiemes couches; les précédentes avoient été fort heureuses. Depuis six jours & plus, elle étoit en mal d'enfant; les eaux étoient percées dès les premieres douleurs. La sage-femme promettant que tout iroit bien, avoit différé plusieurs jours à de-

mander du ſecours. Elle avoit provoqué les douleurs par toute ſorte de liqueurs incendiaires. Son toucher rude & fréquent avoit fortement contus le vagin & les levres, & donné lieu à un gonflement prodigieux de ces parties. Un Chirurgien du quartier, mandé le troiſieme jour du travail, avoit paſſé trois autres jours chez la malade ; il avoit employé les mêmes moyens, & beaucoup augmenté le mal. L'effet de cette pratique inconſidérée avoit été de météoriſer le ventre, de gangréner les grandes levres, & d'exalter à un point exceſſif la ſenſibilité du vagin. Obſervez encore que, depuis le ſecond jour du travail, la mere n'avoit plus ſenti remuer ſon enfant. Mon pere arriva, & l'examina avec cette attention qui ne laiſſe rien échapper. Il fut frappé de l'odeur cadavéreuſe qu'exhaloient tant le fœtus qui ſe corrompoit que le ſphacele répandu ſur les parties externes de la génération. La malade avoit un hoquet fréquent, ſigne

certain des progrès de l'inflammation. Son pouls étoit foible & languiſſant. Le Sr. La Peyre voulut s'aſſurer de la poſition de l'enfant ; il reconnut, non ſans peine, qu'il préſentoit la tête, ſans pouvoir décider ſi elle étoit bien ou mal ſituée.

Il s'agiſſoit de remédier à tant de mal : il étoit certain que la malade ne vivroit plus vingt-quatre heures, ſi elle reſtoit dans cet état. Auſſi-tôt mon pere ſe décide, il retranche les grandes levres, & ſe facilite par-là les avantages du toucher ; il s'aſſure, à n'en point douter, de la mort de l'enfant ; il reconnoît auſſi que la tête ſe préſentoit par un de ſes plus grands diamêtres ; alors il plonge dans le crâne de grands ciſeaux droits, il en écarte les branches, pour donner iſſue au cerveau qu'il briſe & qu'il vuide, enſuite introduiſant l'index & le médius, il ſe fait à l'appui du pouce un crochet, au moyen duquel il tire l'enfant ſans courir les riſques de bleſſer la mere. L'opération ne

ſe fit point ſans difficulté. L'enfant étoit putréfié, d'une fétidité inſupportable, & l'épiderme ne tenoit plus à la peau «.

M. La Peyre employa les fomentations émollientes, appliquées ſur le ventre, les lavements & les injections de la même eſpece dans l'uterus & le vagin; il preſcrivit le régime & les remedes appropriés aux circonſtances. Le kinkina trouva ſa place dans ce traitement; les plaies extérieures des levres emportées, furent panſées méthodiquement, & la malade fut parfaitement rétablie en deux mois.

Dans la ſection vingt-ſeptieme, l'auteur fait, ſur la nature du cancer, ſur le traitement de cette grave maladie, des réflexions qui ne ſont point à mépriſer; il rapporte l'hiſtoire d'une cure opérée par le ſeul ſecours du régime. Quelque ſimple que ſoit ce moyen, quelque inſuffiſant qu'il puiſſe paroître aux médecins vulgaires, peut-être lui trouveroient-ils plus

d'énergie dans la pratique, s'il étoit toujours prescrit & observé avec la vigueur & pour la durée convenables. Ce n'est point, il est vrai, un de ces remedes qui reçoivent de la mode une vogue & une célébrité passagere ; mais les bons médecins en feront toujours cas. Et quand les caustiques, la ciguë & l'air-fixe auront perdu leur crédit, le régime porté & soutenu à un certain point passera encore pour un des plus grands remedes à opposer au cancer.

Je ne pousserai pas plus loin l'analyse de cet ouvrage. Parmi ceux qui le liront, il en est peu chez qui il ne réveille quelque idée intéressante, ou auxquels il n'inspire quelques vues neuves ; plusieurs, en le parcourant, trouveront à placer des notes plus savantes que celles que j'ai hasardées. J'aurois pu le grossir d'un assez grand nombre d'observations faites d'après la pratique de l'auteur ; mais je n'ai pas pensé que M. Theden eut besoin de ma ga-

rantie ; je n'ai pas cru que sa candeur, que trente & tant d'années de pratique exercée parmi quantité de gens instruits, que l'estime générale dont il jouit, dussent entrer en parallele avec le témoignage d'un homme inconnu dans l'art. Si, malgré ces titres, il se trouvoit quelqu'un qui refusât aux faits qu'il rapporte, aux préceptes qu'il donne, la foi & la confiance qui leur sont dues, qu'il consulte du moins, avant de les rejeter, l'expérience dont ils sont le fruit.

Quant à la traduction en elle-même, je n'ai rien à en dire sinon qu'elle est fidelle, & que j'ai tâché d'être clair. Quoique je ne sois pas absolument insensible à la gloire qui résulte des succès littéraires, je la redoute encore plus que je ne la desire ; elle n'a point été mon objet ; je n'ai eu d'autres vues en entreprenant ce travail que d'enrichir la chirurgie d'un ouvrage essentiel, & je souscris de bon cœur à n'avoir été qu'utile.

PRÉFACE
DE
L'AUTEUR.

DEPUIS que L'ALLEMAGNE a vu paroître les *Heister*, les *Plattner*, les *Van-Swieten*, les *Heuerman*; la FRANCE, les *Dionis*, les *Palfin*, les *Petit*, les *Ledran*, les *Garengeot*, les *la Faye*, & que l'académie de Chirurgie nous enrichit de ses écrits; depuis que les Anglois & les Italiens ont travaillé à dépouiller notre art des erreurs qui y régnoient, & que l'anatomie, la physiologie, la pathologie nous ont fourni des principes plus sages, l'on a vu faire à la Chirurgie les progrès les plus étonnants. L'on n'en a pourtant point tellement épuisé toutes les branches qu'il ne se présente souvent des circonstances, où non-seulement les éleves, mais encore les maîtres même de l'art se trouvent embarrassés. Dans notre Allemagne, plusieurs grands hommes ont cultivé plus particuliérement différentes portions de ce champ immense, & se sont rendus célebres : j'ose, à leur exemple, donner au public une partie de mes observations;

quelle qu'en puisse être la valeur, j'ose assurer qu'elles ne sont point journalieres ; avant que de les publier, je les ai soumises au jugement de ceux que j'ai cru le plus en droit de prononcer sur leur mérite ; ceux-ci m'ont enhardi à les mettre au jour ; je dirai plus, ils m'en ont fait un devoir.

Il a y 34 ans que j'ai l'honneur de suivre les armées d'un grand roi ; de tout temps j'ai répugné à m'asservir aux routines établies ; dans plusieurs circonstances, mes réflexions & des méditations suivies m'en ont écarté avec succès ; quelquefois même il m'est arrivé d'être plus heureux que d'autres, peut-être plus instruits que moi. Le ciel m'a donné une ame compatissante ; j'éloigne les opérations aussi long-temps qu'il me reste quelque autre moyen à employer ; lorsqu'elles deviennent indispensables, j'apporte tous mes soins à en diminuer les douleurs ; j'agis avec précaution ; je prends mes mesures afin d'élaguer de ce moyen tout ce qu'il a de cruel, & de le réduire à son but unique, qui est le soulagement & la guérison du malade.

Lorsqu'en 1745, *je fus mis à la tête du Lazaret de Striegaw, je formai dès-lors le dessein de faire les amputations sans ligature ; c'est ainsi que je les exécute encore aujourd'hui avec succès, pourvu que j'aie un point d'appui suffisant pour la compression des vaisseaux. Je pourrois me dire le premier qui, dans l'amputation des mamelles, dans celle*

des extrêmités, dans la castration & la lésion de l'artere intercostale, ait osé négliger la ligature des arteres. Beaucoup ont adopté ma méthode d'opérer, & en ont reconnu les avantages. Je dois beaucoup à mes maîtres ; mais je puis bien avancer, sans être ingrat, que ce n'est qu'à mes propres réflexions que je dois l'art de prévenir ou de dissiper promptement les accidents des saignées malheureuses ; de guérir sans opération les anévrismes faux ; de rendre presque insensibles au malade les opérations que je suis forcé de faire sur les extrêmités du corps ; d'éviter les accès d'épilepsie qui surviennent quelquefois après la castration, & de les guérir lorsqu'ils naissent de la ligature du cordon. Instruit par l'expérience, j'apporte une égale attention & au choix des remedes, & au temps où ils doivent être employés. L'élection du moment est dans notre art d'une importance plus grande qu'on ne le pense communément. Dans une inflammation, par exemple, il faut que la résolution soit faite au quatrieme jour ; au-delà de ce terme, on l'entretiendroit en vain ; c'est pourquoi je ne mets pas plus long-temps les résolutifs eu usage ; si, jusques-là, la résolution n'a pu avoir lieu, je songe à donner issue à la matiere, sur-tout lorsque le dépôt a son siege dans les parties graisseuses, comme au périnée, & dans le voisinage de l'anus : alors je n'attends pas que la matiere s'accumule, je ne compte plus

sur

ſur une réſolution reconnue impoſſible ; le même jour j'ouvre le dépôt, & c'eſt ainſi que j'ai ſouvent prévenu les fiſtules dans ces parties.

Contre l'hypotheſe des anciens & de pluſieurs de nos modernes, feu M. le docteur Hahn m'a appris à diſſiper par la ſimple application de l'eau froide, des inflammations dangereuſes, & j'ai reconnu dans pluſieurs autres cas l'utitilité de cette pratique. Il y a plus de trente ans que j'ai vu employer avec ſuccès les préparations de plomb dont M. Goulard a ſi bien conſtaté les avantages. Les obſervations de cet homme célebre m'ont invités à répéter des expériences auſſi heureuſes ; je pourrois en citer un grand nombre d'exemples : mais il ſuffira d'avertir que, par le ſeul moyen de ſes bougies, j'ai guéri ſans opération pluſieurs fiſtules au périnée.

La compoſition de mon eau d'arquebuſade eſt plus ſimple & plus sûre que quantité d'autres plus célebres. Elle diſſipe à vue d'œil les douleurs, le gonflement & l'inflammation qui accompagnent les contuſions fortes, les luxations & les fractures : elle procure par-là la facilité de réduire les parties luxées. Dans les brûlures, je la préfere à tous les onguents ; long-temps avant que je connuſſe les écrits de M. Goulard, je faiſois entrer le plomb dans ſa préparation.

On trouvera dans cet Ouvrage la preuve de tout ce que j'avance ici ; je nomme nouvelles mes obſer-

vations, & quelques-unes le sont en effet; en les parcourant, on verra que différents points de pratique m'appartiennent en entier, & que j'ai des droits sur quantité d'autres. Ce que je donne est donc ma propre pratique; je ne l'ai point empruntée d'autrui, je ne l'ai point recueillie, point enrichie d'une théorie nouvelle, point ornée du vernis du savantisme; j'ai mis tous mes soins à suivre les vues des grands hommes, & à profiter de leur expérience; mais j'ai eu trop d'orgueil pour être un compilateur. Je n'écris point par envie de gagner; de-là je me suis étudié à resserrer mes matieres dans le moindre espace possible, & peut-être trouvera-t-on trop laconique ma maniere d'écrire, parce que j'ai eu moins égard au style qu'à la vérité. Je n'aspire point à la célébrité: ma seule ambition est d'être utile; c'est au public à juger jusqu'à quel point j'ai réussi.

Si quelqu'un de mes Lecteurs se trouvoit blessé par quelques endroits de mes écrits, je le prie de croire que ma censure est sans fiel. Nos fautes nous éclairent quelquefois plus que nos succès. J'ai cru important de rélever quelques-unes de celles dont j'ai été le témoin; mais le nom de ceux qui les ont commises est un secret qui périra avec moi.

Entre autres objets sur lesquels s'exerce la chirurgie, sont les tumeurs tant froides qu'inflammatoires, les plaies de toute nature, les fractures, les

luxations. Elle enseigne la maniere de faire les opérations de toute espece ; elle se sert de médicaments, d'instruments & de bandages. Mon but n'est pas de parcourir toutes ces différentes parties. Assez de leçons, ou par écrit, ou de vive voix, donnent en détail les connoissances qui composent l'ensemble de notre art. A Berlin, sur-tout, sont rassemblés tous les moyens d'acquérir à cet égard les connoissances les plus étendues. Mon projet se borne à corriger ou à développer différents points sur lesquels nos livres sont ou fautifs, ou trop obscurs. C'est à ce dessein que j'ai donné mes observations, dressées autrefois, ou rappellées avec fidélité. Pour l'artiste déjà expert, elles seront peut-être l'occasion de quelques progrès ultérieurs ; pour le chirurgien novice & sans expérience, elles auront au moins cet avantage qu'il pourra compter sur leur vérité. L'ignorant n'en pourra tirer aucun fruit, à moins qu'il ne commence par acquérir les principes véritables de l'art. Je serai satisfait si cet Ouvrage, tout petit qu'il est, obtient l'estime de mes confreres.

TABLE

DES

MATIERES.

SECTION PREMIERE.

SECTION SECONDE.

SECTION TROISIEME.

SECTION QUATRIEME.

SECTION CINQUIEME.

SECTION SIXIEME.

SECTION SEPTIEME.

SECTION HUITIEME.

SECTION NEUVIEME.

SECTION DIXIEME.

SECTION ONZIEME.

SECTION DOUZIEME.

SECTION TREIZIEME.

SECTION QUATORZIEME.

SECTION QUINZIEME.

SECTION SEIZIEME.

SECTION DIX-SEPTIEME.

SECTION DIX-HUITIEME.

SECTION DIX-NEUVIEME.

SECTION VINGTIEME.

SECTION VINGT-UNIEME.

SECTION VINGT-DEUXIEME.

SECTION VINGT-TROISIEME.

SECTION VINGT-QUATRIEME.

SECTION VINGT-CINQUIEME.

SECTION VINGT-SIXIEME.

SECTION VINGT-SEPTIEME.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

PAGE 5, ligne 9, ſuffiant, *liſez* ſuffiſant.
Page 13, ligne 2, trés bien, portant, *liſez* très-bien portant.
Page 25, ligne 1, qu'elle pouvoit, *liſez* que cet accident pouvoit.
Page 27, ligne 5, léſée, *liſez* ouverte.
Page 33, ligne 17, j'ai ſais, *liſez* je ſais.
Page 53, ligne 1, bandes longues, *liſez* bandes roulées.
Page 62, ligne 1, poſtérieure, *liſez* poſtérieur.
Page 98, ligne 6, ſauvé la vie? dans les léſions de la tête; *liſez* ſauvé la vie dans les léſions de la tête?
Page 104, ligne 2, préparé, *liſez* approprié.
Page 117, ligne 7, les moins mal, *liſez* le moins mal.
Page 125, ligne 2, oppoſition, *liſez* appoſition.
Page 160, ligne 13, elles n'avoient, *liſez* elle n'avoit.
Page 184, ligne 1 Schwdnitz, *liſez* Schveidnitz.
Page 221, ligne 10, préviennent, *liſez* proviennent.
Page 238, ligne 18, plantian, *liſez* plantain.

PROGRÈS

PROGRÈS ULTÉRIEURS DE LA CHIRURGIE.

SECTION PREMIERE.

De l'utilité des Bandages pour les maladies des extrêmités.

Quelque importance que les auteurs aient en général attachée aux bandages pour le traitement des maladies chirurgicales, quels que ſoient les éloges que les praticiens leur aient donnés, nulle part je ne trouve que l'on s'étende beaucoup ſur leur uſage. On diroit qu'on en fait trop peu de cas pour en parler

beaucoup. Il eſt pourtant de fait qu'ils offrent un point de doctrine très-eſſentiel, puiſque par leur moyen on exécute quelquefois ce qui ne ſauroit s'exécuter par aucun autre. Quand ils n'auroient d'autre avantage que celui de diminuer les douleurs dans les opérations que l'on a à faire ſur les extrêmités, ils mériteroient, par cela ſeul, toute notre attention ; mais ils en préſentent quantité d'autres, à raiſon deſquels il ne ſera pas inutile d'en faire mention.

Le bandage eſt, ſelon les auteurs, la circonvolution d'une bande autour d'une partie quelconque du corps humain ; elle ſe fait en ſpirale, en doloire, &c ; on l'emploie dans les gonflements œdémateux, dans les tumeurs inflammatoires, ou pour expulſer les matieres épanchées ; on l'applique de façon que le ſecond tour couvre le quart, ou la moitié, ou les trois quarts du premier tour ; quelquefois le ſecond tour ne recouvre point du tout le premier, mais il s'y applique bord à bord, & entoure ſimplement la partie. Voilà à peu près tout ce que nos maîtres nous enſeignent à l'égard de ce bandage ; ils ne parlent point de l'uſage qu'on peut en faire en différents cas ; comme

ils m'ont été d'un grand secours dans plusieurs circonstances particulieres, je hasarderai d'en rapporter les exemples que je croirai les plus intéressants. C'est à l'artiste spéculateur à en étendre l'usage suivant ses lumieres & la sagesse de ses vues.

Je me suis servi de ce bandage avec succès dans le cas des saignées malheureuses, où l'on avoit blessé les tendons, les aponévroses, les arteres, & qui étoient suivies de douleur, de gonflement & d'inflammation ; pour réprimer les varices qui surviennent aux extrêmités inférieures des femmes enceintes; pour les gonflements œdémateux, pour les vieux ulceres des extrêmités, pour les éréspelles, pour les inflammations qui suivent les blessures & contusions ; dans tous ces cas, je l'ai trouvé non-seulement moyen curatif mais encore excellent préservatif; il dissipe les douleurs convulsives & autres; il est principalement utile dans l'anévrisme faux, soit qu'il s'agisse de prévenir l'epanchement & l'infiltration, soit qu'il faille réprimer la poche qu'emplit un sang déjà coagulé, & qui menace de s'ouvrir. On peut, par son moyen, dissiper des concrétions complettement formées, telles que les ganglions. Son suc-

cès dépend de l'exactitude avec laquelle il eſt appliqué. Il faut que les parties ſoient tellement enveloppées, que depuis la pointe des doigts ou des orteils, l'on ne trouve ſur tout le membre aucun point où le gonflement puiſſe s'appercevoir. Les exemples ſuivants rendront la choſe plus évidente. Avant de les rapporter, je vais parler de la méthode avec laquelle j'applique ce bandage, parce que je n'ai point vu qu'il en fût fait mention nulle part.

Dans une ſaignée, par exemple, l'on a bleſſé l'aponévroſe du muſcle biceps, l'artere ou quelque autre partie du bras; il ſurvient la douleur, le gonflement, l'inflammation, ou bien même il s'eſt déjà formé un dépôt. Dans le premier & le dernier de ces cas, (car pour la léſion de l'artere cela ne feroit pas ſuffiſant) j'applique ſur la partie ſouffrante un petit linge couvert d'onguent blanc camphré; après quoi j'enveloppe chaque doigt depuis ſa pointe juſques à ſa baſe, d'une bandelette large d'un demi-pouce, & longe d'un quart-d'aune environ; je double le premier tour à l'extrêmité du doigt, afin d'affermir le bandage. Le troiſieme tour couvre la moitié ou les deux tiers des deux premiers, & ainſi du reſte. Je range les bouts

des cinq bandelettes ſur le dos de la main, & je les aſſujettis par une bande longue de douze, de ſeize ou de vingt aunes (1), ſelon le beſoin, & large de deux doigts ou deux doigts & demi.

Je fais avec cette bande un double tour ſur la baſe des doigts; chaque tour qui ſuit couvre la moitié de celui qui le précede; on porte ainſi les circonvolutions juſques au coude avec un degré de compreſſion ſuffiant pour qu'elles ne ſoient ni trop lâches ni trop ſerrées. Si le bandage étoit trop lâche, il ne rempliroit point les vues de celui qui l'applique, & s'il étoit trop ſerré, il cauſeroit la mortification de la partie. Il y a trente & quelques années que j'ai vu arriver cet accident, par l'imprudence d'un barbier Pruſſien, à la ſuite de la fracture de la jambe. Pour que le bandage ſoit bien appliqué, il faut que l'on puiſſe introduire le doigt entre les tours de bande; de cette façon le bandage modere l'impulſion des liqueurs, mais il ne peut en arrêter le cours. Si on veut humecter le bandage, par exemple, avec mon eau d'arquebuſade, il faut l'appliquer un peu plus lâche;

(1) Meſure d'Allemagne. Il ne ſera jamais queſtion ici d'une autre meſure. L'aune d'Allemagne fait un peu plus que la demi-aune de France.

parce qu'en le mouillant il ſe gonfle & ſe reſſerre ; mais alors il faut toujours l'entretenir humide, parce qu'en devenant ſec il ſe relâcheroit & deviendroit inutile. Si l'on craignoit de ne point trouver le degré de compreſſion convenable, on pourroit humecter la bande avant de l'appliquer.

Quand les tours de bande ſont parvenus juſques au coude, j'applique ſur la partie qui eſt enflammée ou en ſuppuration, un petit linge chargé d'onguent blanc camphré ; après quoi je continue le bandage en montant vers l'humerus ; je donne un tour de bande ſur cette partie & redeſcends vers l'avant-bras ; je répete cette manœuvre alternativement deux ou trois fois, en croiſant les tours de bande, comme cela ſe pratique dans la ſaignée ; j'ai ſoin d'étaler, d'expliquer aſſez mes tours tant montants que rétrogrades, pour qu'aucune partie de la peau ne reſte à découvert ; ſi on laiſſoit quelques intervalles à nud, ils ne manqueroient pas de ſe gonfler & de devenir douloureux. S'il n'étoit point poſſible de couvrir avec les tours de bande tous les points de la ſurface, il faudroit placer ſous le coude une longuette ſimple, la tendre afin qu'elle preſſât ſuffiſam-

ment ſur la peau & aſſujettir ſes extrêmités en les repliant, & en les recouvrant ainſi repliées avec un tour de bande; après quoi je continue mon bandage comme ci-deſſus, juſques au deltoïde ou juſques à l'épaule, & j'arrête ma bande par quelques tours autour du cou. Pour empêcher que le bandage ne ſe défaſſe, j'en fixe les tours, çà & là, par quelques points d'aiguille; lorſque l'artere a été léſée, j'y applique des compreſſes graduées & je les englobe dans mon bandage, comme je l'expliquerai plus au long.

Quand ce bandage eſt bien fait, les douleurs ceſſent auſſi-tôt; le gonflement ſe diſſipe en une nuit, & le lendemain le bandage ſe trouve ſi lâche, qu'on eſt obligé de le renouveller; les accidents ſe calment à vue d'œil, & dans l'eſpace de trois à quatre jours, la plaie ou le dépôt ſont guéris, & le malade eſt hors de riſque. Cette pratique convient également pour les accidents qui arrivent au pied, avec cette différence que pour les ſuites des ſaignées le bandage n'a beſoin d'être porté que juſques au genou; alors on termine par quelques tours au deſſus de la rotule.

Ce ſont là, ſans doute, des détails bien min-

ces ; mais ces détails, s'ils ſont avantageux, ſi perſonne ne les a donnés encore, on me pardonnera de m'y être arrêté. En enveloppant ainſi toutes les parties depuis la pointe des doigts juſques au deſſus du mal, l'on exténue l'impulſion des liqueurs ſur la partie ſouffrante, on réprime leur affluence, on favoriſe leur retour, & l'on procure à l'action des téguments & des vaiſſeaux un point d'appui très-efficace. L'application des bandages telle qu'elle eſt enſeignée ou recommandée par les auteurs eſt, on ne peut pas, plus défectueuſe. Elle ne s'eſt faite juſqu'ici qu'en entourant d'une bande un point ſouffrant quelconque & quelque peu des parties voiſines; le caractère du mal, le but qu'on ſe propoſe, déterminent le degré de fermeté qu'on a coutume de lui donner. Sur quelque partie des extrêmités qu'on applique ce bandage, on y établit une compreſſion plus ou moins forte; l'effet inévitable de cette compreſſion eſt de mettre obſtacle au retour des liqueurs qui circulent dans les parties ſituées au deſſous d'elle; elle produit néceſſairement dans ces dernieres un état d'engorgement toujours proportionné aux obſtacles que les liqueurs ont à vaincre pour leur retour : cet engorgement eſt une ſe-

conde maladie capable de compliquer la premiere, de la rendre plus longue, plus difficile, & de faire naître les accidents les plus graves. Ces inconvénients ſont trop réels pour que l'on puiſſe ſe les déguiſer ; ſi l'on n'a pas encore ſongé à y remédier ; c'eſt que l'on n'imaginoit pas qu'il ſuffit d'étendre l'application du bandage pour lui donner le plus haut degré d'utilité, & pour le rendre également propre à guérir & à préſerver comme à contenir.

Utilité des Bandages dans le cas des Saignées malheureuſes.

En 1737, lorſque j'étois garçon chirurgien dans le régiment de cuiraſſiers, alors Buddenbrock, je fis à un officier une ſaignée du bras avec la flamme ; le même jour, l'officier monta ſa garde ; le ſoir, à dix heures, il éprouva à ce bras des douleurs extraordinaires accompagnées d'une fievre violente, il me fit appeller ; le chirurgien-major étoit malade ; il fallut ne prendre conſeil que de moi-même. Je levai l'appareil ; tout le bras étoit enflé ; l'inflammation circonſcrivoit largement le lieu de la ſaignée. La douleur s'étendoit juſqu'à l'ex-

trêmité supérieure du biceps. La cause de ces accidents étoit facile à deviner. J'appliquai, d'après le conseil de Paré, l'huile de térebenthine chaude ; cela fut inutile. J'étendis sur un linge grand comme deux fois la main, l'onguent blanc camphré ; j'en couvris la partie principalement affectée ; je fis avec le même onguent une onction sur tout le bras & l'avant-bras, & j'appliquai le bandage décrit ci-dessus depuis les doigts jusqu'à l'épaule. Il étoit à peine achevé que les douleurs cesserent, & que tous les accidents se calmerent. Le malade ne quitta point sa garde, & en quarante-huit heures il fut rétabli.

Un officier d'artillerie avoit été saigné du pied ; le lendemain, la plaie étoit fermée, & il fit son service le troisieme jour. Le pied s'enflamma & devint très-douloureux. Le lieu de la saignée s'étoit gonflé ; on l'avoit recouvert d'onguent basilicum & de l'emplâtre diachylum composé ; le jour suivant le pied s'enfla. Le chirurgien me consulta sur tous ces accidents ; je lui conseillai la même pratique que j'ai établie ci-dessus. J'eus la satisfaction d'apprendre que la douleur s'étoit dissipée sur le champ, & qu'au bout de trois jours le malade avoit été guéri.

Il me feroit aifé de rapporter plufieurs autres obfervations de cette efpece ; je me contenterai de dire que, faute des fecours que j'ai indiqués, il en a fouvent coûté des membres, & même la vie. Des avantages fi évidents une fois reconnus, on ne me taxera point de m'être trop appefanti fur les détails dans lefquels je fuis entré à cet égard. Quand les chofes vont bien, on paffe légérement fur ce qui auroit pu arriver de fâcheux ; on fe fouvient trop peu que ce font les petits foins qui préviennent les grands maux.

Six obfervations qui conftatent l'heureux effet des Bandages dans les œdématies.

Ce moyen fecondé par l'ufage convenable des remedes internes, m'a fouvent fervi à guérir des œdématies de jambes défefpérées ; c'eft bien ici le cas de dire, en paffant, quelque chofe de l'hydropifie. MM. les médecins voudront bien me pardonner la liberté que je prends de glaner dans leur champ ; il s'agit de chofes très-graves, & ceux qui penfent bien ne m'en voudront pas. D'ailleurs, puifqu'un chirurgien-major eft obligé, par état, de

traiter les maladies internes, pourquoi lui seroit-il défendu d'en parler ?

I. Le nommé Nackmann, canonnier, s'étant beaucoup échauffé à l'exercice, éprouva une suppression subite de transpiration ; il lui survint une leucophlegmatie universelle. Toute l'habitude du corps, les pieds sur-tout, étoient prodigieusement enflés ; la peau conservoit l'impression des doigts ; la respiration étoit difficile, & la vie du malade en danger. Les adoucissants, les analeptiques & l'esprit de mindereri que l'on ordonna d'abord faciliterent la respiration, mais le gonflement devint pire. On prescrivit une poudre diurétique composée de baies de genievre, rôties & mises en poudre, douze grains ; poudre de racine de pimprenelle blanche, cinq grains ; nitre antimonial, trois grains, à prendre trois fois par jour. Après trois jours d'usage de cette poudre, on ajouta (à la prise du matin) gomme gutte, trois grains, afin de provoquer quelques selles ; on joignit à ce traitement le bandage décrit ci-dessus. Après quinze jours, le gonflement étoit sensiblement diminué ; une décoction de kina & de serpentaire de Virginie avec la mixture tonique nervine de Staahl acheva la guérison,

qui eut lieu au bout de vingt-deux jours ; encore aujourd'hui cet homme eſt très-bien, portant.

II. Le 2 Avril 1770, le nommé Haller, canonnier, fut attaqué d'une fievre catharrale continue ; au lieu d'une criſe heureuſe ſurvint une anaſarque ; l'œdeme des pieds étoit conſidérable, & menaçoit la peau de rupture. Le bas-ventre commençoit à ſe tendre ; on n'y remarquoit néanmoins aucune fluctuation. Le malade fut mis à l'uſage d'une décoction de ſerpentaire, mêlée de purgatifs, après quoi il prit quatre fois, par jour, de la poudre diurétique décrite ci-deſſus ; de deux jours l'un, on ajoutoit à la doſe du matin trois ou quatre grains de gomme gutte, & on appliqua notre bandage. Après huit jours de traitement, le malade éprouva par les urines une criſe conſidérable. Le gonflement diminua ; le ventre s'amollit, & on termina par le kina & les martiaux avec tant de ſuccès, que dans l'eſpace de ſept ſemaines le malade fut parfaitement guéri. Cinq mois ſe ſont écoulés depuis, & cet homme ne ſe reſſent aucunement de ſon incommodité.

III. Les nommés Veidner & Zeſſow, tous

deux canonniers, avoient été affectés d'une obſtruction de viſceres, à la ſuite de laquelle les pieds étoient devenus œdémateux. Tous les deux avoient au delà de cinquante ans. On leur fit prendre d'abord la gomme ammoniac ſaponacée rhabarbarine; on les mit enſuite à l'uſage de notre poudre diurétique. Ces remedes parurent inefficaces, juſqu'à ce que l'on en fut venu à l'application de notre bandage. Alors il s'établit un flux d'urines abondant; le premier guérit en cinq ſemaines; le ſecond, en trois mois de temps, par l'uſage des martiaux, des apéritifs toniques & de l'élixir de vitriol de minſicht; quantité d'autres perſonnes ont été guéries par la même méthode; elles vivent toutes, & peuvent en rendre témoignage.

IV. Le nommé Seidel, canonnier, fut attaqué d'une obſtruction de viſceres; il n'accuſa ſon mal que lorſque le gonflement des pieds & du bas-ventre le forcerent à demander du ſecours. L'épanchement des liqueurs dans l'abdomen étoit ſenſible, & la reſpiration difficile, on employa les remedes & la méthode énoncés ci-deſſus; j'y ajoutai ſeulement tous les jours trois ou quatre grains de gomme gutte; au bout de deux mois de traitement ſon état

étoit entiérement changé ; il ſe rétablit parfaitement par l'uſage des toniques & des martiaux.

V. Dans l'automne de 1763, un mouſquetaire du régiment de Queiſchen, nommé Chardel, fut attaqué d'une fievre-quarte. Les inciſifs, les amers, les pilules balſamiques furent adminiſtrés ; un régime très déſordonné, l'intempérie d'une ſaiſon ingrate rendoient ces remedes inutiles ; la fievre ſubſiſtoit toujours. Au bout de ſix ſemaines je trouvai le bas-ventre tendu, & cet état s'accrût au point, qu'un mois après, je reſolus de lui faire la ponction. Cependant, faiſant réflexion que cette opération ne procuroit jamais une guériſon complette, que ſouvent elle avoit beſoin d'être répétée, & qu'au bout de tout cela le malade n'étoit point à l'abri d'une terminaiſon malheureuſe, j'abandonnai entiérement cette idée. Notre poudre diurétique, la gomme gutte, les préparations de rhubarbe ne rempliſſoient pas ſuffiſamment les indications. Je pris le parti d'y joindre le kina, & j'appliquai le bandage : ces moyens furent très-efficaces. Les eaux s'écoulerent ; la fievre diſparut, & le malade recouvra une ſanté durable. Pendant trois ans que

j'ai paſſé encore à ce régiment, cet homme n'a pas eu la moindre indiſpoſition.

VI. Le nommé Felchner, canonnier, ayant paſſé un congé à la campagne, revint attaqué d'une fievre-quarte. Quantité de remedes domeſtiques qu'il avoit employés avoient compliqué ſon état d'une hydropiſie aſcite & anaſarque; il fut transféré à l'hôpital le 3 Octobre. Tout le corps, ſans en excepter la face, étoit prodigieuſement enflé; plus de ton, plus de reſſort dans les téguments, le bas-ventre avoit deux aunes de circonférence; une fluctuation très-marquée annonçoit la préſence des eaux, & ſembloit exiger la ponction.

Je lui fis prendre trois jours de ſuite rhubarbe en poudre, ſel admirable de Glauber, poudre abſorbante, de chacun huit grains. Ce mêlange procura quelques ſelles; mais les urines étoient rouges & preſque totalement ſupprimées. Le quatrieme jour, je le mis à l'uſage de la poudre diurétique, à la doſe d'un gros toutes les trois heures, ce qui fut continué pendant quatre jours. Le cinquieme & les ſuivants j'ajoutai à la premiere doſe de cette poudre trois grains de gomme gutte, les doſes ſuivantes comme à l'ordinaire. Ce remede produi-

ſoit

ſoit trois ou quatre ſelles; lorſque je m'apperçus qu'elles diminuoient, j'augmentai la gomme-gutte d'un, & progreſſivement de deux grains. Le quatorzieme jour, les urines commencerent à fluer; je ſaiſis ce moment pour appliquer le bandage; le flux d'urine augmenta. Trois ſemaines s'étant écoulées, j'ajoutai tous les jours trois grains de gomme-gutte à la premiere doſe de la poudre diurétique, & aux doſes ſuivantes cinq grains de rhubarbe & autant de limaille de fer alkooliſée; les urines étoient toujours abondantes; les eaux s'écouloient auſſi conſidérablement par les ſelles, & au bout de quatre, de cinq & de ſix ſemaines, le malade reprit ſucceſſivement l'habit, la veſte & le gilet qu'il portoit avant ſa maladie; l'anaſarque diminua à vue d'œil. Enfin, la ſeptieme ſemaine, le malade s'en retourna en congé, très-bien portant, ſeulement avec ordre de continuer, pendant huit jours, l'uſage de la mixture tonique nervine de Staahl deux fois par jour, & ſur le ſoir, poudre diurétique, dix grains; limaille de fer, rhubarbe, de chacun cinq grains. Les ſuccès répétés de cette méthode me font eſpérer qu'elle pourra devenir plus uſuelle dans ces maladies difficiles; au

moins ne négligerai-je point l'occaſion d'en faire des eſſais raiſonnés. Une remarque qui n'eſt point à négliger, c'eſt qu'après l'application du bandage, les remedes internes agiſſent avec beaucoup plus d'évidence & d'énergie, comme je l'ai marqué dans mes premieres obſervations.

L'on entrevoit par-là de quel ſecours la chirurgie peut être pour adoucir les maladies internes, & même pour contribuer à leur guériſon; l'on ne s'eſt point trop appliqué juſqu'ici à déſigner les cas dans leſquels la médecine & la chirurgie peuvent unir leurs reſſources & s'étayer mutuellement pour le ſalut des malades.

Aux obſervations heureuſes ici décrites, je dois à la vérité d'ajouter quelques obſervations différentes.

Le nommé Zimentk, canonnier, étant de ſervice ſur l'eau, ſe nourriſſoit avec les matelots. Il y avoit eſſuyé une fievre-tierce dont les accès avoient été deux fois ſuſpendus. Il ſe préſenta à l'hôpital le 27 Novembre 1770; il avoit les jambes œdémateuſes, tout le corps étoit infiltré, les liqueurs s'étoient abondamment épanchées dans l'abdomen. On lui fit prendre, pendant trois jours, une poudre léni-

tive, & pendant huit jours trois doses par jour de poudre diurétique; l'enflure ne diminuoit pas, & les urines n'en devenoient pas plus copieuses; je lui fis appliquer le bandage aux extrémités inférieures, les urines augmenterent; je fis joindre à la poudre diurétique trois grains de gomme-gutte. Il survint quelques selles, & le ventre s'amollit. Après quinze jours, toutes les eaux étoient écoulées. Il ne sembloit plus lui manquer que des forces; j'ajoutai donc les toniques aux diurétiques. Nous étions à la cinquieme semaine du traitement. Après huit jours d'usage de ces remedes ainsi combinés, l'anasarque revint; je recourus derechef aux diurétiques avec la gomme-gutte, mais sans obtenir d'effet sensible. Il se répandit, au contraire, une phlogose sur les pieds & sur les cuisses, un gonflement considérable survint au scrotum. Les topiques ayant été inutiles, je fus obligé de scarifier cette partie. Les eaux sortirent avec tant d'abondance que les pieds & le ventre devinrent très-flasques; le malade ressentit une sécheresse au gosier & une ardeur à l'orifice cardiaque du ventricule. Enfin il expira le 25 Janvier 1771. Le 26 on l'ouvrit; on trouva l'épiploon encore assez

chargé de graiſſe ; le foye étoit d'un rouge foncé, d'une conſiſtance au deſſous du naturel ; ſa ſubſtance ne réſiſtoit pas plus au ſcalpel que ne le fait ordinairement celle de la rate. La bile étoit blanche ; les glandes du méſentere étoient médiocrement engorgées ; mais ſa toile étoit plus épaiſſe que de coutume. La ratte étoit très-dure, ainſi que le pancréas, & le ſcalpel avoit peine à les pénétrer.

Le nommé Wilke, canonnier comme le précédent, de ſervice ſur une barque, fut apporté à l'hôpital le 29 Novembre 1770, attaqué d'une aſcite complette. La jambe gauche étoit œdémateuſe. Je me comportai comme avec le dernier, ſans obtenir aucun changement ſenſible ; juſqu'au 25 Janvier 1771. Je fis bander les extrémités, & lui adminiſtrai matin, & ſoir, une priſe de poudre diurétique, avec la gomme-gutte, & deux fois pendant le jour la poudre diurétique ſimple. Les eaux de l'abdomen diminuerent, & la reſpiration juſqu'alors gênée, devint plus libre ; ces apparences de mieux être dégénérerent tellement en huit jours, au bout de ce même temps le bas-ventre ſe trouva ſi plein, que je fus obligé de faire la ponction. Il ſortit quantité d'une eau très-

claire ; mais comme il arrive d'ordinaire, le bas-ventre ſe remplit derechef ; les pieds s'enflerent beaucoup, & le malade mourut le 15 Mars.

Je rapporte ces deux faits pour faire voir que je ne propoſe point cette méthode comme générale. Aurois-je dans ces derniers cas employé les toniques de trop bonne heure ? c'eſt ce que je laiſſe à décider. Je ne crois point cependant que les martiaux & le kina ſoient capables d'amolir le foie, d'endurcir la ratte & le pancréas. J'attribuerois plutôt cet effet à la fievre, à l'hydropiſie ſubſéquente, & je doute que les remedes apéritifs adminiſtrés ſeuls & ſans adjonction des toniques euſſent pu combattre ces accidents avec ſuccès. Il faut noter qu'après l'ouverture du ſcrotum & l'écoulement des eaux, l'inflammation des pieds ſe diſſipa, & que le volume du ventre diminua de moitié.

De l'utilité des Bandages dans le cas de Varices.

Une femme étoit dans le huitieme mois de ſa groſſeſſe, les extrémités inférieures depuis les malléoles juſqu'au ventre étoient parſemées de varices, dont quelques-unes de la groſſeur d'un œuf de pigeon excitoient des

douleurs très-vives. J'en ouvris quelques-unes depuis les pieds jusqu'au dessus du genou, & par des frictions de bas en haut, je vuidai les parties inférieures. J'appliquai mon bandage, dans lequel je compris une longuette qui posoit sur le trajet des vaisseaux gonflés ; je couvris, sans scrupule, les endroits que j'avois ouverts, je conduisis les tours de bande jusqu'au bas-ventre, autour duquel je les arrêtai. J'y employai environ une vingtaine d'aunes. Pour le rendre plus solide, les tours de bande autour des cuisses furent fixés par quelques points d'aiguille ; je fis mettre un caleçon par dessus le tout. L'effet en fut très-heureux : les douleurs cesserent, la malade ne quitta son bandage qu'au moment de ses couches qui arriverent 5 semaines après. Il ne tiendroit qu'à moi de rapporter plusieurs autres exemples de cette nature.

De l'utilité des Bandages dans le cas de vieux ulceres aux jambes.

Une dame âgée de cinquante ans, d'une constitution fort réplette, portoit depuis vingt années un ulcere phagédénique aux jambes ; les muscles jumeaux étoient entamés, & le

tendon d'Achile étoit à nud de la longueur d'une main; les douleurs étoient insupportables; quantité de remedes avoient été employés inutilement; le bandage appliqué calma d'abord les douleurs; je mis sur l'ulcere de l'onguent nutritum marié avec le jaune d'œuf; la guérison eut bientôt lieu. L'apoplexie résulte souvent de la guérison des vieux ulceres; pour la prévenir, j'établis un cautere au dessous du genou.

Je pourrois citer nombre de personnes auxquelles le bandage dans des cas semblables a été de la plus grande utilité.

Pour les Blessures & Meurtrissures.

Plus les contusions sont fortes, plus les plaies sont considérables; plus les accidents qui en résultent sont graves, & plus l'on doit compter sur les secours de notre bandage. Il n'est point pour ces maladies de remede plus prompt, plus sûr ni plus agréable. En sortant de chez un apprêteur de draps, ma main fut prise à un crochet de fer fort aigu qui me déchira les muscles du pouce depuis le carpe jusqu'à la seconde phalange; l'os du

métacarpe étoit découvert, au périoste près; j'éprouvai les douleurs les plus cruelles. De retour chez moi, je lavai la plaie avec du vin chaud; j'en réunis les bords; je les assujettis avec des bandelettes d'emplâtre agglutinatif; je me fis envelopper le pouce, les doigts, la main & l'avant-bras de mon bandage jusqu'au dessus du coude, & l'entretins constamment humide, en l'arrosant de mon eau d'arquebusade; l'application faite, les douleurs se calmerent; en quinze jours de temps je fus très-heureusement & très-doucement guéri. Qu'on soit impartial, & qu'on juge si la pratique ordinaire a jamais ce succès.

En passant par les verges un fusilier du régiment de Queischen se planta, par mégarde, dans la main la bayonnette d'un de ses camarades; elle pénétra entre les os du carpe, & sortit près de la paume de la main, par le ligament annulaire. Avant que je fusse instruit de cet accident, des ignorants avoient tenté de passer un séton par la plaie, & avoient encore augmenté l'irritation. Leurs tentatives ayant été inutiles, ils appliquerent des fomentations chaudes, & attendirent mon arrivée. La vue d'une articulation délabrée, les ré-

flexions que je fis ſur les ſuites qu'elle pouvoit avoir, me déterminerent à appliquer tiede ſeulement mon eau d'arquebuſade ; je me ſervis enſuite de mon bandage avec un ſuccès ſans exemple. Quantité de perſonnes ſont témoins que le malade a été guéri en quinze jours ; ce qui eſt dû certainement aux ſaignées, au bandage, & à mon eau d'arquebuſade.

En conſidérant les dangers attachés aux plaies des articulations, les accidents qui ont lieu par les méthodes ordinaires, il n'eſt aucun homme de l'art qui, s'il mérite d'en être, ne convienne des avantages de la nôtre. Dans ce dernier cas, j'ai prévenu, par l'application de mon bandage, l'affluence des humeurs qui naît de l'irritation & de la douleur ; l'eau d'arquebuſade a conſervé aux fibres le ton néceſſaire, & c'eſt par leurs moyens réunis que j'ai obtenu une guériſon plus prompte qu'elle ne le fut jamais dans les plaies de cette eſpece.

Cure de l'Anévriſme faux ſans opération, & par le ſeul ſecours du bandage.

On ſait que dans cette maladie, lorſqu'une grande quantité de ſang eſt extravaſée, que

des tumeurs de ſang coagulé s'élevent au deſſus de la ſurface, que le membre a perdu ſon mouvement, & que l'excès du gonflement fait redouter la rupture de la peau; on ſait, dis-je, que l'on n'a propoſé juſqu'ici d'autre remede que l'opération. MM. de l'Académie des curieux de la nature font, à la vérité, mention de deux cas en ce genre, où les bandages ont été employés avec ſuccès. Plattner & Treu ont auſſi dit quelque choſe de leur utilité; mais tout cela eſt inſuffiſant. Il eſt bien reconnu certainement que l'on peut prévenir les accidents de cette eſpece d'anévriſmes en y portant remede auſſi-tôt après la ſaignée qui a bleſſé l'artere; mais l'on obtient beaucoup plus aiſément ces effets par l'application de mon bandage; l'on évite, du moins, le gonflement qu'occaſionne dans l'avant-bras le bandage autour du coude, & la douleur que la compreſſion fait éprouver à cette derniere partie. Lors même que l'on a laiſſé au ſang le temps de s'extravaſer & de ſe coaguler, mon bandage y remédie parfaitement, & opére merveilleuſement la réſorbtion des liqueurs épanchées: le cas eſt grave, & l'obſervation que je vais rapporter, auſſi neuve qu'elle eſt

vraie, peut être atteſtée par des gens dont on ne recuſera point le témoignage.

Une fille nommée Vilken, adonnée à l'uſage des liqueurs fortes, ſe fit ſaigner du bras au printemps 1768. L'artere fut léſée, & le ſaigneur, comme quantité d'autres de ſon eſpece, négligea de faire ce qui convenoit pour aller au devant des accidents. Il s'étoit écoulé deux mois & demi, lorſque le profeſſeur Brandes m'invita à voir la malade : on jugeoit l'opération indiſpenſable ; je la redoutois tant à raiſon de la foibleſſe de cette fille qu'à cauſe de ſon régime déſordonné ; je connoiſſois déjà l'utilité de mon bandage & les vertus de mon eau d'arquebuſade. Je propoſai ces moyens: pourquoi auroit-on refuſé de les tenter ? Les doigts, la main, l'avant-bras & l'humerus étoient très-gonflés ; pluſieurs livres de ſang étoient épanchées & coagulées ; pluſieurs endroits menacés de rupture. J'appliquai donc le bandage ; j'y compris une longuette qui ſuivoit le trajet de l'artere ; je le terminai autour du cou ; de peur que le relachement ne dérangeât les tours de bande, je les fixai çà & là, avec quelques points d'aiguille. Je fis arroſer ſouvent le bandage de mon eau d'ar-

quebuſade froide, afin de l'entretenir toujours humide; car lorſqu'il ſe ſéche, il occaſionne des douleurs. Le troiſieme jour je levai l'appareil : déjà l'opération n'étoit plus néceſſaire; les crévaſſes n'étoient plus à redouter, je remis le bandage comme la premiere fois. Trois jours après, les tours de bande étoient viſiblement plus lâches, ce qui témoignoit la diminution du gonflement, & la réſorbtion d'une partie des liqueurs épanchées. En effet, le bandage étant ôté, les tumeurs les plus éminentes parurent flaſques & exténuées; application réitérée du bandage. J'ajoutai ſeulement une autre longuette à celle qui y étoit; je ſuivis cette marche pendant cinq ſemaines. Enfin, la réſorbtion devint ſi évidente que je fus obligé de renouveller le bandage tous les jours. Cependant, les doigts, la main, l'avant-bras & le bras avoient repris leur forme naturelle, il ne reſtoit plus qu'une tumeur de la groſſeur d'un œuf ſur la léſion de l'artere; elle ſe rétréciſſoit même de jour en jour. Les liqueurs ayant été réſorbées en très-grande partie, la diminution ne pouvoit plus être ſi conſidérable, & le bandage ne demandoit plus à être ſi ſouvent renouvellé; enfin, la tumeur

ne fut plus que comme la moitié d'une petite noisette; elle étoit dure & fixe. Je fus curieux de savoir si ce n'étoit pas peut-être la cicatrice de l'artere ; j'abandonnai pendant deux jours le bras à lui-même, je vis que je m'étois trompé. La petite tumeur s'étoit pendant ce temps sensiblement accrue ; je remis donc le bandage, & avec tant de succès que dans l'espace de huit jours, les choses se trouverent dans leur état naturel. Enfin le bandage fut entiérement abandonné, & j'appliquai sur la lésion de l'artere une lame de plomb, longue de neuf lignes. J'eus soin seulement de la couvrir de peau pour empêcher qu'elle n'irritât par son frottement; par précaution, la malade la porta pendant quinze jours, après lesquels elle se trouva parfaitement guérie. M. le professeur Gleditsch qui loge sous le même toît que la malade, le professeur Brandes, quantité d'autres personnes attesteront, quand on voudra, ce fait extraordinaire. Ce n'est donc pas à tort que j'attache quelque prix à ces bandages tels que je les ai décrits, & quelle que soit la hardiesse avec laquelle M. Martini nie la résorbtion du sang épanché, l'effet de mes bandages dément évidemment son systême. Je ne nie point que mon eau d'ar-

quebuſade n'y ait beaucoup contribué ; c'eſt un topique ſouverain ; il eſt des circonſtances où aucun remede ne peut le remplacer. C'eſt ce qu'on pourra voir par la ſuite.

De la cure des Ganglions.

Pluſieurs perſonnes ſont incommodées de cette maladie : elle eſt aſſez connue pour que je me diſpenſe de la décrire. Qu'on liſe là-deſſus la chirurgie de Eller & la deſcription anatomique qu'il en fait dans ſes diſſertations phyſico-chemico-médicales. Les méthodes curatives tant vantées de ce mal par la preſſion, par les coups de marteau, par l'application du plomb & du mercure ſont légitimement ſuſpectes. L'opération a ſouvent entraîné des ſuites fâcheuſes que l'on peut prévenir, à la vérité, en réuniſſant les bords de la plaie auſſi-tôt après l'extraction de cet amas de liqueurs épaiſſies, en les aſſujettiſſant bien avec de longues bandes d'emplâtre agglutinatif, & en préſervant les chairs de l'impreſſion de l'air. Si l'on joignoit à ces précautions l'application des plumaceaux & de compreſſes imbibées de mon eau d'arquebuſade, je ne doute point que l'o-

pération n'eut des ſuites heureuſes ; l'application de mon bandage, ſur-tout, hâteroit la guériſon. Mais une méthode curative sûre qui n'exigeroit point l'opération, ne feroit-elle pas préférable ? C'eſt à ce titre que je propoſe mon bandage. Le ſuccès avec lequel je l'ai ſouvent employé dans ce cas, m'autoriſe à dire que c'eſt là le ſeul moyen bien certain de guérir ces maux ſans opération. Quand le mal eſt récent, j'humecte le bandage avec mon eau d'arquebuſade ; quand il eſt ancien, comme il exige alors plus de temps & de patience, je le couvre de cérat de Saturne, & j'enveloppe la partie comme on ſait. Six ou ſept ſemaines me ſuffiſent ordinairement pour guérir ce mal, d'ailleurs ſi opiniâtre. Une ſeule fois il m'eſt arrivé d'employer treize ſemaines à diſſiper un ganglion qui exiſtoit depuis pluſieurs années. Ces faits ſont un nouvel argument contre M. Martini ; ils concourrent merveilleuſement avec ceux où nous avons parlé de l'extravaſation & de la coagulation du ſang, à prouver la réſolution & la réſorbtion des liqueurs épanchées.

Utilité des Bandages pour diminuer les douleurs dans les opérations ſur les extrêmités.

Ce moyen, petit en apparence, mais de très-grande importance par les effets qu'il produit, a été aſſez diſcuté juſqu'ici. Ce que nous en avons dit ſera pour les penſeurs un germe fécond de méditations, tant ſur le moment de s'en ſervir que ſur celui d'en étendre l'uſage. Pour ceux qui ne penſent point, rien ne germe, rien ne fructifie : *Citò, tutò & jucundè*, étoit déjà le conſeil de Celſe dans l'art de guérir. C'eſt m'y conformer que de procurer le moyen, ſinon d'anéantir entiérement, du moins de diminuer conſidérablement les douleurs que cauſent les opérations ſur les extrêmités ; c'eſt encore un des effets de mon bandage.

On n'ignore pas que l'amputation des extrêmités ſe fait preſque ſans douleur, lorſque dans le moment de la ſection le tourniquet ordinaire eſt tendu avec la force qui convient : (on n'obtient pas cet effet du tourniquet de M. Petit, parce qu'il ne comprime point tous les nerfs de la partie). Mais on ne ſe dou-

toit

toit point qu'on pût faire ſans douleur l'opération du panaris ou autres ſur les parties des extrêmités les plus éloignées du tronc. Je ne connois du moins perſonne qui en ait parlé. Suppoſé que j'aie un panaris à ouvrir ſur la premiere phalange du doigt index, je commence mon bandage à l'endroit juſqu'où l'opération doit s'étendre ; je le continue comme ci-deſſus, en l'appliquant néanmoins avec plus de fermeté ; je le porte juſqu'au deſſus du coude , comme je l'ai dit ailleurs ; je fais enſuite mon inciſion, & je l'étends autant que de beſoin ſans que le malade en ſouffre beaucoup ; j'enleve le bandage ; je panſe la plaie ſelon l'art, j'applique un autre bandage plus lâche, & préviens ainſi tous les accidents. J'ai ſais par expérience que dans ces cas les chirurgiens s'amuſent trop long-temps à appliquer des remedes, au lieu d'ouvrir la tumeur. Il arrive de-là que, dans la 3e. eſpece de panaris, la matiere fuſe dans la gaîne du tendon, & oblige le chirurgien à continuer l'ouverture le long de la main, ſouvent il faut la prolonger au-delà du ligament annulaire ; ſouvent auſſi par la même raiſon, dans la 4e. eſpece de panaris, l'os eſt entamé, & l'on eſt obligé de le ſacrifier.

On prévient tous ces accidents, si après avoir, pendant trois jours, inutilement tenté la résolution par tous les moyens possibles, on opére sans délai. J'ajouterai cependant que lorsqu'on est appellé dans le principe, le moyen le plus sûr d'opérer la résolution & de dissiper les douleurs, est d'appliquer le bandage & de l'humecter de mon eau d'arquebusade, ce qui n'exclut point le concours des autres remedes connus. Si dans trois ou quatre jours la résolution ne se fait pas, on doit conclure qu'elle n'est plus possible. Je dois avertir ici que, quant à ce dernier cas, je n'ai pas encore eu l'occasion de recueillir des preuves suffisantes de l'utilité de mon bandage.

Lorsqu'on applique ce bandage, il faut observer de donner à tous les tours le même dégré de fermeté; car si quelques endroits étoient plus serrés, d'autres plus lâches, il surviendroit à ces derniers du gonflement & de la douleur, & le but seroit manqué. Quand, au contraire, la peau trouve dans toutes les parties de sa surface le même point d'appui, elle a aussi sur toutes les parties qu'elle enveloppe une action égale. Alors les fibres & les vaisseaux ont une oscillation plus forte, l'affluence des liqueurs

eſt réprimée ; & la réſorbtion merveilleuſement ſecondée. Peut-être qu'appliqué ſur l'abdomen, ce bandage ne feroit pas inutile, lorſque les muſcles de cette partie ont perdu leur reſſort, & qu'à raiſon de leur relâchement, la réſorbtion abdominale ne ſe fait plus qu'imparfaitement.

Si j'avois deſſein de faire un gros livre, j'aurois pluſieurs autres chapitres à ajouter à ce que j'ai dit : je me contente d'indiquer la route ; peut-être ce peu de pages fera-t-il plus d'impreſſion qu'un long traité qu'on n'auroit pas lu. Si je me ſuis rendu utile par ces détails, je n'envie point aux autres la gloire des grandes choſes.



SECTION SECONDE.

Des propriétés d'un Topique que j'appelle Eau d'Arquebuſade, *avec quelques réflexions ſur la réduction de l'avant-bras.*

J'AI eu aſſez d'occaſions juſqu'ici de parler de cette eau pour en laiſſer entrevoir les effets ; elle m'eſt d'un grand ſecours dans les contuſions & meurtriſſures, pour diſſiper le gonflement dans les luxations, pour calmer les douleurs qui accompagnent les fractures ; je m'en ſers avec ſuccès dans les plaies ſimples, & même comme on l'a vu dans les plaies d'articulation. Elle arrête l'hémorrhagie ; elle eſt auſſi pour les brûlures le meilleur remede connu, en voici la formule : Eau d'oſeille, eſprit de vin rectifié, de chacun trois livres ; ſucre blanc très-fin, une livre ; eſprit de vitriol, dix onces : mêlez. Dans les coups de feu, elle agit mieux qu'aucune eau compoſée quelconque ; je l'applique froide ou tiede ſelon les circonſtances, & j'entretiens ſans ceſſe les compreſſes humides. Quand on leur laiſſe le temps de ſe deſſé-

cher, il ſurvient de la douleur & de l'ardeur à la partie malade. Il ne faut point arroſer avec cette eau les linges que l'on voudra conſerver, elle les rongeroit & les détruiroit; ſon action ſur la peau eſt légérement aſtringente ; à raiſon du ſucre qu'elle contient elle y dépoſe une matiere gluante qu'on enleve tous les deux ou trois jours en lavant la partie avec l'eau végéto-minérale de Goulard.

Dans le gonflement qui accompagne les luxations, je l'applique froide, comme je l'ai dit; elle le diſſipe en peu d'heures ; en ſorte que la réduction en devient beaucoup plus facile & plus sûre.

M. de Pannevitz, capitaine au régiment d'infanterie du même nom, ſe luxa l'avant-bras extérieurement à l'humerus. Quand je fus appellé, la partie pliée en avant formoit avec l'humerus un angle obtus; il n'étoit pas poſſible de tendre le bras, par le défaut d'une cavité qui reçut l'olécrane déplacé. La luxation du radius étoit complette ; celle du cubitus incomplette ſeulement: un charriot s'étoit renverſé; le bras s'étoit trouvé pris deſſous l'une des traverſes, le coude enſeveli dans une orniere endurcie & gelée par le froid. Je ne fus appellé que qua-

tre à cinq heures après l'accident, & je trouvai un gonflement considérable.

J'employai d'abord mon eau d'arquebusade, & bientôt je pus procéder à la réduction. J'ai vu plusieurs de ces luxations où la réduction n'a point été possible, & auxquelles il est survenu ankylose; j'en connois, où faute d'un coup de main, la réduction a été manquée; ces malheurs sont la honte des artistes, & se présentent par-tout comme un témoignage constant de leur impéritie. Ils sont si communs que je ne crois point inutile de rapporter la facile méthode dont je me sers. On connoît ce qu'ont écrit là-dessus les gens de l'art les plus célebres, Petit, Plattner, Heuerman & Henckel. On s'arrête trop à cet égard à ce que ces MM. ont recommandé sur l'extension & la contre-extension; on s'imagine que ces efforts employés en sens contraires doivent toujours se faire en ligne droite. D'après leurs conseils, on applique les lacqs qui sont bien, de tous les moyens, les plus mauvais possibles; on cause par-là aux malades des douleurs extrêmes; on se tourmente soi-même; on s'évertue sans avancer la besogne, & l'on finit par se faire bien payer pour toutes ces belles choses.

Lorſqu'il nous ſurvient une luxation de l'avant-bras à traiter, rappellons-nous d'abord l'état de l'articulation de cette partie avec l'humerus. A l'extrêmité inférieure de ce dernier os ſe trouve poſtérieurement une cavité deſtinée à loger l'olécrane, lorſque le membre eſt en extenſion. Antérieurement il s'en trouve une autre pour recevoir l'apophyſe coronoïde quand le membre eſt en état de flexion. Latéralement, tant en dehors qu'en dedans, ſont les condyles de l'humerus, dont l'extérieur reçoit le radius, & l'autre maintient l'apophyſe coronoïde. Le cubitus concourt à former cette articulation par ſa cavité ſygmoïde dans laquelle joue la poulie de l'humerus. L'extrêmité ſupérieure du radius ſe termine en une tête excavée à ſon ſommet, laquelle reçoit une éminence du condyle externe de l'os du bras. Lorſqu'on entreprend la réduction d'une luxation latérale ou poſtérieure de cette partie, ſi tant eſt qu'il y en ait jamais eu de complette, je conviens que l'extenſion & la contre-extenſion, telles qu'on les fait communément, peuvent devenir utiles.

Mais la manœuvre ſera infiniment plus sûre & plus efficace ſi, au lieu de faire, à l'ordinaire,

l'extenſion & la contre-extenſion, on ſouleve vers la racine de la main la partie luxée, en même temps qu'on la déprime vers le coude; & ſi, au contraire, on préſente en avant la partie inférieure de l'humerus, en même temps qu'on repouſſe la tête en arriere. Par ce moyen ſimple, l'apophyſe coronoïde qui eſt alors nichée dans la cavité de l'olécrane eſt dégagée & neceſſairement ramenée à ſa place naturelle.

Que la luxation ſoit latérale ou qu'elle ſoit poſtérieure, il faut tenir la même conduite, & c'eſt de l'application de ces principes que dépend tout le ſuccès.

Dans le cas que je rapporte ici, dès que le gonflement fut diminué, je fis tenir l'avant-bras de façon que ſon extrêmité inférieure, ainſi que le dos de la main, fuſſent reçus à plat dans l'une des mains de l'aide. L'autre main fut placée étendue ſur la longueur de l'avant-bras, à trois doigts de ſon articulation avec l'humerus. J'ordonnai qu'au ſignal donné, la main qui tenoit l'extrêmité inférieure de l'avant bras s'élevât, & que l'autre main agît en déprimant. Le ſecond aide fut placé de façon qu'une de ſes mains poſât antérieurement ſur la tête de l'humerus, avec ordre de pouſſer vers l'é-

paule, & l'autre à la partie inférieure & poſtérieure du même os, avec ordre de pouſſer en avant. Les efforts combinés des deux aides devoient d'abord ſe faire avec douceur & augmenter par degrés, lorſque j'en donnerois le ſignal. Quant à moi, je ſaiſis d'une main les extrêmités déplacées des deux os entre le pouce & l'index, afin de pouvoir les repouſſer en dedans; je plaçai mon autre main intérieurement ſur l'extrêmité inférieure de l'humerus, afin de pouvoir pouſſer cet os en dehors, au moment que l'autre main agiroit en ſens contraire. Après avoir ainſi diſpoſé mes forces & donné toutes les inſtructions requiſes, j'exécutai la manœuvre: j'eus dans le moment la ſatisfaction de voir les parties remiſes à leur place & jouiſſantes de tous les mouvements naturels à l'état de ſanté.

L'on ſait qu'après les réductions les mieux faites, il ſurvient un gonflement quelquefois aſſez conſidérable. Dans ce cas-ci ſur-tout, nous devions nous y attendre. J'appliquai auſſitôt des compreſſes épaiſſes, imbibées de mon eau d'arquebuſade froide dont j'enveloppai les parties affectées; tout ce qui ſubſiſtoit encore de douleur diſparut; le jour ſuivant on ſe mit

en marche. Tant que les compreſſes & le bandage furent entretenus humides, le malade n'éprouva ni gonflement, ni douleur, enfin aucun accident. Après la réduction on l'avoit ſaigné ; le quatrieme jour il ſe débarraſſa de tout l'appareil, & ſe trouva guéri.

J'omets quantité de cas différents où mon eau a été du plus grand ſecours, tels ſont principalement les fractures ; je ne produirai qu'un ſeul exemple de ces derniers.

En 1760, à une demi-lieue de Berlin, je me caſſai le bras droit, trois doigts au deſſus de l'articulation du coude. J'éprouvai en retournant à la ville des douleurs inſupportables ; la réduction & le bandage ne les calmerent point ; le gonflement augmenta. Il me ſembloit ſentir l'affluence des liqueurs dans l'os, dans les chairs, juſques dans la moëlle. Je fis arroſer tout le bandage avec mon eau d'arquebuſade ; les douleurs ſe diſſiperent ſur le champ, & en douze heures de temps le gonflement fut preſque réduit à rien. Quand le bandage ſe deſſéchoit, les douleurs revenoient ; dès que je l'humectois, elles ſe diſſipoient. Enfin, je fus guéri complettement, mais non ſans me reſſentir pendant toute une année des moindres changements de temps ;

encore aujourd'hui après que dix ans se sont écoulés depuis cet accident, je les ressens quelquefois. Mon eau d'arquebusade est aussi merveilleuse dans les plaies simples.

Un officier reçut un coup de sabre sur la face ; il prenoit à la commissure des levres, partageoit profondément le muscle masseter, & alloit jusqu'au cou ; les téguments & la portion coupée du masseter pendoient jusques sur l'épaule ; la plaie avoit quatre pouces de long, & dans le milieu trois pouces de profondeur. En arrivant, je trouvai qu'on y avoit fait un point de suture ; je le défis & me munis de quatre longues bandes d'emplâtre agglutinatif : je lavai la plaie avec du vin chaud, je séchai bien les environs, afin que l'emplâtre eut plus de prise sur les téguments. J'appliquai mes bandelettes sur le cou, & en les relevant avec le lambeau je les fixai aux tempes, sur le front & au dessus de l'œil. La plaie fut couverte de plumasseaux imbibés d'eau d'arquebusade ; le tout fut contenu par un bandage, & souvent arrosé. En dix jours, la réunion s'étoit faite sans qu'on y apperçut aucune coûture.

M. de Prittvitz, officier au régiment de Buddenbrock, avoit eu l'olécrane coupé (*voyez* la

chirurgie de Bilguer, pag. 430) il dut la conſervation de ſon bras à mon eau d'arquebuſade.

Si l'on conſidere un moment la compoſition de cette eau, l'on jugera qu'elle eſt encore un excellent ſtiptique. C'eſt, en effet, par ſon moyen que j'ai pu renoncer, ſans riſque, à la ligature de l'artere depuis 1745, temps où l'uſage de l'agaric ne nous étoit pas encore connu.

Dans toute ſection des petites arteres, dans l'amputation du cancer au ſein, dans la caſtration, je l'applique ſur le vaiſſeau ouvert ; elle arrête le ſang tout auſſi-tôt ſans former d'eſcarre, qui, comme on ſait, menace du retour de l'hémorrhagie. Les douleurs qu'elle cauſe à l'inſtar de tous les ſpiritueux appliqués ſur les chairs nues ne ſont point ſi fortes, & ne durent pas ſi long-temps.

Un mouſquetaire avoit un bubon conſidérable : tout le ſyſtême des glandes inguinales étoit affecté & dans un état d'induration qu'aucun remede ne pouvoit vaincre. L'extraction qui en fut faite fut ſuivie d'une grande hémorrhagie. Le ſang étoit fourni par des rameaux conſidérables de la veine crurale qui avoient été ouverts. Rien ne pouvoit l'arrêter ; ni les

compressions, ni l'application du vitriol verd; on employa mon eau d'arquebusade & l'hémorrhagie cessa.

Effet de cette eau sur les Brûlures.

Les brûlures sont produites par le contact même du feu, par celui des corps très-chauds, ou de la poudre enflammée. De quelque façon qu'elles arrivent elles sont accompagnées d'accidents plus ou moins graves dont quelques-uns sont capables de donner la mort. Pour les combattre, on compte beaucoup sur quantité de remedes connus ou inconnus. Ceux-là même qui sont employés par les gens instruits ne réussissent pas toujours. L'expérience m'a appris, & souvent confirmé qu'à cet égard mon eau d'arquebusade étoit un remede infaillible. Elle guérit promptement les brûlures que fait l'eau chaude; je dis promptement, puisque huit jours suffisent pour guérir une jambe entiérement échaudée. Elle a de plus l'avantage de ne point laisser de coutures. La brûlure faite avec l'huile bouillante se dissipe tout aussi aisément, j'en dirai autant de celles que produit le contact d'un fer rouge. Lors-

qu'elles ſont produites par la poudre enflammée, je mêle à cette eau l'eau végéto-minérale de Goulard, & jamais je n'ai été mécontent du ſuccès. Dans les cas de brûlure très-conſidérables, après l'avoir appliquée pendant quelques jours toute pure, je tempere ſa qualité deſſicative [qu'elle poſſede à un très-haut degré] en la mêlangeant avec une décoction émolliente. Elle appaiſe promptement les douleurs, elle prévient la ſuppuration, donne de l'énergie à la peau, ſollicite l'action de cette enveloppe commune, & préſerve de toute eſpece d'engorgement les parties ſubjacentes. Employée avec intelligence, elle eſt le moyen le plus sûr & le plus infaillible de ſoulager & de guérir.

Un garçon teinturier tomba par mégarde, dans une chaudiere pleine de teinture bouillante. Les deux jambes, une grande partie du bas-ventre, les mains furent très-maltraités; on s'empreſſa de couper ſes vêtements & de tremper un linceuil dans mon eau d'arquebuſade. On en enveloppa auſſi-tôt les parties échaudées, & par-là les douleurs cuiſantes qu'éprouvoit le malade furent d'abord diſſipées. Pendant trois jours de ſuite on eut

soin d'humecter constamment l'appareil ; car, dès qu'un endroit étoit sec, il y survenoit de la douleur. Par ce moyen non-seulement toutes les parties furent préservées de suppuration & de mortification ; mais l'on prévint encore la naissance des ampoules, si-non partout, du moins sur la plupart des parties affectées. Les ampoules qu'on n'avoit pu prévenir furent ouvertes & fomentées d'eau d'arquebusade. L'inflammation, si ordinaire dans ces cas, ne parut point. Ces trois jours écoulés, l'eau d'arquebusade paroissant être trop dessicative, j'y mêlai l'onguent nutritum à parties égales ; on renouvelloit toutes les trois heures l'application de ce mêlange. Dans l'espace de trois semaines le malade fut guéri. Il n'y avoit de tension nulle part ; la fievre avoit été très-peu sensible, on n'avoit secondé l'action des topiques que par une saignée & quelques rafraîchissants.

En 1770, deux canonniers ayant rechargé leur piece sans s'appercevoir qu'il y restoit encore un peu de feu, reçurent toute la charge au visage. Sur le champ on leur couvrit la face de compresses imbibées de mon eau. Etant transportés à l'hôpital, je leur fis tirer les

grains de poudre & laver ſouvent la partie avec l'eau végéto-minérale, ſans diſcontinuer l'uſage des compreſſes d'eau d'arquebuſade dont on enveloppoit tout le viſage. Les yeux étoient enſevelis dans le gonflement des parties voiſines & bien exactement fermés, en ſorte qu'il n'y avoit rien à craindre pour cet organe de l'impreſſion de mon eau. Quelques jours après, j'y fis ajouter l'onguent nutritum. Dans deux ou trois ſemaines ces deux hommes furent guéris ſans aucune couture.

Cette eau l'emporte en vertus ſur tous les topiques connus. Qui ne ſait que quand la peau altérée par le feu a perdu ſon reſſort, les parties qu'elle recouvre s'engorgent, que les humeurs ſe décompoſent, & qu'il n'eſt point rare d'en voir réſulter les accidents les plus funeſtes? L'uſage de cette eau prévient tous ces malheurs, mais il faut l'employer de bonne heure; car quand on a fait précéder d'autres topiques, ſon effet n'eſt plus ſi ſûr.

Cure d'une plaie profonde de la cuiſſe avec gonflement & douleur.

Un fuſilier du régiment de Queiſchen reçut un coup de coûteau dans la hanche. La plaie

plaie avoit quatre pouces de profondeur; extérieurement à peine étoit-elle large d'un demi-pouce. Elle fut accompagnée de fievre, de gonflement & de douleurs aiguës ; le blessé éprouvoit beaucoup d'agitation & d'anxiété. Je ne fus appellé que quelques heures après la blessure reçue. Je fis appliquer à froid des compresses de mon eau d'arquebusade. Les accidents se dissiperent à vue d'œil, & le malade fut guéri par ce seul moyen.

SECTION TROISIEME.

Arrêter l'Hémorrhagie dans les amputations sans faire la ligature des arteres.

En 1743, je fus commandé de service à l'hôpital de Striegau, pour y soigner les blessés des Autrichiens. Je ne sais par quelle bizarrerie ces gens n'avoient point pour l'amputation la répugnance qu'ont les autres hommes; car, dès que les choses ne tournoient point à leur gré, ils la demandoient à cor & à cri. Il y avoit, il est vrai, souvent de quoi s'y déterminer; en sorte que, sur la priere que m'en fit un de leurs généraux qui étoit prisonnier, & M. Freidhoffer, commissaire des guerres, j'en entrepris beaucoup; cela me donna occasion de faire mes observations de plus près. Parmi ceux à qui l'amputation fut faite avec la ligature, sans pourtant employer les terribles pinces; il y en eut auxquels j'amputai le bras au dessous de l'insertion du muscle deltoïde. Ayant un jour fait ouvrir le tourniquet pour découvrir l'artere & en faire la ligature,

il vint trois ou quatre jets de ſang, après quoi l'artere ſe retira à vue d'œil, & ne fournit plus. Je conclus de-là que la rétraction de l'artere pouvoit aiſément ſe faire quand des rameaux prochains ne l'arrêtoient & ne la retenoient pas en place. Nous ſavons par l'anatomie, que dans cette partie l'artere ne fournit dans l'eſpace de quatre travers de doigts aucun rameau collatéral; quand l'artere ſe retire, ſon diametre ſe reſſerre, & verſe néceſſairement moins de ſang. Je preſſentis qu'il me ſeroit poſſible de ſolliciter cette rétraction par des tampons, de la maintenir par le bandage, & de guérir avec moins de douleur. En conſéquence, je formai le projet de ne plus faire de ligature aux arteres. J'en fis le premier eſſai dans deux amputations du bras, trois amputations de l'avant-bras, & deux de la jambe. Je n'oſois pas trop encore me fier à l'artere crurale, mais j'avois ſoin d'y paſſer un fil pour m'en rendre maître en cas de beſoin. Le temps & le ſuccès m'aguerrirent, je tamponai comme les autres cette grande artere, en amputant la largeur d'une main au deſſus du genou. Je fus très-content de l'événement; un des bleſſés avoit l'os de la cuiſſe fortement exoſtoſé, & d'une

couleur livide, je fus contraint, par ſes prie-res, de lui faire l'amputation ſans ligature. Le gonflement ſe diſſipa; la ſuppuration s'établit; toute l'aponévroſe du faſcialata ſe ſépara; je fis une ouverture aux téguments; le malade fut guéri en ſept ſemaines: *Voyez* les relations médico-chirurgicales de Schaarſchmidt, 5e. partie., pag. 379.

Avant de rapporter d'autres exemples, je vais décrire l'appareil préliminaire. Je forme d'abord avec la charpie un noyau un peu dur de la groſſeur d'une petite noiſette; il doit être appliqué immédiatement ſur l'ouverture de l'artere. Je fais cinq ou ſix ſindons de charpie, gradués dans leurs tailles, chacun de l'épaiſſeur d'un tuyau de plume; je les place l'un ſur l'autre, le noyau au ſommet, ce qui leur donne l'air d'une quille ou d'une pyramide. Par eſprit de précaution, je prépare deux de ces pyramides ou quelques-unes de plus que je n'ai d'arteres à tamponer; près de ces pyramides je mets un tas de charpie; elle eſt deſtinée à remplir les vuides dans le panſement: il faut, outre cela, un gâteau de charpie, quelques compreſſes, quelques bandes d'emplâtre agglutinatif, la croix de Malthe,

plusieurs longuettes & plusieurs bandes longues. Je dispose les instruments d'amputation & l'appareil du tourniquet. Je donne la préférence à l'ancien, composé d'une bande de soie très-forte & du levier ; il comprime également tous les points de la circonférence, & l'opération est moins douloureuse qu'avec le tourniquet de M. Petit. Le tourniquet étant placé convenablement, j'entoure la partie de deux bandes étroites entre lesquelles je fais la section. Celle-ci ne porte que sur les téguments ; je fais remonter ces derniers, dès qu'ils sont coupés. J'établis ma seconde section le plus près possible des téguments remontés, & je divise les chairs jusqu'à l'os. Quand les chairs sont divisées, je couvre les supérieures d'une compresse fendue, j'entreprends l'os dans la fente, afin de mieux les contenir. Je sépare le périoste, j'en racle une partie de bas en haut, & scie l'os le plus près de la compresse qu'il est possible. Il est clair qu'avant toute section, l'on doit fermer le tourniquet. Lorsque le membre est enlevé, je couvre l'os ; j'ouvre le tourniquet, afin de découvrir l'artere ; elle se manifeste par quelques jets de sang. Je commence par la branche la plus considérable ; je place

le noyau ſur l'ouverture de l'artere. Avec le bout du doigt je le pouſſe légérement en avant ; ſur ce noyau je place ſucceſſivement les autres tampons, les plus petits avant les plus grands. Je contiens le tout avec le doigt. Si le membre a plus d'une artere comme l'avant-bras & la jambe, je fais fermer le tourniquet, dès que j'ai découvert la branche principale juſqu'à ce que j'aie achevé de la tamponer ; alors je fais ouvrir ; je cherche les autres branches, & je procéde comme avec la premiere. Quand toutes les arteres ſont tamponées, je remplis les intervalles de charpie brute que je diſpoſe de façon qu'elle produiſe ſur les parois des arteres une compreſſion douce ; je tâche auſſi de diriger cette preſſion de maniere qu'elle porte du côté de l'os. Après avoir rempli tous les vuides, j'applique le gâteau, & par deſſus je mets quelques compreſſes un peu plus grandes. J'ouvre alors le tourniquet, & ſi, comme cela m'eſt toujours arrivé, le ſang ne fournit plus, j'enleve la bande étroite qui retenoit les téguments ; je les attire en dehors, ſans abandonner l'appareil poſé. J'applique une longue bande d'emplâtre agglutinatif, je colle une de ſes extrêmités ſur le trajet de l'artere cou-

pée ; je conduis cette bande par dessus les tampons, & fixe l'autre extrêmité au côté opposé, après avoir encore attiré de ce côté les téguments en dehors. Une seconde bande d'emplâtre est appliquée avec les mêmes précautions que la premiere, & forme avec elle des angles à peu près droits. Je place sur ces emplâtres la compresse appellée croix de Malthe, & par dessus cette derniere des longuettes que je fais passer sur les bandes d'emplâtre précédemment posées ; une troisieme longuette est placée sur le trajet de l'artere ; après quoi, je saisis un chef de bande ; j'applique les deux premiers tours sur l'extrêmité du moignon, avec l'attention de ne comprimer que mollement. Je continue, en remontant, mes circonvolutions. Il faut que chaque tour de bande couvre la moitié de la largeur de celui qui précéde. Peu-à-peu j'augmente la compression, sans néanmoins la rendre trop forte, & je termine en assujettissant le bandage autour du cou, si c'est le bras que j'ai amputé ; autour du tronc, si c'est la cuisse ; au dessus du coude ou du genou, si c'est la jambe ou l'avant-bras. Il ne faut point négliger d'assujettir à la fin son bandage, de peur qu'il n'arrive à quelqu'un ce qui m'est

arrivé après une amputation de la cuiſſe, comme j'en rendrai compte ailleurs. J'enleve alors le tourniquet, ou je le laiſſe en place tout-à-fait ouvert; rarement il m'eſt ſurvenu, après cette manœuvre, une hémorrhagie nouvelle.

Quelquefois j'arroſe tout le bandage avec mon eau d'arquebuſade, ſur-tout quand le malade eſt très-ſenſible à la douleur; mais dans ce cas j'applique le bandage plus lâche de peur qu'en ſe reſſerrant par l'effet de l'humidité, il n'amene la mortification de la partie, comme je l'ai vu arriver. C'eſt ainſi que je procédois dans les amputations, avant que je ne connuſſe l'agaric de M. Broſſard, & je m'en ſers aujourd'hui de préférence à cauſe de la facilité avec laquelle on l'applique. Indépendamment de cet excellent moyen, j'arrêtois ſans ligature le ſang, non-ſeulement dans l'amputation des extrêmités, mais encore dans d'autres cas, comme dans l'opération du cancer des mamelles, dans la caſtration, &c. Il ne tiendroit donc qu'à moi de me dire le premier qui ait proſcrit la ligature des arteres. Je vais rapporter deux obſervations où l'hémorrhagie eſt ſurvenue après avoir tamponé le vaiſſeau.

Un homme mélancolique ſe jetta par les

fenêtres d'un second étage, il se cassa les deux os de la jambe, & la cuisse un peu au dessus du genou ; les fractures étoient compliquées, & la plaie considérable. La partie fracturée du femur s'étoit fendue, & partagée en deux. On fit l'amputation un peu au dessus de la fracture sans ligature, & comme nous l'avons dit. Le sang étoit arrêté ; quelques heures après l'opération, je fus appellé chez le malade. Le sang avoit pénétré tout le bandage ; je ne balançai point à l'enlever. L'artere tamponée ne fournissoit pas ; un second bandage est appliqué ; le sang le pénétre derechef ; on en applique un troisieme, & la même chose arrive encore. Je jugeai que le sang étoit fourni par un rameau collatéral, & qu'il avoit été déterminé à s'y jetter par la pression de la longuette placée sur le trajet de l'artere. Je diminuai cette pression, j'arrosai tout le bandage avec mon eau d'arquebusade, & il n'y eut plus d'hémorrhagie.

La même chose arriva à Landshut, à un de mes collégues, après la bataille de Soor, parce qu'on avoit trop comprimé l'artere. On diminua la compression, & le sang s'arrêta. Je rapporte ici ces accidents, afin que ceux à qui pareille chose arriveroit puissent aussi-tôt y

remédier, & afin que ceux qui feront tentés de m'imiter ne rejettent point fur moi la faute d'un mauvais fuccès. L'artere crurale fe laiffe tout auffi bien maîtrifer que les arteres les plus petites. C'eft ainfi qu'après la feconde guerre je faifois les amputations dans notre hôpital de charité : la méthode en étoit toute nouvelle, & plufieurs de ces malades vivent encore. Près de Breflau, j'amputai en pleine campagne un bras tout fracaffé. L'appareil étant pofé, le malade fit encore une marche de deux lieues, & fe rendit à Glogau pour terminer fa guérifon. Preuve invincible du peu de douleurs qu'il reffentoit

En 1746, j'avois fait à l'hôpital de Meiffen l'amputation de la cuiffe. Six heures après je fus mandé parce que l'appareil étoit tombé. J'accourus en tremblant, & pour la vie du malade & pour l'honnêur de ma méthode, qui n'avoit pas encore obtenu l'approbation des fupérieurs. En entrant dans l'appartement, j'apperçus le malade tenant fon moignon, le bandage défait étoit fur fon lit, le moignon ne faignait point. Rempli de joie & remis de ma frayeur, je vais à la recherche de l'artere. Elle s'étoit refferrée, & préfentoit une pointe très-

mouſſe. J'y porte le doigt, & je ſens avec étonnement le ſang faire ſon impulſion & ſe retirer. Ainſi, point de trombus, malgré l'opinion de M. Petit. En la conſidérant de plus près, je la vis très-diſtinctement ſe remuer à chaque pulſation. Plein de ſécurité, je recommence le bandage comme de coutume. J'étois moi-même la cauſe de cet accident. J'avois employé une bande trop courte, & j'avois négligé de l'aſſujettir autour du corps, en ſorte que le premier gonflement étant diſſipé, le bandage que rien ne retenoit étoit tombé. Cet événement me rendit à l'avenir plus circonſpect, & quoique le malade ſoit mort quelques ſemaines après l'opération, le ſang n'en avoit pas été moins bien arrêté ſans ligature. Sa mort fut cauſée par la réſorbtion de la matiere. En le diſſéquant, je ne vis point de trombus à l'extrêmité de l'artere. De tous ceux à qui j'ai fait l'amputation de la cuiſſe, je n'en ai pu conſerver que deux. Dans l'amputation des grandes extrêmités la réſorbtion eſt beaucoup plus conſidérable à cauſe du grand nombre d'embouchures ouvertes. La guériſon des deux hommes qui ont été conſervés ne doit être aſſignée qu'à la ſage application des bandages aux-

quels j'ai employé une trentaine d'aunes : une douce compreſſion conſtamment ménagée ſur le moignon juſqu'à l'abdomen a prévenu la trop grande réſorbtion. L'écorce du Pérou adminiſtrée à hautes doſes, a été également utile. Elle a donné de l'énergie aux vaiſſeaux, & procuré l'excrétion des parties réſorbées.

Un tambour, âgé de ſoixante ans, ſubit à Meiſſen par la même méthode l'amputation de la cuiſſe. L'artere ſe trouva cartilagineuſe ; dans l'ouverture je plaçai de la charpie raſſemblée en forme de coin, & prévins ainſi l'hémorrhagie. Le malade mourut quelque temps après. Sa mort fut cauſée par des circonſtances inattendues, moyennant leſquelles il ne fut pas poſſible de lui ſauver la vie. Si on les eût connues plutôt, on ne ſe feroit point expoſé à lui faire cette opération.

Arrêter ſans ligature les Hémorrhagies dans l'amputation des mammelles & dans l'opération des ſquirrhes enkiſtés.

Une dame portoit depuis ſa jeuneſſe un ſquirrhe à une mammelle ; à l'âge de quarante ans, elle eut une fievre ſcarlatine. Elle uſa des eaux de Freyvald ; cette fievre ſe diſſipa ; mais

elle se reproduisit en quarte. On la guérit avec le kina. La malade abandonna tout remede, & la fievre revint. Pour la troisieme fois, elle reprit de l'opiat dont le kina formoit la base. Dès ce moment son squirrhe grossit, & comme il résistoit à tous les remedes, on fut obligé d'en venir à l'opération. Trois arteres fournissoient, on les tint bouchées du bout des doigts jusqu'à ce que j'eus le temps de les tamponner. Le bandage étant appliqué, je le fis pendant six heures contenir & doucement comprimer par des aides qui se relevoient. J'ai opéré plusieurs fois de cette façon sans faire de ligature.

Je suis convenu ci-dessus que je préférois l'agaric de Brossard aux tampons de charpie. J'observe ici que quand il n'est point assez uni, les fibres les plus lâches de cette substance se logent dans l'ouverture de l'artere. Je l'ai vu engagé ainsi pendant quatre semaines dans l'artere axillaire. A la fin il s'en est séparé sans causer de nouvelle hémorrhagie.

Un perruquier de Stettin avoit depuis plusieurs années à la joue droite un squirrhe gros comme quatre fois le poing, depuis peu il étoit devenu très-douloureux, il s'enfloit & menaçoit de s'ouvrir ; il avoit pris naissance sous l'an-

gle poſtérieure de la mâchoire inférieure, il s'étendoit ſur le muſcle maſſeter & vers le col, en ſorte que le malade ne pouvoit tenir ſa tête que penchée. Il me ſupplia, la larme à l'œil, de l'opérer, parce que, diſoit-il, ſes douleurs étoient inſupportables ; j'employai une demi-heure à cette opération, parce que j'avois beaucoup de choſes à craindre & beaucoup de parties à ménager. Sur la fin de l'extirpation je rencontrai un rameau conſidérable de la carotide externe ; je la tranchai hardiment, & y appliquai des tampons ſi élevés que le bandage appliqué par deſſus y faiſoit une compreſſion ſuffiſante ; j'humectai le tout de mon eau d'arquebuſade, j'eus, outre cela, la précaution d'y tenir pendant vingt-quatre heures des aides qui euſſent toujours la main deſſus l'appareil. Le malade guérit ſans éprouver d'hémorrhagie.

Dans le moment que je fais ici l'hiſtoire de ce kiſte, il me ſouvient d'un autre moins conſidérable qu'un vieux chirurgien portoit depuis nombre d'années, il en ſouffroit beaucoup, je lui conſeillai l'opération. Un autre chirurgien qui avoit été long-temps au ſervice d'Autriche, ſe flattoit d'avoir un remede, moyennant lequel il feroit tomber cette tumeur ſans opéra-

ſion, je déconſeillai à tous deux d'en faire uſage; le malade répugnoit à l'opération, & l'autre eut aſſez de témérité pour appliquer ſon remede, qui conſiſtoit vraiſemblablement en ſublimé ou en arſenic. Le troiſieme ou le quatrieme jour de l'application la peau étoit rongée, mais la tumeur ne ſe ſéparoit pas. Il ſurvint au contraire une inflamation conſidérable, accompagnée de convulſions, ni l'un ni l'autre de ces accidents ne ſe laiſſerent calmer par aucun remede; le malade mourut miſérablement. Combien n'y a-t-il pas de ces gens à ſecret, qui promettent plus qu'ils ne peuvent tenir? c'eſt avec le même ſuccès que ce charlatan entreprit de guérir un dragon qui avoit un ſquirrhe ſur le dos; il mourut, & à l'ouverture de ſon cadavre l'on trouva de l'eau épanchée dans l'abdomen, elle provenoit ſans doute d'une portion de l'arſenic réſorbé, qui avoit agi en aſtringent. Le même homme poſſédoit auſſi une teinture arſenicale, pour couper les fievres, dont j'ai vu les effets les plus malheureux: que les jeunes chirurgiens ſe gardent donc bien de s'en laiſſer impoſer par des gens de cette eſpece & ſi ce peu de lignes parvient juſqu'au charlatan téméraire, à l'occaſion duquel je les écris,

qu'il rentre en lui-même & ne se hasarde plus désormais à attenter ainsi à la vie des hommes.

Une femme âgée de quarante ans, portoit depuis plusieurs années à la partie interne & supérieure de la cuisse une tumeur de quatre livres. La vulve étoit de ce côté, comprise dans la tumeur, cette derniere s'étoit enflammée & abcédée ; elle répandoit une odeur infecte ; en conséquence, la malade se résigna à l'opération. Je l'entrepris selon les regles de l'art; un rameau considérable de l'artere crurale se présenta sur la fin de l'opération, il falloit ou le couper ou le lier; il étoit possible de prendre ce dernier parti, sans craindre les accidents qui naissent de la ligature dans l'amputation ; mais en considérant que je m'étois, dans tous les cas, rendu maître du sang sans ce moyen; je ne voulus point en faire usage. Je fis donc tenir en l'air la tumeur lorsqu'elle fut presque entiérement détachée, je saisis le rameau artériel & le coupai au dessus de mes doigts, je le comprimai doucement pendant un moment & je trouvai qu'ensuite il ne saignoit plus ; par précaution j'y mis de l'agaric & par dessus ce dernier un appareil convenable. L'usage de mon eau d'arquebusade contribua singuliérement à la guérison de la malade:

malade : il m'eſt ſouvent arrivé dans les opérations, qu'après avoir comprimé un moment entre mes doigts l'artere coupée, elle ne ſaignoit plus, quoique je l'abandonnaſſe à elle-même. Ce fait peut donner matiere à beaucoup de réflexions.

Faire la caſtration ſans ligature afin de préſerver le malade des accidents épileptiques que cette derniere a coutume de produire.

Un miniſtre proteſtant, très-conſidéré, avoit éprouvé des accidents pour leſquels on avoit été obligé de lui faire la caſtration. L'opération avoit été très-bien faite & par un homme fort entendu, le malade étant guéri étoit devenu ſujet à des attaques d'épilepſie. Il y avoit long-temps qu'il en étoit affecté, lorſque je fis ſa connoiſſance; il me dit avoir employé contre ce mal tous les remedes imaginables. Quoique je n'euſſe point l'eſpoir de le ſoulager, je fus néanmoins curieux d'apprendre la cauſe de ſon mal. Après une recherche attentive, je crus la découvrir dans la ligature du cordon; car dans le moment qu'elle s'étoit faite, le malade avoit reſſenti comme une main de feu qui lui empoignoit le derriere.

Cette ſenſation avoit été l'annonce de ſon premier accès, lequel avoit duré pluſieurs minutes, à ce que ſon épouſe me raconta, & tous les accès qu'il avoit eu depuis s'étoient toujours annoncés de même.

Quelques années après, il vint à l'hôpital un ſoldat portant un teſticule ſquirrheux & ulcéré, beaucoup de remedes avoient été inutilement employés. Il n'y avoit plus d'autre reſſource que l'opération; j'entrepris de la lui faire, &, pour me conformer aux préceptes des maîtres de l'art, je fis la ligature du cordon, le malade reſſentit au moment même des mouvements épileptiques; je défis, ſans héſiter, la ligature & appliquai l'agaric. Le malade guérit, ſans jamais rien éprouver de ſemblable.

Par la ſuite je m'informai du malade, de ce qu'il avoit éprouvé au moment qu'il avoit perdu connoiſſance; il me répondit qu'au moment que je lui avois fait la ligature il lui avoit ſemblé avoir au derriere des charbons ardents. Il ne put rien me dire de plus, parce qu'il n'avoit d'ailleurs aucun ſouvenir de ce moment.

Une autre fois, ayant encore la caſtration à faire, je voulus m'aſſurer ſi les mouvements épileptiques etoient conſtamment produits par

la ligature, je la fis, mais sans la serrer, & il n'en survint point.

Bientôt un troisieme cas se présenta; un homme ayant eu un testicule écrasé, fut porté à l'hôpital. On jugea, d'un commun accord, que la castration seule pouvoit le sauver: je fus chargé de l'opération; &, de dessein prémédité, je serrai la ligature du cordon. Il survint aussi-tôt des mouvements épileptiques: je défis la ligature, j'appliquai l'agaric, & le malade guérit.

Le dire de cet homme me confirma parfaitement l'effet de la ligature du cordon. Il avoit éprouvé comme les autres la sensation que feroit sur le derriere l'application d'un corps igné. Je vis donc clairement dans ces différents rapports la cause de l'épilepsie du bon ecclésiastique dont j'ai parlé. Si, dans cet intervalle de temps, il n'étoit pas mort, j'aurois entrepris de l'en délivrer. Voici comme je m'y serois pris: je lui aurois proposé une seconde opération, il s'y seroit certainement déterminé; car il étoit très-courageux; cette opération auroit consisté à faire une ouverture sur le cordon, dont l'extrêmité avoit formé adhérence avec les chairs, j'aurois mis d'abord ce cordon entiérement à découvert. L'adhérence étant formée,

non-ſeulement par les vaiſſeaux ſanguins, mais
encore par les nerfs que ces vaiſſeaux accompa-
gnent, ces nerfs ayant été irrités par la ligature
& tendus outre meſure ; cette irritation & cette
tenſion ſe ſont maintenues par l'adhérence que
toutes ces parties ont conjointement contrac-
tée avec les chairs auxquelles elles ſe ſont ac-
crûes, de-là certainement une impulſion plus
conſidérable & irréguliere des humeurs, de-là
les convulſions. J'aurois donc détruit cet adhé-
rence ; j'aurois diſſéqué le cordon, je l'aurois
dégagé de ſes entraves; &, après lui avoir rendu
plus de liberté, je l'aurois légérement repouſſé
vers l'anneau. La tenſion étant une fois détruite,
j'aurois eſpéré voir ceſſer les accidents dont elle
étoit cauſe. C'eſt ainſi que je me ſuis conduit
envers les malades qui me ſont tombés entre les
mains, & dans toutes les opérations de cette
eſpece que j'ai fait depuis, cette méthode m'a
paru extraordinairement avantageuſe. Si je me
ſuis trompé on reconnoîtra du moins que c'eſt
en raiſonnant d'après les principes ; ſi, encore
aujourd'hui l'occaſion s'en préſentoit, je ne
balancerois point à faire cet eſſai qui pour le
moins eſt très-innocent ; & quel qu'en fût le ſuc-
cès, j'en rendrois fidellement compte au public

Si ces idées mifes au jour pouvoient faire quelques impreffions fur les gens de l'art, & les engager à m'imiter dans l'occafion, je me réjouirois d'avoir pu opérer quelque bien; mais quoi qu'il en foit, on ne me difputera point le mérite d'avoir démontré la véritable caufe de ces accidents.

Un homme de trente & quelques années, attaqué d'un hydrocele, avoit fubi la ponction; il en étoit forti de l'eau mêlée de fang. L'appareil étant pofé, il furvint un gonflement au fcrotum, du côté où l'opération avoit été faite. Il fut accompagné de douleurs, de convulfions & de fyncope; ces accidents me firent appeller chez le malade: fur le champ je réfolus d'ouvrir le fcrotum. Après la fection des téguments, je trouvai quantité de fang coagulé entre la peau & la tunique vaginale. Quand ce fang fut enlevé, je vis diftinctement que l'inftrument avoit pénétré le cordon un demi-pouce au deffus du tefticule; à chaque pulfation le fang fortoit par cette ouverture. Les circonftances étoient épineufes & méritoient attention; car, fi pour découvrir l'artere léfée, je dilatois la tunique vaginale, je ne voyois pas trop comment je m'y prendrois pour en faire

la ligature avec sûreté, & arrêter l'hémorrhagie. Je ne possédois point encore l'art que l'expérience m'a donné d'arrêter l'hémorrhagie sans faire de ligature aux arteres. Cependant pour sauver la vie au malade, je préferai le certain à l'incertain, & je me décidai pour la castration. Je n'employai à la ligature ni fil ni aiguille, je fis une longuette étroite avec du linge très-fin, j'en enveloppai le cordon en la croisant de façon qu'en la tirant par ses extrêmités je pusse, à mon gré, produire sur le cordon une compression plus ou moins forte. Je fis la section environ un pouce au dessous, j'enlevai le testicule détaché, & me comportai du reste comme de coutume, avec l'attention seulement de disposer les longuettes sur l'abdomen, pour comprimer en cas de besoin; mais cette précaution fut inutile, le malade guérit, & n'éprouva aucun accident, ni avant, ni après la guérison.

Un habile apothicaire, âgé de quarante & quelques années, portoit depuis cinq ans un squirrhe qui s'étant accrû peu-à-peu, étoit parvenu au poids de plusieurs livres: il souffroit prodigieusement, & las de tant de douleurs, il vint me prier de l'opérer; il s'agissoit de la

caſtration, j'opérai comme j'ai coutume de le faire. A peu de diſtance de l'anneau j'envelop-pai le cordon d'une longuette étroite, au deſ-ſous de laquelle je fis ma ſection ; je tamponnai l'artere avec de la charpie, & arrêtai l'hémor-rhagie ; je fis uſage de mon eau d'arquebuſade, le malade ne tarda pas à être guéri.

Je n'examinerai point ici quelles ſont les cau-ſes qui produiſent le ſquirrhe des teſticules. L'on forma des ſoupçons de toute eſpece ſur le compte de l'homme duquel j'ai parlé. Il eſt très-certain qu'il ne les méritoit pas ; il avoit été long-temps ſujet à des fluxions ambulantes, qui ſe jettoient indifféremment ſur toutes les parties du corps ; il les avoit éprouvées, ſur-tout en Norwege, où il avoit fait un aſſez long ſéjour. Depuis qu'il avoit un teſticule affecté, ces fluxions avoient ceſſé de le tourmenter. Il avoit employé inutilement quantité de reme-des, & en dernier lieu quinze jours avant l'o-pération il avoit encore appliqué l'emplâtre de thé du *Codex* de Brandebourg. Cette tumeur me parut donc de nature rhumatiſmale, ou, ſi on aime mieux, formée par le tranſport de la matiere rhumatiſmale. Je ne ſuis pas ſavant, & je n'aime pas à diſputer ſur les termes. J'ai vu

quantité de personnes affectées de rhumatisme, chez lesquelles il s'est formé des tumeurs de cette espece, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; je les ai toujours extirpées avec succès, & ordinairement l'opération a délivré pour jamais les malades de toutes leurs douleurs; c'est ce qui est arrivé à notre apothicaire.

Mon but consiste simplement à démontrer que dans ces cas l'hémorrhagie n'est point tant à redouter que l'on pense; que, sans ligature, on peut l'arrêter tout aussi sûrement & avec moins de risques pour les suites; que par là on met son malade à l'abri des mouvements épileptiques auxquels la ligature l'expose, ainsi que le prouvent les observations ci dessus.

J'ai fait jusqu'ici cette opération à onze personnes, lesquelles ont été parfaitement guéries, sans se ressentir d'aucun accident qu'on pût attribuer à l'opération. Presque toutes, après cette époque, ont eu des enfants: preuve que chez eux la faculté génératrice n'a point souffert; celui-la même qui avoit subi la castration à la suite de l'hydrocele, m'a avoué, quelques années après, qu'il se trouvoit plus propre qu'auparavant à l'œuvre du mariage.

SECTION QUATRIEME.

D'une eſpece particuliere d'Hémorrhoïdes internes que j'appelle enſacquées.

Les auteurs nous ont laiſſé différents détails ſur les hémorrhoïdes, tant douloureuſes que turgeſcentes ; mais ils n'ont rien dit que je ſache de celles dont je fais ici mention, à moins que l'on ne veuille mettre de ce nombre celles dont parle Plattner aux §. 1056, 1057, 1058. Celles dont il s'agit ſe trouvent parſemées ſur le rectum & ne ſont autre choſe qu'un gonflement de différents points de la veine hémorrhoïdale. Quelquefois ce gonflement eſt tel, qu'il forme des ſacs plus ou moins conſidérables, leſquels entourent l'anus, ou bien ſe logent ſeulement ſur un des côtés de cet orifice ; quelquefois ils ſe rompent au grand ſoulagement du malade ; d'autres fois ils ne ſe rompent point, mais ils s'étendent, deviennent douloureux, & jettent le malade dans un état de dépériſſement & de langueur. Le ſang qu'ils ren-

ferment, tenu en ſtagnation, ſe corrompt; les germes de putridité peuvent ſe communiquer à la maſſe des humeurs, & produire les accidents les plus fâcheux. Un homme ainſi affecté étoit devenu cachectique; il étoit miné par une fievre lente; il avoit la poitrine ſerrée, la reſpiration difficile & point d'appetit; des gens habiles le traitoient, & ne pouvoient découvrir la cauſe de ſon mal. On lui preſcrivit un minoratif antiphlogiſtique; le lendemain il ſe plaignit d'hémorrhoïdes; à l'examen des parties, on trouva au ſortir de l'anus une boule de la groſſeur d'une noix, moins douloureuſe que l'intérieur, mais rouge & enflammée, pluſieurs autres de la groſſeur d'un poix ſe montroient à l'orifice de l'anus. On réſolut d'emporter la premiere, après l'avoir attirée un peu en dehors; on l'enleva avec des ciſeaux. A peine cette boule fut-elle enlevée qu'elle fut remplacée par un autre toute ſemblable, & groſſe comme le poing; elle fut emportée de même; on injecta tous les jours trois fois une décoction vulnéraire mêlée avec l'eau d'arquebuſade. Pour l'intérieur, on preſcrivit des mixtures tempérantes; le malade paſſa une bonne nuit; dans les premieres douze heures qui ſuivirent l'opération, il dormit plus

qu'il n'avoit fait jusqu'alors pendant six mois. Son état s'améliora de jour en jour ; il est encore aujourd'hui plein de vie & de santé.

Un officier de l'âge de cinquante ans, étoit tombé dans le même état ; les remedes internes n'opéroient point ; on s'informa s'il étoit sujet aux hémorrhoïdes ; il raconta qu'autrefois elles avoient coutume de fluer chaque fois qu'il se présentoit à la garde-robe, mais que depuis quelque temps elles s'étoient supprimées ; on visita l'anus, & l'on ne trouva rien ; on le purgea avec le sel admirable de Glauber, qui fit beaucoup d'effet : il se produisit au dehors trois sacs, dont deux gros comme des noisettes, & le troisieme comme une grosse noix, je les enlevai avec les ciseaux ; j'injectai avec l'eau végéto-minérale. Ce furent là les seuls remedes que l'on employa pour soulager le malade & opérer sa guérison, qui fit des progrès à vue d'œil. J'aurois beaucoup d'autres exemples semblables à citer, je me contenterai d'en rapporter encore un de cette espece qui est tout à fait extraordinaire : un ami que je chérissois tendrement, étoit tombé depuis plusieurs années que je ne l'avois vu, dans un état pitoyable. Par une suite de l'intérêt que je

prenois à lui, je m'informai de ce qui pouvoit en être cauſe, il m'avoua qu'il perdoit tous les jours par l'anus une quantité étonnante de ſang, ce qui l'affoibliſſoit conſidérablement ; qu'aucun remede ne le ſoulageoit, que cette perte étoit accompagnée d'une fievre lente qui ne le quittoit pas. En viſitant l'anus je fus frappé de voir un ſac tout calleux, grand comme la moitié du poing. Il ſe préſentoit au dehors avec pluſieurs autres ſacs plus petits, également calleux ; je preſcrivis une médecine, après laquelle il ſe produiſit pluſieurs autres ſacs tout auſſi gros, tout auſſi calleux que les premiers. Comme je ne pouvois point m'arrêter longtemps chez lui, je le confiai à un chirurgien-major de régiment, très-habile homme, qui ne fut pas moins effrayé que moi de l'aſpect de ces ſacs énormes. Il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que de les enlever, j'eus beaucoup de peine à déterminer le chirurgien à cette opération ; il craignoit que la ſurface calleuſe de ces ſacs ne fut une portion de l'inteſtin, & qu'en les enlevant on ne détachât ce dernier de ſon orifice. Mon expérience me raſſuroit complettement ſur cette appréhenſion, & je ne balançai point à aſſurer que par le laps du temps il

étoit très-possible, en effet, que la tunique interne de l'intestin fût devenue calleuse, mais que les autres tuniques étoient en très-bon état; enfin l'opération fut résolue, & le malade ne tarda pas à recouvrer la santé.

Par l'éclaircissement que j'ai donné au commencement de cet article, l'on voit que les hémorrhoïdes dont je viens de parler appartiennent à l'espece des borgnes internes. On sait que l'intestin est souvent parsemé intérieurement de nœuds hémorrhoïdaux, auxquels on donne ce nom; quand ces nœuds sont gonflés au point de former une tumeur & de sortir par l'anus, comme cela ne manque point d'arriver après l'administration d'un minoratif, je les appelle ensacquées. L'expérience m'a démontré qu'on peut enlever ces sacs sans aucun risque; elle m'a prouvé que la crainte de donner, par l'opération, naissance à des fistules, étoit chimérique & sans fondement: elle comporte en effet beaucoup moins de danger que la simple ouverture des hémorrhoïdes externes.

SECTION CINQUIEME.

Arrêter ſans ligature, & ſans inſtrument compreſſif, l'Hémorrhagie des arteres intercoſtales.

L'OPÉRATION tant vantée pour arrêter le ſang dans la léſion des arteres intercoſtales, m'a ſemblé de tout temps effrayante & cruelle ; il m'a paru affreux de paſſer une aiguille par derriere une côte, & d'entourer cette derniere d'un fil pour former la compreſſion. J'ai vu ordinairement cette opération ſuivie de l'inflammation & de la mort, par conſéquent inutile & rendant les derniers moments du malade plus douloureux que ſi on l'eût abandonné à lui-même. J'ai cru qu'il étoit poſſible de la rectifier, & je m'en ſuis ſérieuſement occupé.

Dans mes recherches, j'ai cru voir que la ſection complette de l'artere étoit beaucoup plus sûre que la méthode uſitée, & les inſtruments compreſſifs qu'on avoit inventés. Je ſuis convaincu que ma méthode eſt préférable à celle que M. Leber a employé, laquelle n'eſt

autre que celle de M. Gerard, corrigée, & quoiqu'elle ait eu du succés avec un de ses malades, je ne crois pas néanmoins qu'on puisse raisonnablement se le promettre toujours. Cette méthode eut également du succès une autre fois; mais le septieme jour, lorsqu'on défit l'appareil, il se présenta des accidents très-graves: je conviendrai, si l'on veut, que ces accidents dépendent beaucoup de la souplesse ou de la rigidité du fil qu'on emploie, ainsi que d'une ligature plus ou moins forte; mais, malgré cela, j'estime cette méthode infiniment moins certaine que celle dont je me sers; elle consiste à couper entiérement l'artere intercostale, & à repousser vers son origine l'extrêmité du vaisseau. Je soutiens encore que dans les cas où la côte est fracturée, cette méthode est infiniment plus utile, plus pratiquable que la ligature & l'usage de l'instrument compresseur; car la fracture d'une côte compliquée de plaie exige une extraction soigneuse des esquilles, & dans ce cas le compresseur comporte bien des difficultés. Si les esquilles ont été enlevées avant son application, il naîtra, du vuide qu'elles forment, une inégalité dans la pression; le compresseur n'arrêtera point le sang, & son usage

deviendra inutile. Dans ce dernier cas la méthode ordinaire feroit préférable fi elle ne nous laiffoit à redouter la léfion de la plévre, & les accidents qui en font la fuite; la méthode que j'ai propofée eft plus sûre dans tous les cas. Le chirurgien peu exercé la jugera peut-être d'une exécution difficile, parce que l'artere eft nichée dans une rainure, parce qu'elle a devant elle un rebord de l'os qui la met, pour ainfi dire, à couvert, & que c'eft dans cette niche & derriere ce retranchement que la fection doit fe faire. L'on furmonte ces difficultés en employant à cet effet un petit inftrument de la figure d'une feuille de myrthe; une de fes extrêmités doit être tranchante & l'autre mouffe, par ce moyen il eft aifé de faire la fection dans le canal même où l'artere eft logée. Quand la fection eft faite, on fe fert d'un autre inftrument de la même forme, & dont les deux extrêmités font mouffes; on repouffe avec cet inftrument le long du canal l'artere vers le dos, l'efpace d'un demi-pouce; par le même moyen on applique fur l'embouchure de l'artere une tente un peu ferme de charpie, ou un morceau d'agaric en forme de tente. Il ne s'eft préfenté que deux cas où je n'ai point pu employer

ma

ma méthode ; mais les bons effets qu'elle produit, la facilité qu'elle offre à prévenir les accidents ont jusqu'ici fixé le choix que j'en ai fait. Je ne suis néanmoins pas assez opiniâtre pour ne pas en changer, s'il s'en présentoit une meilleure ; un homme de l'art ne doit jamais répugner à rien de ce qui peut contribuer à la guérison ou au soulagement de ses malades.



SECTION SIXIEME.

De l'inflammation des Articulations à la suite de la meurtrissure des Cartilages.

LES os sont recouverts à leurs extrêmités d'un cartilage, dont la surface lisse & polie ne peut exercer qu'un frottement très-doux. Dans leurs articulations, ces cartilages sont humectés d'un suc sinovial d'une nature mucilagineuse ; ces deux moyens combinés rendent le mouvement des membres plus facile ; il n'est point rare que la lésion des cartilages entraîne après elle la carie des os ; presque toujours elle est suivie de l'ankylose ; il m'est survenu plusieurs cas où l'événement a été plus heureux ; il ne sera pas, je pense, inutile d'en faire mention.

Dans l'incendie d'une maison, un jeune homme aida ses parents à sauver différents effets ; il se saisit, entre autre chose, d'une commode pleine de linge, plus pesante que ses forces ne le comportoient & la traîna à une distance assez éloignée de la maison, afin qu'elle ne fut point

entamée par le feu. L'appréhenſion de la voir conſumée lui avoit ſans doute donné des forces; car elle formoit la charge de quatre perſonnes au moins. Trois jours après, ce jeune homme reſſentit dans un genou des douleurs fort aiguës; un chirurgien qui fut appellé appliqua de la farine & du camphre; les douleurs continuoient; il s'y joignit un gonflement conſidérable. Quand je vis ce jeune homme, il en étoit au cinquieme jour de ſes ſouffrances; il me raconta ſon état en ſe fondant en larmes. On ne ſavoit à quelle cauſe aſſigner ſes douleurs. Après beaucoup de recherches, j'appris la peine qu'il avoit priſe à traîner un meuble ſi lourd. Le genou gauche étoit le ſiege du mal; une partie des efforts avoit été faite avec avec la main droite, & le genou maltraité avoit ſervi de point d'appui. En comparant l'énormité du poids avec la foibleſſe de la partie, je conclus que les cartilages du tibia & du fémur avoient éprouvé une compreſſion violente; que peut-être quelques glandes de cette articulation avoient été meurtries ou détruites, qu'elles ne pouvoient plus ni filtrer la ſinovie, ni la réſorber, & que de cette inertie avoient dû naître le gonflement & la douleur.

A l'extérieur on n'appercevoit aucun ſigne d'inflammation ; elle n'affectoit que les parties internes de l'articulation : peut-être, ſi j'euſſe été conſulté de bonne heure, aurois-je prévenu les accidents conſécutifs, ſoit par l'application de mon eaud'arquebuſade, ſoit avec l'oxicrat, ſoit avec la ſolution de baume de vie ; mais il n'étoit plus temps de tenter la réſolution ; je trouvai plus expédient de provoquer la maturation. J'employai donc les émollients & les réſolutifs combinés ; je les fis cuire avec du vieux-oing dans de la petite biere ou de la levure de biere, & je les appliquai en cataplaſmes. Ce topique ne diſſipa point entiérement les douleurs, mais il les rendit plus ſupportables. Le gonflement s'étoit accrû ; il étoit ſur-tout remarquable aux deux côtés de la rotule ; il diminua cependant par l'application de ce remede domeſtique. Quant à la fievre, elle fut combattue par les remedes internes qui conviennent à ce mal. Une rougeur commençoit à ſe produire ſur la peau, accompagnée d'une douleur pungitive, d'où je conclus la formation du dépôt & la néceſſité d'une ouverture. Je la fis au bord extérieur de la rotule. L'on ſait que dans l'ouverture des articulations le con-

tact de l'air produit aisément la pourriture, la carie des os, & même la mort; je fus d'autant plus soigneux à l'en préserver; l'ouverture donna issue à quantité de matiere purulente que j'eus soin d'exprimer & d'évacuer. A mesure que l'abondance de la matiere diminuoit, l'ouverture se resserroit; je me gardai bien de faire des injections, elles auroient porté dans la plaie avec les liquides l'air qui n'avoit pu y pénétrer jusqu'alors. Je me contentai de la couvrir d'un plumasseau doré de baume d'Arceus; je contins ce dernier avec un peu d'emplâtre agglutinatif, dans lequel il n'entroit point de poix; sur l'articulation, je fis une onction avec le baume de Saturne; je fais souvent usage de ce baume dans ma pratique; il est composé de vinaigre litargyré, évaporé à sec, d'huile de navets & de cire jaune. A ce mêlange on ajoute un peu de camphre : *voyez* la pharmacopée d'Edimbourg : ces remedes produisirent tout l'effet qu'on pouvoit en attendre.

Pour déterger l'articulation, je fus néanmoins obligé de faire sur la fin trois ou quatre injections que je composai d'huile de myrrhe par défaillance, délayée dans du bon vin vieux; mais j'apportai à ces injections toutes les précau-

tions que je pus imaginer, pour empêcher qu'avec ces liquides l'air ne parvînt à la plaie; précautions que dans ces cas l'on a trop coutume de négliger. J'emplis & vuidai plusieurs fois de suite la seringue, afin de m'assurer du moment où elle ne contiendroit absolument que le liquide; j'en insinuai le bout par un coin de la plaie, ayant soin de tenir le reste bien clos; chaque fois que j'injectois, je répétois cette manœuvre. Le malade guéri, il subsista pendant quelque temps une roideur dans l'articulation; elle se dissipa par des douches & des compresses trempées dans le baume de vie externe.

Un jeune homme se laissa cheoir le long d'une planche, de la hauteur de vingt pieds, sur un sol très-dur. Il se meurtrit le fémur dans son articulation avec la hanche. Il fut plusieurs jours sans rien faire à son mal; il survint à cette articulation des douleurs aiguës; il fut soigné par un chirurgien qui appliqua constamment l'onguent nervin. Le gonflement étoit devenu considérable à la suite de cet accident. Il s'étoit intérieurement formé dépôt. A l'extérieur il n'y avoit aucun signe d'inflammation. Je fus appellé, j'ouvris sur le grand trochanter; je fis sortir la matiere avec précaution, &

procédai en tout comme ci-deſſus. La guériſon fut plus longue ; mais deux mois après, deux eſquilles s'étant détachées de la tête du fémur, & ayant été extraites, le malade guérit complettement. La roideur de l'articulation fut encore diſſipée par les douches.

Les jeunes chirurgiens doivent avoir pour principe de ne point expoſer les plaies à l'air. Celles qui ſont profondes & qui affectent les articulations doivent principalement en être préſervées, à cauſe des ravages que cet élément a coutume d'y produire.

Dans les obſervations que je viens de rapporter on aura sûrement fait attention que, malgré la préſence du gonflement & des douleurs, il n'y avoit à l'extérieur aucun ſigne d'inflammation, mais que tout le choc des liqueurs ſe portoit intérieurement ſur la partie léſée de l'articulation, & que l'inflammation étoit interne. Dans l'un & l'autre des cas rapportés, trois jours ſe ſont écoulés avant qu'il parût du gonflement & de la douleur ; il en reſtoit encore trois autres que l'on pouvoit utilement employer à la réſolution ; paſſé ce terme, il n'eſt plus poſſible de l'obtenir : alors il faut ſonger à provoquer la matu-

ration, & ſe diſpoſer à donner iſſue au pus, de peur qu'il n'en réſulte la carie des os & d'autres accidents auxquels il feroit difficile de remédier. On doit apporter la plus grande attention à reconnoître le moment où il faut réſoudre, celui où il s'agit de mûrir, & celui où l'on doit ouvrir. Rarement on obtient le ſuccès, ſi on ne le mérite par la ſageſſe de la conduite, la ſagacité de l'obſervation & la sûreté du raiſonnement. La moindre punition qui ſoit attachée à l'ignorance & à l'étourderie, c'eſt la honte de faire des eſtropiés. Celui-là n'eſt pas chirurgien qui, en faiſant une ouverture, n'eſt pas décidé d'avance ſur le parti qu'il doit prendre. Les accidents antérieurs & préſents prononcent aſſez ſur ceux qui doivent ſuivre. Il faut donc avoir ſoin de ſe prémunir & ſe pourvoir de tout ce dont on préverra avoir beſoin. L'on doit avoir tout ſous ſa main, afin que tout puiſſe ſe faire avec ordre. C'eſt ce que l'on a prêché mille fois aux éleves ; c'eſt ce qu'on leur prêche tous les jours inutilement. Puiſſe ce paſſage, s'ils le liſent, faire ſur eux plus d'impreſſion que les leçons qu'on leur donne.

SECTION SEPTIEME.

De l'utilité des Douches dans les Ankyloses.

J'AI parlé, en passant, de la roideur qui subsiste ordinairement dans les articulations après la guérison des plaies qui affectent ces parties. J'ai dit que j'avois réussi à la vaincre par le moyen des douches & l'application du baume de vie externe, je dois commenter ici ces passages. L'effet que l'on peut attendre des douches est toujours en raison de la hauteur de laquelle la liqueur est versée. La façon la plus commode de les administrer est d'avoir un vase à peu près de la forme d'une théiere. Ce vase doit être pourvu d'un robinet que l'on ouvre, autant qu'il le faut, pour que les gouttes de la liqueur qui en sortent se succédent aussi rapidement qu'il est possible, sans se confondre. Il doit être, de chaque côté, muni d'une anse ou d'un trou, à travers lequel on passe un lien dont on rassemble les extrêmités, & que l'on noue au dessus du vase. Quand le

lien eſt bien aſſuré, on l'accroche à une corde qui doit être deux fois auſſi longue que la hauteur à laquelle on veut élever la machine; cette corde s'engage dans une poulie que l'on fixe à la hauteur deſirée: veut-on s'en ſervir? On l'emplit de la liqueur dont on veut faire uſage; on ouvre ſuffiſamment le robinet; on éleve la machine; on place le malade ſous la goutte, de façon qu'elle tombe exactement ſur la partie affectée. Après chaque cinquantaine de gouttes, on avance ou l'on recule la partie d'un demi-pouce. Le malade y reſte expoſé une demi-heure, une heure, une ou deux fois par jour, ou une fois tous les deux jours, ſelon les circonſtances. J'ai quelquefois élevé la machine à la hauteur de quatre étages; celles de eaux de Ronnebourg a quarante-cinq pieds de haut; à Torgau, j'en ai établi une ſous un toît, en plein air, de la hauteur de trois étages, qui m'a été d'une grande utilité.

Dans la maiſon d'une femme paralyſée, j'en ai placé une ſur le haut d'une cheminée. La malade en recevoit les gouttes ſous le manteau de ſon foyer; elle s'en eſt très-bien trouvée. Lorſqu'on veut rendre les douches réſolutives,

émollientes ou anodines, on fait une décoction d'especes appropriées ; l'on y ajoute le sel ammoniac ou le baume de vie externe, ou bien l'on fait chauffer de l'huile de vers de terre que l'on fait dégoutter par la machine. Quand une partie a été suffisamment arrosée, on change, comme nous l'avons dit, le malade de position ; on frictionne l'endroit qui a reçu les gouttes, tandis que la partie voisine les reçoit à son tour. On peut aussi, avant d'y exposer le malade, fomenter l'endroit affecté avec une solution de savon de Venise, ou bien faire une embrocation avec quelque huile nervine ; comme celle de marjolaine, &c, selon le besoin.

Les douches toniques doivent être composées d'eaux martiales, comme celles de Freyvald, ou bien l'on fait fondre dans l'eau commune la boule d'acier ou le tartre chalybé. A la suite des coups de feu ou d'armes blanches, elles m'ont souvent servi à dissiper la roideur des articulations intéressées.

Je n'ai rien dit ici que l'on ne connoisse sans doute. J'ai écrit cet article pour l'instruction des jeunes gens.

SECTION HUITIEME.

D'un coup de ſabre ſur l'os occipital ; la plaie compliquée d'une fêlure à l'os pariétal droit.

Mr. de Treskau, écuyer au régiment des Carabiniers de la garde, étant à une action, près de Hochkirchen, reçut un coup de ſabre ſur l'angle ſupérieur de l'os occipital, un demi-pouce au deſſous de ſon union avec les pariétaux. Extérieurement, la plaie avoit deux pouces de long, celle de l'os avoit un pouce & demi ; le coup pénétroit juſques à la dure-mere. Le malade avoit été pendant ſix ſemaines entre les mains d'un chirurgien habile ; après ſon départ, ce fut moi qui en pris ſoin ; les bords de l'os s'exfolierent tout autour de la plaie ; les eſquilles n'en furent tirées qu'avec peine, mais enfin la guériſon ſembloit s'avancer : quoique la plaie ne fût point encore entiérement fermée, le malade ſortit au bout de trois mois. Dix-ſept ſemaines s'étoient écoulées depuis la bleſſure ; le malade ne manquoit ni d'appétit ni de forces ; mais ce

qui m'inquiétoit beaucoup, la plaie ne se fermoit pas. En qualité de prisonnier de guerre, il obtint la permission de se retirer chez lui, & déjà il s'y disposoit. Je soupçonnois une fêlure dans les environs de la plaie, & j'en redoutois les suites. Je dressai donc pour lui une consultation dans laquelle je détaillois tout ce qui s'étoit passé; la crainte que j'avois d'une fêlure cachée, & dans ce cas, la nécessité du trépan. Je remis cet écrit à son domestique, avec ordre de le porter toujours en poche, afin que quelque part que son maître éprouvât des accidents qui lui troublassent le cerveau, il pût appeller un homme de l'art, & lui remettre ce mémoire instructif. Le malade ne partageoit guere les inquiétudes que j'avois sur son état. Malgré mes conseils, il faisoit bonne chere, buvoit du bon vin, & faisoit souvent des promenades à cheval. La veille de son départ, il fit toute l'école du manege, & félicita le maître sur l'excellence du cheval qu'il avoit monté. Le soir, il prit encore, comme l'on dit, le vin de l'étrier. Je fus appellé chez lui à deux heures du matin. Il étoit sans connoissance, & dans le délire. Sa main droite se portoit machinalement sur la plaie; je me vis dans

le cas de faire moi-même ufage de ma confultation. Je mis d'abord l'os à nud : la plaie étoit fermée par le calus, mais fur la droite je trouvai une fêlure qui paffoit fur la future lambdoïde, & fe prolongeoit en forme de demi-lune fur l'os pariétal droit. Je me hâtai d'appliquer le trépan pour enlever cette piece. On fit avant & après l'opération des faignées répétées. Les accidents ne diminuerent pas. J'appliquai trois couronnes, & j'enlevai les ponts qu'elles avoient formés. Le malade revint à lui; il n'y avoit point de liqueur épanchée. Je ne trouvai qu'un gonflement confidérable dans les vaiffeaux de la dure-mere. Je me convainquis que le calus s'étendoit fous le crâne, & comprimoit le finus longitudinal. Je réfolus d'appliquer le trépan du côté gauche à la terminaifon de ce même calus, ce ne fut point affez ; pour détruire entiérement la preffion, je fus obligé d'appliquer deux couronnes de plus ; j'enlevai encore les ponts. Le pariétal droit & le reftant de cette partie de l'occipital qui tenoit encore à la future lambdoïde avoient enfemble la forme d'un foc de charrue. J'avois prefque entiérement enlevé le calus, & le malade alloit de mieux en mieux.

Dans ce moment on changea ma destination, & il fallut l'abandonner. Je le remis à un chirurgien que je mis au fait de son état. Je conseillai à ce dernier de ne point balancer, en cas d'accidents, à enlever le peu de calus qui subsistoit encore. Apparemment qu'il eut ses raisons pour n'en rien faire. Le malade vécut encore un mois après mon départ. Il finit par payer de sa vie le peu de cas qu'il avoit fait de mes conseils. Quoique la mort eut rendu tout notre travail inutile, on doit néanmoins conclure de cette observation, que quand les plaies de tête refusent de se cicatriser, l'on en a toujours de mauvaises suites à redouter. L'on peut, dans ce cas, prédire, presque à coup sûr, la présence d'une fêlure, & alors il ne faut point tarder à y porter remede. Lors même que les circonstances sont fâcheuses & qu'elles ne semblent point promettre un événement avantageux, il ne faut cependant rien négliger pour sauver la vie à son malade. Il est même bon de risquer quelque chose ; quelquefois on réussit, comme le prouve l'observation suivante:

En 1741, un soldat du régiment alors Jeetz, fut porté du camp de Strehlen à l'hôpital de Breslau ; il en étoit au second jour de sa ma-

ladie. Depuis la veille il étoit dans le délire; il portoit ſa main ſur le pariétal droit; néanmoins on n'y voyoit rien qui témoignât que cet os eût été maltraité. On répéta la ſaignée (car on en avoit déjà fait pluſieurs) on lui preſcrivit une boiſſon tempérante & un clyſtere. Le chirurgien ordinaire requit une conſultation pour le jour ſuivant. Perſonne ne pouvoit déſigner la cauſe de ſon mal; le malade n'avoit eſſuyé aucun effort. On apprit enfin de ſes camarades que deux ans avant on lui avoit déchargé ſur la tête un coup de cannette de biere; qu'en conſéquence il avoit paſſé huit jours à l'hôpital; mais que depuis ce temps il ne s'en étoit aucunement reſſenti. On lui coupa les cheveux, & à l'endroit où il avoit été bleſſé on vit une petite cicatrice. On découvrit le crâne, & l'on appliqua ſur la cicatrice une grande couronne de trépan. En détachant la piece d'os, l'on s'apperçut qu'il y manquoit une partie de la ſeconde table; on examina l'ouverture; on trouva un morceau de cette table ſur la dure-mere & très-peu de pus. Avant qu'on ne le tirât, le malade revint à lui, & demanda ce qu'on lui faiſoit; il en guérit.

Cette

Cette obſervation démontre combien il eſt eſſentiel de ne rien négliger pour découvrir la cauſe des maladies ; elle prouve combien peuvent devenir puiſſants des ſecours bien adminiſtrés. Je l'ai rapportée d'autant plus volontiers qu'elle eſt propre à inſpirer le courage & la confiance dans les cas les plus difficiles.

Ce ſeroit ici le lieu de citer l'obſervation de M. Bilguer, dans ſes remarques, *page* 108, au ſujet d'un ſoldat du régiment d'Anhalt. Cet homme fut bleſſé d'un coup de feu, l'entrée de la balle étoit à l'apophyſe maſtoïde, & ſa ſortie à la naiſſance du crotaphyte. Elle avoit fêlé, en pluſieurs endroits, l'os temporal. M. Probiſch, homme de très-grand mérite, appliqua ſept couronnes de trépan ; il en plaça même quelques-unes ſur la partie ſquammeuſe de l'os. Une grande partie de l'oreille fut détruite, le malade perdit entiérement l'ouïe de ce côté ; mais au moins il fut guéri.

SECTION NEUVIEME.

Du Trépan appliqué ſur d'autres parties que ſur le crâne.

Le trépan eſt en chirurgie un des inſtruments les plus indiſpenſables ; combien de fois n'a-t-il pas ſauvé la vie ? dans les léſions de la tête, de quelle utilité n'a-t-il pas été dans le ſpina-ventoſa ? on ne l'emploie pas en vain dans la carie des os ; malgré les ſervices qu'il peut rendre, il me paroît néanmoins être un peu trop négligé dans la pratique. A la bataille de Kunnersdorf, M. de Gramm capitaine au régiment de Braun, avoit reçu, d'une balle morte, à la malléole externe du pied droit, une forte contuſion. On remarquoit ſur l'os une impreſſion conſidérable, ſa botte n'avoit point été percée ; mais à l'endroit de la percuſſion on voyoit dans le cuir la dépreſſion formée par la balle.

Au mois de Mars de l'année ſuivante le malade ſe mit entre mes mains ; la partie inférieure de la jambe étoit ouverte entre le tibia & le péroné, & la plaie remplie de chairs

baveuſes, comme il arrive ordinairement dans la carie des os. Il n'y avoit pas long-temps qu'on avoit fait l'extraction de différentes eſquilles & pieces d'os. Bientôt après je découvris qu'un travers de main au deſſus de la malléole, le péroné étoit enflammé à ſa partie externe, & privé de ſes téguments. Le malade ſouffroit beaucoup ; je pris de ce mal, déjà devenu ancien, des ſoins extrêmes ; les apparences commençoient à nous ſourire, je ſciai & j'enlevai la portion cariée du péroné. Le malade ne devoit quitter Stettin qu'après l'entiere exfoliation de la carie ; l'on commençoit à bien eſpérer de l'événement. Alors il ne fut plus poſſible de le retenir ; il ſe rendit à Glogau ſon ancienne garniſon, & partit dans la ſaiſon la plus ardente; j'ai appris depuis qu'il y étoit mort.

Une autre fois j'ai vu un officier diſtingué qui avoit reçu à une malléole une impreſſion ſemblable, je propoſai l'ouverture de la partie affectée & le trépan de la portion enfoncée. Le chirurgien qui ſoignoit le malade s'y refuſa par timidité; ce dernier traîna ſon mal long-temps, puis il en mourut.

Après la bataille de Striegau, je panſai, entre autres, un tambour Autrichien, qui avoit reçu

un coup de feu à la jambe, la balle avoit fait impreſſion ſur l'os. Il fallut que le bleſſé me l'apprit ; car le gonflement qui étoit ſurvenu m'eut empêché de m'en appercevoir. Je ſavois combien les ſuites pouvoient en être fâcheuſes, &, pour les prévenir, je fis ſur l'os une inciſion cruciale : je mis ce dernier à découvert avec beaucoup de peine ; je trouvai l'impreſſion ſur ſa partie antérieure faite ſi exactement, que du bout du doigt je pouvois la remplir. Quelques heures après, quand le ſang n'inonda plus la plaie, j'appliquai ſur l'impreſſion une couronne de trépan, d'un diametre de deux lignes plus étendu que cette derniere. Je creuſai juſqu'à ce que je crus être parvenu au delà de la profondeur de l'impreſſion ; je détachai de ſa baſe cette piece d'os ; faute d'autres remedes, je fis ſur la partie malade des fomentations froides avec l'oxicrat. Cette opération fut ſuivie du plus grand ſuccès ; le gonflement diminua, la fievre qui étoit ſurvenue, ceſſa peu-à-peu : par l'ouverture qu'avoit faite le trépan il ſortit de petites eſquilles auſſi fines que des pointes d'aiguilles. Je quittai l'hôpital, dix ſemaines après, le malade touchoit à ſa guériſon ; il ſe rétabli entiérement à Breſlaw.

Cette obſervation doit bien engager mes confreres à faire uſage de la méthode que j'ai employée, je conviens que l'opération eſt douloureuſe ; mais il eſt aiſé de remédier à cet inconvénient, par les moyens que nous avons indiqués en parlant du bandage des extrêmités, dans les cas d'opération ; y a-t-il, en effet, dans notre art quelque choſe au deſſus de la ſatisfaction que donne un ſuccès mérité ? Pour une ame honnête, il n'eſt point d'avantage pécuniaire qui puiſſe la valoir.



SECTION DIXIEME.

De la réunion des parties d'un os divisé par un instrument tranchant.

DANS les plaies de la tête faites par des armes blanches, il arrive quelquefois qu'une portion du crâne est enlevée avec le cuir chevelu, & reste collée aux chairs que le coup n'a pas entiérement détachées. Les chirurgiens qui ont acquis quelque expérience n'ignorent point que dans ces cas il est facile d'obtenir, même en peu de temps, une réunion parfaite; en rapprochant convenablement les parties divisées, en les fixant avec des bandes d'emplâtre agglutinatif, en produisant une compression douce par un bandage approprié.

Les chirurgiens moins expérimentés ont coutume de disséquer la piece d'os emportée; ils la détachent des chairs, ou bien ils retranchent entiérement la partie de chair pendante. Ils préparent ainsi à leur malade un traitement très-long, & croisé par mille accidents qu'ils au-

roient pu éviter ; ils s'attirent le reproche d'avoir prolongé le mal par des vues d'intérêt. C'eſt pour l'inſtruction de ces derniers que je rapporte les obſervations ſuivantes. Ils pourront y apprendre à ſe comporter avec plus de ſageſſe. Les gens les plus inſtruits ne ſeront peut-être pas fâchés d'y voir cette méthode employée, même pour les plaies des articulations.

Un ſoldat avoit reçu un coup de ſabre ſur la tête. Les téguments étoient diviſés depuis les pariétaux juſques au front ; une portion du coronal avoit été enlevée, & tenoit à la piece de chair encore pendante, ſans qu'elle fût accompagnée d'aucune eſquille. Je panſai cet homme d'abord après ſa bleſſure ; je la lavai avec du vin chaud ; je lui coupai les cheveux par-tout où il en étoit beſoin ; je relevai les chairs diviſées, de façon que les bords de la plaie ſe rencontraſſent par-tout ; j'appliquai des bandes d'emplâtre agglutinatif Anglois ; car c'eſt celui qui remplit le mieux l'intention dans laquelle on l'emploie. Après quoi, je diſpoſai mes compreſſes graduées, de maniere que la preſſion portoit principalement ſur la piece d'os qui étoit la partie eſſentielle

à aſſujettir. Par deſſus cette derniere, je fis avec une bande à deux chefs un bandage préparé. Dans huit jours de temps la guériſon fut complette. Deux fois chaque jour j'ôtois le bandage, & je lavois les bords de la plaie avec l'eau d'arquebuſade, mais ſans détacher les bandes d'emplâtre. Je fus obligé de les renouveller une fois. J'omets, à deſſein, quantité d'autres faits ſemblables ; cet exemple ſuffira à ceux qui voudront m'imiter.

Un bombardier reçut un coup de ſabre ſur la main ; le ſecond doigt étoit coupé à la premiere phalange, dans ſon articulation avec l'os du métacarpe. La plaie fut lavée avec de l'eau chaude ; on réunit les bords avec des bandes d'emplâtre ; le doigt fut ſoutenu par des longuettes & des ételles étroites. Je couvris la plaie de plumaſſeaux imbibés d'eau d'arquebuſade. On eut ſoin d'arroſer le bandage de cette même eau, & de l'entretenir toujours humide. Les os ſe réunirent ; le malade fut guéri dans l'eſpace de trois ſemaines, à la roideur de l'articulation près, qui ſubſiſta encore après la guériſon.

SECTION ONZIEME.

D'un coup de feu à travers le genou, où une piece du fémur menaçoit de se détacher.

FEU le major de Kamcke, alors lieutenant au régiment de Haak, reçut à l'affaire de Striegau un coup de feu à travers les deux condyles du fémur. Je fus appellé huit ou dix jours après sa blessure. Les deux ouvertures étoient aussi petites que le tuyau d'une plume; j'y trouvai deux longs bourdonnets qui ressembloient à des vers de terre. Toute la cuisse étoit gonflée; le pied, sur-tout, étoit fort œdémateux, & la peau en étoit luisante. Je ne tus point au malade la nécessité d'une dilatation; il s'y résolut avec la plus grande fermeté; lui-même, pendant l'opération, tenoit de ses deux mains la cuisse blessée. Après avoir de part & d'autre suffisamment dilaté, je découvris, au moins, plein une cueillerée de petites parcelles d'os moulus, à extraire. Je passai, sans beaucoup de peine, un seton par la plaie de l'os; je

remplis le reſte du canal de bourdonnets mis à ſec. La ſuppuration s'étant établie dans les chairs à l'entrée & à la ſortie du canal, j'humectai le ſeton de baume de Fioraventi ; les bourdonnets & plumaſſeaux furent appliqués partie à ſec, partie couverts de digeſtif. J'ai continué ainſi le panſement pendant trois ſemaines. A cette époque, ne trouvant plus d'aſpérités dans le canal, & ne remarquant plus aucune eſquille, j'ôtai entiérement le ſeton & je raccourcis peu à peu les bourdonnets que je plaçai aux deux iſſues. Je tins cette marche pendant 9 ſemaines, & les choſes alloient à ſouhait. Au bout de ce temps, je découvris au milieu de la cuiſſe une élévation qui partoit des deux condyles, & alloit, en augmentant, l'eſpace de 5 ou 6 travers de doigt juſques ſous le muſcle droit. Elle étoit profonde, & je m'aſſurai que c'étoit une piece du fémur qui tendoit à ſe ſéparer de ſa baſe. Les choſes en étoient au point, que je ſentois très-diſtinctement la pointe de l'os. A la moindre preſſion que j'y formois les chairs étoient piquées & irritées par cette pointe, & il en réſultoit pour le malade des douleurs inſupportables. Il étoit clair que la balle avoit non-ſeulement traverſé les deux

condyles, mais encore qu'elle avoit fendu le fémur dans son extrêmité inférieure ; que la piece d'os se détachoit par l'affluence des sucs, & que sa pointe finiroit par se faire jour à travers les chairs sur lesquelles elle faisoit tous les jours plus d'efforts. Qui auroit osé, dans ces circonstances, se flatter d'un résultat heureux, sur-tout après que l'articulation du genou avoit, par des ouvertures considérables, si souvent été exposée à l'injure de l'air ? On ne devoit certainement s'attendre qu'à un traitement très-long & très-désagréable. Pour prévenir tant d'inconvénients, je crus qu'avant d'être forcé à favoriser la chûte de cette piece d'os, je ne devois rien négliger de tout ce qui pouvoit m'en promettre la réunion. Je conçus le dessein d'une machine très simple, mais qui ayant été bien exécutée, remplit parfaitement mon objet. Elle consistoit en deux planchettes d'un bois très-dur, large chacune de quatre travers de doigts, & longue autant que le comportait la largeur de la cuisse près du genou. Elles avoient leurs deux extrêmités perforées d'un trou ; l'un étoit garni d'un bouton, & l'autre d'une vis avec son écrou. Cet instrument ressembloit parfaitement à une presse

de linge ou de relieur, à la grandeur près, & à l'exception de ſes baguettes de fer à vis, & de leurs écrous. Au moment de m'en ſervir, je commençai par envelopper de compreſſes molles toute la partie inférieure de la cuiſſe, de façon néanmoins qu'elle ne fût nullement comprimée, & je couvris de compreſſes, légérement graduées, la partie du fémur où la piece d'os ſe ſéparoit avec le plus d'évidence. Après quoi j'appliquai ma premiere planchette en travers ſur ce dernier endroit de la cuiſſe; je plaçai la ſeconde en deſſous à l'endroit exactement oppoſé; je les aſſujettis en dedans & en dehors de la cuiſſe, en paſſant par les trous les baguettes à vis, & en couronnant ces dernieres de leurs écrous. Je reſſerrai les planches d'abord autant que le comportoient les douleurs & la ſenſibilité de mon malade, & peu à peu autant que l'exigeoit l'objet que je me propoſois de remplir. Cette compreſſion une fois établie, je panſai le coup de feu comme à l'ordinaire. Je menai ſi bien de front ces deux parties du traitement que, dans le même temps, la piece d'os ſe trouva abaiſſée & conſolidée avec le reſte du fémur, & le coup de feu

guéri, sans qu'il se fût présenté aucun accident, aucune exfoliation ultérieure, & sans autre mal que la roideur encore subsistante de l'articulation.



SECTION DOUZIEME.

Utilité de la ſection des Muſcles dans les plaies d'armes à feu.

On a reconnu, il y a long-temps, la néceſſité des dilatations dans les plaies d'armes à feu. Je dilate également l'entrée & la ſortie, autant que le permettent la préſence des vaiſſeaux, des nerfs, des tendons & des membranes. Quand le coup de feu intéreſſe les chairs ſeulement, je dilate de part & d'autre aſſez profondément pour qu'il ne ſubſiſte preſque plus rien du canal formé, de façon que les deux ouvertures repréſentent un V, dont l'angle eſt plus ou moins ouvert. Quelquefois cette précaution n'empêche pas qu'il ne ſe forme des dépôts dans l'interſtice des muſcles, ſurtout lorſque la balle a pénétré le deltoïde ou les jumeaux. J'ai vu pluſieurs perſonnes chez qui des dilatations moindres, à la vérité, que celles que j'exige, ont été inſuffiſantes. A la ſuite d'une bleſſure dans les gaſtrognémiens,

j'ai vu les dépôts parvenir jusques au tendon d'Achille, & même jusqu'à la malléole, les corroder & causer des accidents très-graves. C'est ce qui arriva au feu général Pennavaire à la suite d'un coup de feu en ce genre qu'il reçut en Novembre, à la bataille de Breslau. Au mois de Juin de l'année suivante, il n'étoit pas encore guéri de sa blessure, & les malléoles étoient cariées.

Un officier reçut près de Torgau une balle à travers les jumeaux; le canal formé avoit trois pouces de longueur; en sorte qu'il n'étoit pas si profondément situé qu'il auroit pu l'être; je conseillai la dilatation & l'ouverture entiere de ce canal. Il ne fut pas possible d'y résoudre le blessé; un traitement très-long, une vingtaine d'ouvertures que l'on fut successivement obligé de faire sur cette extrêmité, furent la suite de son indocilité.

J'ai vu des accidents très-fâcheux survenir à la suite des plaies d'armes à feu dans le deltoïde. J'ai vu des plaies d'armes à feu dans les muscles fessiers traîner pendant neuf mois, tandis qu'elles auroient dû se guérir en un mois de temps.

On prévient ces malheurs quand, aussi-tôt

après la blessure, on ouvre le canal dans sa longueur. On doit faire attention néanmoins de ménager les gros vaisseaux & les nerfs trop considérables.

Un homme avoit reçu un coup de feu à travers la fesse droite; la guérison n'avançoit pas, le canal étoit long de quinze pouces; on fut obligé de l'ouvrir & de couper le grand & le moyen fessier; on coupa aussi par mégarde un rameau de l'artere hypogastrique; on tampona fortement la plaie, on appliqua, aussi ferme que l'on put, un bandage de trente aunes de bandes. Le sang ne fut point arrêté, & le malade mourut. Si, au lieu de tout cela, on eût employé l'agaric, ou appliqué sur l'extrêmité de l'artere des tampons de charpie, si on eût graduellement augmenté ces derniers jusqu'au dessus du niveau de la plaie; si on eut rempli le fond de la plaie de charpie plus molle, il auroit suffi de faire contenir cet appareil simple pendant vingt-quatre heures, par des éleves qui se seroient relevés successivement: l'on se seroit passé de toutes ces bandes, & le blessé ne seroit pas mort; il eût même été guéri en peu de temps.

Il est certain que par cette méthode l'on fait

fait de très-grandes plaies, & qu'elles présentent quelquefois un aspect hideux. On ne doit pas s'effrayer de ces apparences ; avec des emplâtres agglutinatifs bien faits & un peu d'adresse dans l'art des bandages, on les corrige bientôt. En telles circonstances le courage intelligent & sage, est toujours récompensé par le succès.

Dans ces cas, voici comme j'ai coutume de me comporter : dès que j'ai ouvert le canal dans sa longueur, je nettoie la plaie pour la vuider du sang qui l'inonde. Si le coup de feu n'est pas récent, & si le canal est devenu calleux, d'abord après l'ouverture faite, je scarifie les bords de la plaie, je panse avec un digestif & la charpie appliquée mollement ; après quoi, j'en rapproche peu-à-peu les bords, & je les assujettis soigneusement avec des bandes d'emplâtre agglutinatif ; j'augmente le nombre de ces bandes d'emplâtre, à proportion de l'étendue de la plaie. Pour les maintenir encore mieux, je place deux longuettes, en travers, sur l'ouverture faite, & selon la longueur des emplâtres ; immédiatement au dessus de la plaie, je forme avec une bande plusieurs circulaires que j'affermis par quelques points d'ai-

guille ; avec le reſtant de la bande je deſcends ; je continue par quelques autres tours de bande que j'applique immédiatement au deſſous de la plaie, & que j'affermis comme les premiers ; enſuite je me ſaiſis de l'extrêmité ſupérieure de l'une des deux longuettes, je la tire vers le bas, & par ce moyen je déprime le bord ſupérieur de la plaie ; je finis par fixer ces deux extrêmités de la longuette réunies enſemble. Je procede de même pour l'autre longuette ; c'eſt par cette manœuvre que j'ai réuſſi à guérir, dans l'eſpace de cinq ſemaines, même dans moins de temps, les coups de feu les plus conſidérables dans le deltoïde & dans les feſſiers. Quelque utile que ſoit cette méthode, il faut ſe ſouvenir néanmoins qu'elles n'exclut point du tout les autres moyens auxiliaires, tant internes qu'externes. Après avoir appliqué le bandage principal, je me ſuis quelquefois, dans ces cas, ſervi avec ſuccès du bandage dont j'ai donné le détail pour les extrêmités, & lorſque le fond de la plaie s'eſt trouvé débarraſſé de toutes les ordures & corps hétérogenes, l'uſage de mon eau d'arquebuſade m'a paru très-avantageux. Tous ces petits détails ne s'apprennent guere qu'à force de pratique, &

c'eſt là la raiſon pour laquelle ils ſont négligés en grande partie dans les ouvrages de chirurgie qu'ont donné des médecins, d'ailleurs, infiniment habiles.

SECTION TREIZIEME.

Du Panſement des plaies d'armes à feu ſur le champ de bataille.

RIEN de plus ſombre, rien de plus morne que l'aſpect du champ de bataille après une affaire; ce ſpectacle contriſte le cœur & le remplit d'effroi. Pour le voir ſans émotion, il faudroit être ſans ame & ſans entrailles. Un chirurgien ſeroit bien excuſable, ſi, l'eſprit troublé de cette ſcene d'horreurs, ſi, pénétré de compaſſion ſur les malheureuſes victimes du ſort, il lui échappoit de faire quelques fautes en les panſant. C'eſt vers lui cependant que ſe tournent les regards de ces infortunés; ſes talents, ſon habileté font tout leur eſpoir; c'eſt de ſes ſecours qu'ils attendent la conſervation d'une vie qui les fuit, ou l'allégement de leurs ſouffrances. Combien les chirurgiens ne devroient-ils pas s'empreſſer à ſe rendre dignes de cette confiance! Ne devroient-ils pas rechercher avec ardeur les moyens les plus sûrs pour ſou-

lager promptement les bleſſés, & les diſpoſer à une guériſon rapide ! mais hélas ! que de fautes graves ſe commettent alors ; je me plais à croire qu'elles ont lieu par ignorance plutôt que par précipitation. J'ai vu panſer les coups de feu avec de l'eau-de-vie & d'autres ſpiritueux ; ceux qui panſent les moins mal, les panſent à ſec.

C'eſt connoître bien peu la nature de ces plaies ; par là l'on augmente la criſpation des fibres, on retarde la ſuppuration, l'on indure les parois du canal, tandis qu'on ne devroit ſonger qu'à amollir & à détendre. On n'a recommandé la dilatation des plaies d'armes à feu, on ne dilate ces mêmes plaies que pour amener plus promptement la ſuppuration. Quand on procéde convenablement, trois jours ſuffiſent pour l'établir ; quand on les abandonne à elles-mêmes, ſix jours, quelquefois huit jours ſuffiſent à peine. Comment a-t-on pu croire qu'on la provoqueroit par l'application de la charpie ſeche ? Je n'en ſais rien.

Les accidents fâcheux dont j'ai été témoin, les grandes inflammations, la gangrene prématurée que j'ai vu naître à la ſuite de ces panſements m'ont fait prendre en horreur les mé-

thodes établies ; je ne prétends point faire un traité ſur ce ſujet ; je me permettrai ſeulement quelques réfléxions ; le chirurgien inſtruit qui les méditera, trouvera, en les développant, les principes d'une pratique plus heureuſe.

Dans les plaies d'armes à feu, le but d'un chirurgien eſt de déblayer le canal, & de diſſiper le gonflement auſſi promptement qu'il eſt poſſible : la dilatation eſt le moyen le plus sûr ; il eſt donc indiſpenſable. On y détermine aiſément le bleſſé dans le principe, au lieu que ſi on la differe, il y oppoſe enſuite beaucoup de répugnance.

La premiere bleſſure entraîne néceſſairement la fievre après elle, chaque inciſion que l'on fait eſt ſuivie de la ſienne, toujours proportionnée à l'étendue de ſa cauſe. Pourquoi donc ne dilateroit-on pas ſuffiſamment ? Par ce moyen l'on confondroit enſemble ces différentes époques. D'ailleurs, on obſerve que la fievre eſt beaucoup moins âpre lorſqu'elle ſuccéde aux dilatations ; ſi la dilatation a lieu vingt-quatre heures après le coup de feu, il y aura deux époques de fievre, diſtantes l'une de l'autre de vingt-quatre heures ; le malade ſouffrira donc vingt-quatre heures de plus. Les

premieres dilatations peuvent ſuffire, lorſqu'elles ſont faites convenablement & par un chirurgien habile; l'on prévient par là la néceſſité des dilatations ſecondaires & la fievre qui en eſt la ſuite. Il eſt plus aiſé de combattre la premiere fievre, parce que le malade jouit encore de toutes ſes forces; quand elle a lieu par la ſuite, elle eſt beaucoup plus opiniâtre parce que le malade eſt plus foible, & parce qu'elle trouve dans les matieres réſorbées un foyer qui l'alimente. La premiere regle dans les coups de feu eſt donc de dilater : ſi la multitude des malades qui ſe préſentent n'en laiſſe pas le temps, il faut ſe contenter de remplir ces plaies de digeſtif. L'huile, le miel, l'eau même, ſi l'on n'a rien de mieux, ſont préférables à la charpie ſéche, & je ne conçois pas comment un Ledran, un Ravaton ont pu louer cette méthode. Les bleſſés qui ont été panſés à ma maniere ont eu beaucoup moins à ſouffrir. L'inflammation a été moins forte, la ſuppuration plus précoce; ce qui ſuffit ſans doute pour exclure le panſement à ſec : quant au panſement des coups de feu avec les ſpiritueux, il n'eſt guere que des routiniers qui le mettent en pratique, & ceux-là ne ſont pas ſuſceptibles de correction.

SECTION QUATORZIEME.

Des Remedes de Goulard.

LES praticiens ne ſont pas encore trop d'accord ſur les proprietés des préparations de plomb employées pour les maladies externes. Pluſieurs en regardent l'uſage comme pernicieux, d'autres mécontents de n'avoir pas obtenu d'elles tout l'effet qu'ils en attendoient, après s'en être long-temps ſervi, les ont rejettées pour toujours. Ces remedes décrits par M. Goulard, ne ſont pas abſolument neufs : il y a plus de quarante ans que l'on s'en ſervoit, & le baume de Saturne que l'on trouve dans de vieux diſpenſaires, eſt, à peu de choſe près, le cérat du même nom. Il faut convenir néanmoins que ces remedes n'étoient pas aſſez connus ; le mérite de M. Goulard eſt d'en avoir étudié les effets, de les avoir ſuffiſamment conſtatés, & enſuite rendus publics. M. Vogel partage avec M. Goulard la reconnoiſſance de l'Allemagne, tant pour avoir traduit en Alle-

mand l'ouvrage de ce dernier, que pour avoir enrichi sa traduction de plusieurs observations qui étendent l'usage de ces remedes. Il me permettra aussi de le remercier en particulier sur les secours que j'ai puisés dans son utile traité des hernies. Moi-même, je l'avouerai à ma honte, entraîné dans le principe par la méfiance des uns, par les rapports désavantageux des autres, j'ai partagé le préjugé qui s'étoit généralement élevé sur les risques attachés à l'usage de ces remedes. Il est certain qu'employés mal à propos, ils n'en sont pas exempts. Mais il n'en est aucun qui ne soit dans ce cas ; c'est un malheur sans doute, qu'entre les mains d'un chirurgien inepte ou étourdi, le meilleur remede puisse devenir le plus pernicieux ; mais il seroit plus malheureux encore que ce danger fût pour le remede un arrêt d'exclusion.

L'aveu que je dois à la vérité est, que toutes les préparations de Goulard m'ont paru très-efficaces. Son eau végéto-minérale m'a rendu les plus grands services Je ne connois point de topiques plus propres à dissiper promptement les inflammations ; le cataplasme qu'on en compose résoud merveilleusement les bu-

bons. Ceux qu'elle ne parvient point à résoudre, elle les amollit & les dispose à une prompte suppuration. Dans l'inflammation des testicules, provenante de virus vénérien, on l'emploie avec succès, sur-tout quand on le mêlange avec le baume de vie externe. La guérison de plusieurs centaines d'hommes m'a prouvé l'excellence de la méthode de Goulard contre la gale. Cette eau dissipe fort bien l'inflammation des yeux, quand l'affluence des liqueurs y est déterminée par la foiblesse des vaisseaux de cette partie. Dans les luxations, je l'applique volontiers mêlangée avec mon eau d'arquebusade. Tant de bons effets qu'elle a produits sous mes yeux m'ont convaincu de la véracité de M. Goulard dans tout ce qu'il a avancé à ce sujet; mais en l'employant il faut toujours avoir égard au lieu, au temps & aux circonstances.

Les bougies de Goulard sont, sans contredit, préférables à celles de Daran & à toutes les autres, avec ou sans sublimé. J'aurai fait suffisamment leur éloge en rapportant que j'ai guéri, par leur moyen, assez promptement & presque dans le même temps, deux fistules au périnée. Pendant le jour j'appliquois sur la par-

tie des compresses d'eau végéto-minérale, & pendant la nuit du cérat de Saturne. De ces deux cas, l'un étoit très-particulier, & compliqué de circonstances malheureuses, je dois présenter l'histoire de ce fait à l'académie des Curieux de la nature, qui se chargera de la rendre publique.

Le cérat de Saturne remplit mieux les vues curatives que ne le fait l'onguent blanc camphré & litargyré ; il résoud l'inflammation phlegmoneuse qui survient aux bords des plaies, ou qui circonscrit les dépôts, il mérite toutes sortes d'éloges. Le savon de Saturne est utile pour combattre le desséchement des gaines des tendons, l'épaississement des sucs qui forment les ganglions, ainsi que la roideur des articulations. Enfin, voilà trois ans que je mets tous les jours en usage les préparations de Saturne dans un corps de six mille hommes; je n'ai point trouvé de remedes qui fussent d'un usage plus sûr & plus avantageux.

SECTION QUINZIEME.

Des Hernies incarcérées, & d'un Épiplocele particulier.

Je ne donnerai point une deſcription détaillée des hernies. Les excellents traités que nous avons ſur cette matiere ne nous laiſſent rien à deſirer à cet égard. Je rapporterai ſeulement quelques particularités dont mes confreres & leurs malades pourront également tirer avantage.

Dans les hernies incarcérées, les inteſtins tombent aſſez rapidement en mortification; ils forment, en peu de temps, adhérence avec la poche; en les ſéparant, il eſt aiſé de bleſſer la membrane externe de l'inteſtin. Quelle que ſoit la diligence qu'on doive apporter à l'opération, tant pour s'oppoſer aux progrès de l'inflammation que pour prévenir l'adhérence, il eſt néanmoins poſſible de tenter quelques moyens pour opérer la rentrée de l'inteſtin. Je ne veux parler ni du taxis ni des autres moyens connus; je me contenterai de faire

mention de quelques cas dans lesquels l'application de l'eau extrêmement froide où l'opposition même de la glace sur la hernie ont suffi pour faire rentrer l'intestin. J'en ai, maintes fois, répété l'expérience avec succès. Il suffira d'en produire quelques exemples.

Un soldat fut affecté d'une hernie inguinale droite ; il ressentit des inquiétudes ; il eut la fievre & des vomissements. On le saigna abondamment. Outre les moyens ordinaires, on employa les lavements de tabac, qui souvent m'ont réussi dans des cas semblables ; tout fut inutile. Je fis appliquer, tous les quarts-d'heure, des compressions de huit doubles, trempées dans l'eau très-froide. Au bout de seize heures d'une application constante, on entendit un bruit sourd dans l'abdomen, & l'intestin rentra après trente six heures d'incarcération. Que l'on fasse attention ici à tout le temps qu'on a employé, l'on verra, par la suite, que cette remarque n'est pas inutile dans la pratique, & que l'on ne doit pas désespérer de ce remede, quoiqu'il ne produise pas son effet dès les premiers moments. L'on verra que plus l'incarcération a duré, plus l'action du remede est tardive.

Un juif eut, du côté droit, une hernie inguinale incarcérée; on avoit pris d'abord cette tumeur pour un bubon vénérien : aux syncopes, à ses vomissements, je reconnus que c'étoit une hernie. Après les saignées répétées, après les embrocations continuées pendant plusieurs heures avec des huileux, on tenta vainement le taxis. Les lavements de tabac n'eurent pas plus de succès. Il fut appliqué des compresses d'eau froide que l'on renouvella tous les quarts-d'heure. La hernie céda dans l'espace de trois heures, après avoir résisté à tous les autres moyens.

Un garçon de boutique ne fut point si heureux; en soulevant un grand poids, il avoit senti une douleur à l'aîne droite; il y apperçut aussi une élévation; mais une mauvaise honte l'empêcha de déclarer son mal à personne. Il mangea encore ce jour-là de très-bon appétit. Pendant la nuit il lui survint des douleurs nouvelles plus constantes que la premiere. Le ventre se constipa; l'anxiété, les inquiétudes, enfin le vomissement se mirent de la partie. On commença le troisieme jour à lui donner tous les secours possibles; ils furent inutiles; il sentoit jusques dans la gorge la fumée

des lavements de tabac qu'on lui avoit adminiſtrés pendant douze heures ſans interruption. L'eau froide fut appliquée, mais ſans ſuccès. On appliqua de la glace; il éprouva des ſyncopes, des ſueurs froides & d'autres accidents fort graves. Ce ne fut qu'après vingt heures de ces ſoins continués, que l'on obtint la rentrée de l'inteſtin dont on avoit commencé à déſeſpérer. Cet exemple prouve la vérité de ce que j'ai dit plus haut, que l'action de ce remede eſt d'autant plus tardive que le mal a ſubſiſté plus long-temps. Si je n'avois point pu me procurer de glace, j'aurois continué par la ſimple application de l'eau froide, & je ne doute point qu'avec un peu plus de temps peut-être, je n'euſſe également réuſſi; mais ayant ce moyen à ma diſpoſition, je ne balançai point à en faire uſage, comme d'un remede de la plus grande énergie. Dans ce cas l'on avoit, ſelon toute apparence, à combattre une inflammation très-forte, une adhérence formée, & peut-être un commencement de gangrene. Rien, en effet, n'eſt ſi-tôt formé que l'adhérence de la membrane externe enflammée de l'inteſtin avec la tunique vaginale. On avoit ici tout le droit de la ſuppoſer, & d'aſ-

ſigner à cette cauſe la lenteur de l'action des remedes. La validité du moyen dont il s'agit, le peu de mention qu'en ont fait les écrivains, les ſuccès multipliés que je lui dois m'ont déterminé à publier quelques exemples de l'experience fréquente que j'en ai faite. J'ai cru devoir ce tribut aux intérêts de l'humanité.

Plus les accidents ſont graves & rapides, plus le remede doit être prompt & efficace. Je n'en connois point de plus sûr que l'opération, & quand les autres ſont ſans effet, on ne doit pas balancer à l'employer.

Un jeune homme de qualité, âgé de ſeize ans avoit été dans ſon enfance attaqué d'une hernie dont on l'avoit guéri. Un jour qu'il avoit mangé beaucoup de pois ſecs, il éprouva une colique venteuſe ; vers le ſoir, il reſſentit une douleur dans les aînes, à laquelle ſe joignit une élévation. Je fus appellé ; je diſtinguai une hernie incarcérée, l'anxiété, les vomiſſements étoient ſurvenus en même temps que cette tumeur ; les remedes ordinaires furent juſqu'au lendemain employés ſans ſuccès. Je ne crus pas devoir différer l'opération. Après avoir diviſé les téguments, j'apperçus une portion d'inteſtin tout-

tout-à-fait noire, longue de trois pouces. Il n'y avoit pas moyen de la faire rentrer; je dilatai donc l'anneau, je repouſſai l'inteſtin, je fis encore à l'anneau quelques ſcarifications; le malade guérit.

Un ſoldat fit une chûte pendant l'exercice; une portion conſidérable d'inteſtins tomba dans le ſcrotum, formant une tumeur de la groſſeur de deux poings. Tout ce qu'on put faire pour opérer la rentrée de l'inteſtin fut inutile. Les accidents dont cet homme étoit inſtamment menacé déciderent l'opération, elle fut faite ſelon les regles de l'art. Les inteſtins étoient pleins de vents qui avoient éludé le taxis; on trouva que la hernie étoit formée par plus d'une demi-aune d'inteſtins grêles. Ils furent avec bien de la peine repouſſés dans l'abdomen; on ſcarifia l'anneau; le malade fut parfaitement guéri.

Cette hernie me parut trop conſidérable pour tenter l'application de la glace, ou de l'eau froide; je redoutois les conſtrictions qui pouvoient avoir lieu dans une ſi longue traite d'inteſtins; & je recourus à l'opération comme au moyen le plus sûr de conſerver au malade la vie & la ſanté. Avec des malades puſillani-

mes, on auroit pu eſſayer ces moyens; mais quand le cas eſt urgent, le chirurgien doit faire ſes repréſentations ſur les riſques auxquels on s'expoſe, afin de ſe mettre à l'abri des événements. J'ai ſouvent été forcé d'opérer, & jamais il ne m'en eſt réſulté de ſuites fâcheuſes.

Un marchand portoit, depuis ſix ans, une hernie qui lui étoit ſurvenue du côté droit, à la ſuite d'un effort. Il étoit d'une conſtitution replette & fort accoutumé à la bonne chere. On avoit ſouvent fait rentrer l'inteſtin, & le malade avoit fait uſage de bandages herniaires de toute eſpece. Il ne les quittoit point, quoique ſouvent ils lui fiſſent du mal. Je fus appellé en conſultation; il étoit ſorti par l'anneau une petite portion d'inteſtins, laquelle rentroit aiſément. Au ſortir de l'anneau on diſtinguoit cependant un corps de la longueur & de la groſſeur du doigt, qui ne rentroit pas de même, & qui reſtoit engagé dans le cordon ſpermatique. Je jugeai que ce devoit être une portion de l'épiploon qui avoit formé adhérence, & je proſcrivis toute eſpece de bandages. Je leur ſubſtituai un ſuſpenſoire, & les choſes reſterent dans cet état. Le malade fut bientôt mécontent de ſa ſituation; il de-

firoit une guérison radicale, l'opération seule pouvoit la procurer. Il s'y détermina, & je la fis. Le docteur Rhades, dont les talents sont connus, m'assista de ses sages conseils; après avoir suffisamment découvert, j'ouvris la tunique vaginale avec les précautions requises. Il en sortit un peu de sérosité; je dilatai cette ouverture de haut & de bas, je trouvai une portion de l'épiploon adhérente d'abord à la paroi externe de la tunique, & ensuite à la partie supérieure du cordon.

Il y avoit quatre éminences distinctes, la premiere étoit celle de l'intestin sorti. On la repoussoit aisément dans l'abdomen; les autres étoient immobiles; elles sembloient contenir du liquide; je fendis la portion de l'épiploon sortie, parce que j'étois déjà déterminé à l'enlever, de l'aveu de mon assistant; après quoi je disséquai soigneusement les adhérences, tant à la tunique vaginale qu'au cordon. Il sortit, en effet, un peu de liquide; je détachai moins exactement la troisieme adhérence qui étoit la plus forte, à dessein de ménager le vaisseau déférent auquel elle attenoit: après tout ce travail, je fis sans ligature, la section de toute cette partie de l'épiploon; elle conte-

noit en plusieurs endroits du sang coagulé & endurci. Avant d'entreprendre cette section, j'attirai encore un peu l'épiploon au dehors, afin de m'assurer qu'il n'y avoit à la partie intérieure de l'anneau aucune autre adhérence qui pût en empêcher la rentrée. Je scarifiai l'anneau, & pansai la plaie, comme il est d'usage, par le moyen d'une diete sévere & de remedes internes convenablement administrés, le malade recouvra une santé parfaite.

J'employai une heure entiere à cette pénible opération. Dans ces cas, je ne précipite jamais rien, & je suis d'avis qu'une opération est toujours faite assez promptement, quand elle est bien faite. On voit par cette histoire, quelle attention on doit apporter à juger d'une hernie, & qu'il ne suffit point alors d'ordonner vaguement un bandage; si, au moment que le premier fut appliqué, le chirurgien avoit repoussé convenablement la portion sortie de l'épiploon; avec un bandage bien exact, de la diete & du repos, l'adhérence ne seroit pas née, comme incontestablement cela s'est fait par la pression du bandage sur la partie encore engagée, & tous les accidents que cette adhérence a produits n'auroient point eu lieu.

La ligature de l'épiploon eſt plus pernicieuſe qu'elle n'eſt utile; le peu de ſang que les vaiſſeaux répandent avant qu'ils ſe ſoient reſſerrés, n'eſt d'aucune conſéquence; ce ſang ſort même par l'anneau, ſur-tout lorſqu'on a la précaution de mettre le malade ſur le ventre, & cette hémorrhagie n'eſt pas de durée.

Chez notre malade le colon deſcendoit juſqu'à l'ombilic; il étoit aiſé de s'en aſſurer, lorſque cet inteſtin étoit rempli de matieres dures. Par le moyen de la diete, des fomentations toniques, il ſe retira par degrés, dès que les adhérences furent détruites. Après la guériſon on recommanda au malade la ſobriété & le régime, afin d'empêcher que l'épiploon ne ſe chargeât d'une trop grande ſurabondance de graiſſe, & que ſon poids ne déprimât derechef l'inteſtin colon. L'ordonnance fut aſſez mal obſervée, & le malade ſe livra à ſon appétit. Je le vis trois ans après, on appercevoit, fur le ligament de Poupart, une tumeur qui n'étoit autre choſe que la graiſſe accumulée dans les parties que nous avons nommées. Cependant il ne s'en trouvoit point incommodé, & je crois que la diete & le régime ſuffiſoient pour y remédier.

Le Juif dont nous avons parlé eut, un an

après ſon accident, un accident ſemblable & du même côté ; pour cette fois, l'application de la glace ne ſuffit point : le troiſieme jour de l'incarcération de l'inteſtin, il fut opéré & guéri.

Un ſoldat avoit porté pendant un temps conſidérable ſur l'anneau des muſcles une tumeur de la groſſeur d'un œuf ; il ne ſavoit ſi ce n'étoit point un bubon vénérien ; quoique la tumeur fut devenue douloureuſe, le malade ne s'en ouvroit à perſonne. Les accidents qui ſurvinrent firent qu'on le porta à l'hôpital ; à l'examen je reconnus bientôt une hernie incarcérée. Après avoir inutilement tenté le taxis, j'eus recours à l'opération. Les premieres inciſions faites, je découvris une portion d'inteſtins grêles engagée de la longueur de deux pouces ; j'eſſayai mollement de la faire rentrer ſans dilatation ; il ſortit un jet d'excréments liquides de l'inteſtin, qui, par conſéquent, étoit percé, & très-noir. L'ouverture étoit comme celle d'un chalumeau ; je dilatai l'anneau, repouſſai l'inteſtin, & ſcarifiai à l'ordinaire. Je retins l'ouverture de l'inteſtin vis-à-vis l'anneau. Le quatrieme jour, au lever du premier appareil, il en ſortit encore un peu d'excréments ; je tins le malade à une diete ſévere, ne lui per-

mis de quelque temps, que du riz ou du gruau; il fut guéri ſans anus artificiel, malgré toute la peur que j'en eus.

Peut-être ce petit nombre de remarques ne ſera-t-il pas inutile. Je laiſſe à de plus habiles que moi le ſoin d'y ajouter des choſes plus intéreſſantes encore.



SECTION SEIZIEME.

De la formation des corps étrangers dans l'articulation du genou.

PEUT-ÊTRE ces corps tirent-ils leur origine d'une glande de l'articulation qui, ayant été comprimée & meurtrie, leur sert ensuite de noyau; peut-être sont-ils produits par d'autres causes; je ne chercherai pas à les approfondir.

J'ai rencontré trois fois ce cas. Un marchand étoit incommodé, quand il marchoit, par la présence d'un corps étranger dans l'articulation du genou. Quelquefois ce corps se produisoit en dehors à la partie interne de l'articulation sous le ligament capsulaire. Il sembloit être de la grosseur d'une fêve; tantôt il se cachoit dans l'articulation; d'autres fois il se glissoit par derriere. Quand le corps étoit en dehors il incommodoit à peine. Mais quand il rentroit dans l'articulation, le malade ne pouvoit marcher sans éprouver des douleurs extrêmes. Après qu'on eut employé inutilement des

remedes de toute espece, je fus consulté ; je trouvai un jour ce corps faisant saillie à la partie interne de l'articulation. Comme j'avois disposé d'avance le malade à l'opération, je saisis le moment de la faire ; je contins donc ce corps de façon qu'il ne pût point m'échapper. J'incisai à la fois la peau & les ligaments qui le recouvroient & en fis l'extraction sans difficulté. Sa figure approchait de celle d'une fêve. Il avoit pour pédicule un filament long de trois pouces ; je l'attirai au dehors autant que je pus & le coupai près de l'ouverture, je rapprochai ensuite soigneusement les bords de la plaie, pour empêcher que l'air y pénétrât. Je les réunis avec des bandes d'emplâtre, je prescrivis, pendant huit jours, le repos au malade. Au bout de ce temps, la réunion étoit faite & le malade guéri.

Un chirurgien-major, fort habile homme, qui avoit été ci-devant chirurgien de compagnie, s'apperçut qu'il avoit un corps étranger dans l'articulation du genou ; mais plus petit que le dernier. Il en étoit fort incommodé ; il avoit été témoin du succès de mon opération ; il résolut de la répéter sur lui-même. L'événement en fut heureux, quoiqu'il ne fût resté en

repos que deux jours ; ce corps avoit également un pédicule filamenteux.

Un fusilier d'un bataillon franc avoit dans le genou un corps semblable qui l'empêchoit de marcher ; on en fit l'extraction à l'hôpital de Breslau. Le hasard voulut que dans ce moment il fût attaqué d'une fievre maligne qui régnoit alors ; il mourut sans que la plaie eût éprouvé aucune variation. Si l'on avoit pu pressentir cet accident, l'opération n'eût point été entreprise. Les deux premieres observations, & même la troisieme, nous apprennent que la guérison des plaies de l'articulation dépend absolument du soin que l'on prend de les préserver du contact de l'air : voilà pourquoi je n'ai jamais pu applaudir à l'amputation de la rotule que l'on entreprit très-malheureusement à la suite d'un coup de feu, puisque la gangrene & la mort s'ensuivirent.

SECTION DIX-SEPTIEME.

Réflexions ſur les douleurs qui ſubſiſtent après les fractures.

J'AI raconté ci-devant le malheur que j'avois eu de me caſſer le bras, & comme j'avois été guéri en ſept ſemaines. Après cet accident, pendant pluſieurs années, chaque fois que le temps ſe diſpoſoit à quelque changement, je ſentois à ce bras des douleurs qui me les annonçoient; elles étoient pour moi un baromêtre certain : je me ſuis convaincu, par ma propre expérience, que ces douleurs étoient produites par la preſſion qu'exerçoient ſur les parties voiſines la matiere du cal épanchée, & par la gêne que ſa préſence apportoit à la circulation des liqueurs dans le périoſte. On enſeigne, il eſt vrai, dans les écoles que l'on doit s'oppoſer dans le principe, à l'expanſion du calus, en donnant aſſez de fermeté au bandage; mais outre que ce moyen ſeroit inſuffiſant, il faut obſerver que le malade ne ſup-

porteroit pas le bandage s'il étoit ſerré juſqu'à certain point ; qu'il en réſulteroit même des accidents, à moins qu'on n'eût la précaution d'envelopper l'extrêmité entiere, comme nous l'avons pratiqué plus haut, & de continuer, pendant un temps ſuffiſant, l'application de cette eſpece particuliere de bandage ; j'avois négligé cette précaution ; encore ce moyen ne ſuffiroit-il pas pour prévenir l'épanchement du calus dans la cavité de l'os, & la circulation des liqueurs n'en feroit pas moins gênée dans le périoſte interne ; peut-être même la moëlle en feroit-elle comprimée. Enfin, quelle qu'en fut la cauſe, je ſouffrois, & mes douleurs précédoient réguliérement de 24 heures tous les changements de temps ; je ſentois parfaitement l'impulſion des liqueurs ſur le calus ; je pouvois diſtinguer celle qui ſe faiſoit intérieurement ; j'appaiſai les douleurs externes par le moyen de mon bandage. Avec le temps, les douleurs, même internes, devinrent plus ſupportables.

En 1757, au printemps, je fis une chûte ſur la glace, je me contus fortement le grand trochanter au point que je ne pus marcher de pluſieurs jours ; j'appliquai mon eau d'arquebu-

ſade, & je fus bientôt en état de ſuivre mon ſervice. Il me reſta néanmoins des douleurs qui ne me quitterent qu'au bout de dix ans. Je laiſſe, à ceux qui étudient la nature, le ſoin d'examiner ſi la durée de ces douleurs ne dépend pas du temps qui eſt employé à diſſiper les particules meurtries & à les remplacer par d'autres. Ce ſeroit aſſez mon opinion, quoique nous n'ayions pas de moyen décidé pour diſſiper promptement ces douleurs ; je ne crois pas pourtant qu'on doive négliger celui dont je me ſuis ſervi pour ſoulager les miennes ; au moins a-t-on l'avantage de les diminuer & de les rendre plus ſupportables.



SECTION DIX-HUITIEME.

De quelques fautes commiſes en fait de Médecine & de Chirurgie.

LE médecin qui n'a point pris dans l'étude de ſon art des notions ſuffiſantes de chirurgie, le chirurgien qui n'a point acquis de connoiſſances de médecine, ne peuvent dans bien des cas marcher qu'a tâtons. L'un comme l'autre, s'ils n'ont point aſſez de lumieres, ou s'ils manquent d'activité pour remonter à la cauſe des accidents qui ſe préſentent, deviennent égale- reſponſables des mauvais ſuccès.

J'en ai vu, en 1760, un exemple frappant: un homme avoit les extrêmités inférieures paralyſées; il rendoit involontairement ſes ſelles & ſes urines. Sans faire d'autre recherche, il plut aux gens de l'art de décider, je ne ſais pourquoi, que cet homme étoit fou, & en conſéquence, on lui adminiſtra pluſieurs remedes inutilement. On ne s'appercevoit pas qu'il avoit la gangrene au dos & à l'anus, par l'effet des ordures dans leſquelles il reſtoit enſeveli; on

ne voyoit pas que l'éjection involontaire de l'urine & des excréments étoit une suite de la paralysie des sphincters de l'anus & de la vessie; on ne voyoit pas non plus que cet état de paralysie, tant de ces deux sphincters que des extrêmités, étoit produit par une chûte de cheval, que le malade avoit faite sur le dos, dans laquelle il avoit eu le malheur de se blesser une vertébre lombaire. Si, par un examen suffisant, on étoit parvenu à la connoissance de toutes ces choses, on auroit prévu que le temps aigriroit les accidents. Secondé ou éclairé par de sages conseils, on auroit songé à mettre à nud les parties lésées, afin d'y rétablir l'ordre naturel interverti. On auroit vraisemblablement fait cesser la pression qu'éprouvoient la moëlle & les nerfs; on auroit guéri par-là la paralysie; on auroit prévenu les autres accidents, la gangrene & la mort.

En 1737, un gentilhomme étoit allé à la chasse par un froid très-vif; il se donna tant de mouvement, but tant de boissons fortes, & se couvrit si bien, qu'il en fut fort échauffé. Se trouvant fatigué, il s'assit sans précaution sur la terre gelée; une fesse la touchoit presque à nud, tandis que le reste du corps étoit enfe-

veli dans une fourrure très-chaude. Après s'être reposé, il s'en retourna chez lui; le soir du même jour, il fut attaqué d'une fievre violente : elle se soutint quinze jours de suite avec la même force ; le second jour de sa maladie, le malade se plaignit d'une douleur cuisante dans la partie refroidie. On y trouva une tumeur très-dure, qui augmenta de jour en jour, jusqu'à ce qu'enfin on y apperçut évidemment de la fluctuation. Le quatorze ou le quinzieme jour, on essaya d'ouvrir cette tumeur ; mais, pour ne pas courir trop de risque, on fit l'incision fort petite ; il sortit une quantité étonnante de pus ; la fievre diminua, & enfin cessa. Cependant la guérison du dépôt ouvert n'avançoit que lentement. Non-seulement on y employa vingt-huit semaines ; mais encore elle fut croisée par des accidents qui penserent coûter la vie au malade. Il s'en falloit de beaucoup que l'ouverture eut été proportionnée à l'étendue du foyer; il s'en suivit que la suppuration fut d'abord très-abondante, & qu'ensuite elle se dénatura, une grande partie du pus resta renfermée, & fut résorbée. Toutes ces fautes allongerent le traitement, & ramenerent la fievre. Les médecins & chirurgiens qui avoient conduit

conduit le traitement, firent, de la meilleure foi du monde, tous leurs efforts pour attribuer cette fievre secondaire & la dépravation des humeurs qui en fut la suite, à une contagion épidémique.

Il y a quelques années qu'une dame qui vit encore, me fit appeller en consultation; elle étoit depuis long-temps dans un état pitoyable, & avoit épuisé la science de tous les médecins, chirurgiens, bonnes femmes & r'habilleurs du canton. Je la trouvai entre les mains d'un vieux chirurgien qui emplâtroit réguliérement, deux ou trois fois par jour, treize ulceres qu'elle avoit sur le corps. Ce bon vieillard ne revenoit pas de son étonnement de voir que sa célebre essence vulnéraire de Stahl fût ici sans effet. La malade, épuisée & desséchée dans son lit, étoit pliée en deux, de façon que sa tête touchoit presque à ses genoux; son derriere reposoit sur un cercle rembourré; elle avoit la cuisse droite luxée, &, qui pis est, luxée en arriere. Sur la partie supérieure interne de la cuisse étoient trois ulceres; elle en avoit deux sur le fessier, deux autres au périnée, deux près du vagin, un aux grandes levres; enfin, un autre antérieurement à l'extrêmité du vagin. Six ou

ſept autres ulceres parſemés entre ceux qui ſubſiſtoient s'étoient fermés, à ce qu'on m'aſſura; tous les treize, mais l'un plus que les autres, fourniſſoient un pus d'une odeur infecte; quelque part que fût leur ſiege, quand on injectoit par un des trous ſupérieurs, la matiere de l'injection ſortoit par tous les autres. Chaque fois que la malade devoit aller à la ſelle, ou qu'elle vouloit qu'on lui fît ſon lit, il falloit, pendant tout le temps, la ſoutenir & la porter ſur les bras. Elle avoit un appétit extraordinaire; &, autant que le permettoit le déſordre de ſon lit, elle dormoit bien, mais tantôt elle avoit la diarrhée, & tantôt elle étoit conſtipée. Quelque recherche que je puſſe faire d'abord pour me mettre au fait de tant de maux, perſonne ne ſut m'en donner des nouvelles; tout ce que je pus découvrir, c'eſt que huit jours avant ſes dernieres couches, leſquelles avoient été fort heureuſes, elle avoit reſſenti, au deſſus des lombes, une douleur très-vive, à la ſuite de laquelle les pieds, le bas-ventre, & les environs de la vulve, s'étoient ſinguliérement gonflés. Trois ſemaines après, il s'étoit établi aux grandes levres un dépôt, qui, en s'ouvrant, avoit rendu quantité de matiere purulente. Preſque dans

le même temps il s'en étoit établi ailleurs un grand nombre, dont la plupart étoient encore présents ; mais les autres étoient guéris. Le dépôt qui avoit paru le premier avoit été précédé d'une fievre violente, accompagnée de mouvements spasmodiques ; les médecins consultés n'avoient laissé manquer la malade ni de remedes ni de soins ; tout avoit été inutile. Cette dame s'étant apperçue que ses douleurs devenoient plus supportables quand elle se tenoit courbée dans son lit, elle s'étoit habituée à cette position. Elle s'étoit fait rembourrer un cercle de ruche à miel qu'on avoit recouvert de peau ; elle s'en servoit depuis fort long-temps, & c'est depuis qu'elle faisoit usage de cette espece de siege qu'on avoit remarqué la luxation de la cuisse. L'opinion de tout le monde étoit même qu'elle n'étoit née que depuis ce temps. Tous ces éclaircissements me paroissoient très-insuffisants, & je voyageois encore dans les ténebres. Le lendemain, je continuai mes perquisitions ; je m'informai, surtout, des circonstances qui avoient accompagné la grossesse & l'accouchement : un trait de lumiere vint enfin m'éclairer. Quatre ou cinq jours avant ses couches, cette dame re-

venoit de l'églife & s'en retournoit au logis en voiture ; elle étoit accompagnée d'un jeune-homme, &, en arrivant chez elle, tout en riant & en folâtrant, elle s'étoit élancée fur un pied hors de la voiture. Dans le même moment elle avoit reffenti dans la partie fupérieure de la cuiffe une douleur aiguë qui s'étoit propagée jufqu'à l'endroit où s'épanouit le ligament rond de la matrice ; elle avoit tâché néanmoins de prendre fur elle, & avoit bravé la douleur en danfant toute la nuit. Le jour fuivant, elle n'avoit fenti ni diminuer ni augmenter fes douleurs ; mais le troifieme jour, les douleurs de l'accouchement fe joignant aux premieres, celles-ci s'étoient beaucoup exafpérées. Dans l'intervalle de ce jour au lendemain, elle étoit accouchée heureufement ; les fuites n'avoient d'abord rien eu de plus particulier que ce qu'éprouvent ordinairement les autres femmes ; feulement la douleur de la cuiffe avoit fubfifté encore quelque temps, &, finalement, elle avoit été remplacée par tous les accidents dont nous avons rendu compte. Je me voyois parvenu à une connoiffance parfaite de l'état miférable de la malade, des chofes qui y avoient donné lieu, de tout l'enchaînement des circonftances

qui l'avoient accompagné. Quelques incisions bien entendues, faites dans le principe, lui auroient sans doute épargné une grande partie de ces accidents; ce moyen ayant été négligé, la matiere du pus, non évacuée, a fait sous les téguments tous les ravages que j'ai décrits; la suppuration renfermée a causé un mouvement de décomposition dans toute la graisse du pannicule adipeux; la matiere s'est fait jour dans le bassin, & de-là une issue par le périnée, par la vulve & ses environs. Quant à la luxation de la cuisse, elle est née peu à peu de l'œdématie de toutes ces parties, du délabrement successif des membranes & des ligaments de l'articulation, du relâchement du ligament rond de la tête du fémur & de la mauvaise position long-temps continuée. J'ouvris quelques-uns de ces dépôts, j'en scarifiai quelques autres; par le moyen des caustiques, par des injections, composées d'une décoction vulnéraire, de miel rosat & de teinture de myrrhe, je parvins, en dix semaines, à guérir toutes les plaies; je redressai peu à peu les membres recoquillés; mais il ne fut pas possible de songer à la réduction de la cuisse. La malade desirant une guérison plus complette que je regardois

comme impossible, se rendit à Anclam, où elle se mit entre les mains d'un habile médecin ; elle y passa plusieurs mois inutilement, puis s'en revint comme elle étoit partie, & se contenta de marcher avec des béquilles.



SECTION DIX-NEUVIEME.

Des Instruments pernicieux & inutiles.

La chirurgie a inventé quantité d'instruments dont une grande partie n'a obtenu le suffrage que de leurs inventeurs & d'un petit nombre de partisans. C'est un grand maheur de ne penser que par ses maîtres ; quelques-uns de ces instruments ont été consacrés par l'usage de plusieurs siecles, malgré les inconvénients que la raison & l'expérience avoient à leur reprocher.

Chaque fois que j'ai voulu suivre attentivement l'effet des ciseaux à incision, j'ai observé que l'inflammation des bords de la plaie qu'ils avoient faite étoit plus forte & plus durable que lorsqu'on avoit opéré avec le bistouri. Je ne crains point d'être démenti à cet égard par aucun observateur ; & cependant on conserve l'usage des ciseaux. Le chirurgien expert qui sait qu'il n'est pas possible de s'en servir sans meurtrir & sans mâcher les bords d'une plaie,

jugera cette remarque ſuperflue. Je lui demande la permiſſion de la laiſſer ici pour le grand nombre de ceux à qui elle peut être utile. L'uſage de cet inſtrument n'a pas, pour l'ordinaire, des ſuites préciſément fâcheuſes, mais il rend la douleur, l'inflammation & la fievre plus fortes, la guériſon plus lente que le biſtouri n'auroit fait. Quand l'opération ſe fait ſur des parties plus ſenſibles, plus délicates que ne ſont les chairs & les téguments, le mauvais effet qu'elle produit devient très-évident. Il en réſulte des accidents auxquels il n'eſt quelquefois plus poſſible de remédier. Je prendrai pour exemple l'extraction de la cataracte, ſelon la méthode de Daviel. Chez la plupart des opérés, la cornée tranſparente devient ordinairement blanchâtre & opaque ; ils en ſont quittes à bon marché, quand il ne leur reſte ſur la cornée qu'une forte cicatrice blanche & endurcie. Cette méthode corrigée n'a plus les mêmes inconvénients, parce que l'inciſion ſe fait avec un inſtrument tranchant. Ceux qui aiment les jolis inſtruments ſe laiſſeront aiſément ſéduire à la vue de l'appareil de Daviel ; mais quelque tournure que l'on puiſſe donner aux ciſeaux, ils

n'atteindront jamais au tranchant du biſtouri ; &, quoiqu'on puiſſe faire, on ne les empêchera point de mâcher & de meurtrir ; il y auroit ſur ce même texte beaucoup de choſes à ajouter que je paſſerai ſous ſilence.

Arrive-t-il qu'on ait un dépôt à ouvrir ou à dilater ? quoique les cauſtiques & les eſcarotiques fuſſent peut-être plus à propos, je conviendrai néanmoins que les ciſeaux peuvent être de quelque utilité ; je les permettrois encore pour le bec-de-lievre, lorſque l'on ne ſait pas faire cette opération avec le biſtouri. Les ciſeaux-caves de Cowper ſont les moins inutiles de tous, en ce qu'ils enlevent parfaitement bien les chairs fongueuſes. Je juge ordinairement d'un opérateur par les inſtruments dont il ſe ſert. L'oculiſte Hilmer ſe ſervoit, pour la cataracte, d'une aiguille longue extrêmement pointue. Il eſt sûr qu'il l'abattoit fort promptement ; il préſentoit alors aux yeux des opérés différents objets qu'il les prioit de nommer ; ces gens voyoient, en effet, mais après deux fois vingt-quatre heures, ils ne voyoient plus. Il ſurvenoit ſans ceſſe des inflammations & d'autres accidents fort graves. J'ai vu ſuccéder à ſon opération la mort, précédée de

beaucoup de douleurs. La caufe de ces fâcheux événements étoit la dilacération de la choroïde, ainfi que de la capfule de la lentille. Cette aiguille, quelque nom qu'on puiffe lui donner, doit donc être, à bon droit, rangée parmi les inftruments profcrits. Qu'on ne s'en laiffe point impofer par un moment de fuccès que le hafard procure : cette opération exige une main adroite & sûre, & des inftruments parfaitement tranchants pour ouvrir la cornée & faire l'extraction.

J'ai vu mettre encore affez en ufage cette fameufe pince pour les arteres, appellée *bec-à-patin*, ou *valet-à-patin*, j'en friffonne quand j'y penfe. Depuis qu'on a le bonheur d'arrêter les hémorrhagies fans faire de ligature, la mode en eft tombée.

L'on commence à fe paffer de cette prodigieufe quantité d'aiguilles à future. On ne s'en fert plus pour les tendons depuis qu'on ne les coud plus; on ne s'en fert plus pour les arteres depuis qu'on n'en fait plus la ligature. Ceux qui voudront adopter ma méthode de guérir les anévrifmes faux, s'en pafferont encore dans ce cas. L'on abandonne auffi l'ufage des pinces dont on fe fervoit pour faire un feton, &

dans l'opération du bec-de-lievre ; je consens cependant que l'on se serve dans ce dernier cas de celles de Heister, à condition qu'on coupera les bords avec un bistouri & non point avec des ciseaux. Les pinces d'Helvétius pour l'amputation des mamelles sont encore inutiles; quoique Heister les ait louées pour le moment où il s'agit d'enlever les glandes , je les estime un instrument très-pernicieux. Bien loin de percer les glandes, comme on le fait doublement par le moyen de ces pinces, on doit, au contraire, se garder de les ouvrir, de peur que la liqueur qu'elles contiennent ne s'épanche dans la plaie. Plusieurs autres instruments que Heister a vantés pour le même objet sont également inutiles. Il ne faut pour cette opération que quelques bons bistouris, de l'adresse & de la présence d'esprit. La double aiguille de Palucci, avec un ressort pour l'opération de la cataracte, n'est d'aucune utilité. Lorsqu'on a retiré la partie tranchante, la partie mousse contond & déchire la plaie que l'autre a faite.

Le *speculum oris*, celui de l'uterus, celui de l'anus, tels que Heister nous les a décrits, sont certainement inutiles, le bistouri herniaire & ses accessoires sont des instruments dont on

peut très-bien se passer ; on y supplée très-avantageusement, par une couple de bons bistouris. Le premier sert à faire l'incision aux téguments, le second à dépouiller lentement l'intestin des différents feuillets du sac herniaire, un troisieme bistouri étroit, garni d'un bouton à son extrêmité, sert à dilater le sac du haut & du bas ; ce dernier instrument est d'un usage plus sûr que tous les autres pour la dilatation de l'anneau. Le doigt sert de sonde dans cette méthode, & vaut beaucoup mieux que la sonde ailée. La ligature de l'épiploon étant regardée comme inutile, nous n'avons plus besoin de l'aiguille quarrée que l'on recommandoit pour cet effet. Il n'est plus de chirurgien qui fasse la taille selon la méthode de Foubert ; les instruments de ce dernier ne servent donc plus à rien.

Les tire-balles de toutes especes sont le produit de la spéculation du cabinet, plutôt que de l'industrie du praticien : on peut très-bien s'en passer. Si la balle est logée dans les parties molles, ces instruments ne peuvent y parvenir ; ils ne peuvent produire leur effet qu'en dilatant, en meurtrissant & en dilacérant. Si elle s'est enclavée dans un os, il faut la dégager, mais

non pas comme fit ce chirurgien, qui poussa dans le bassin la balle qui s'étoit logée dans la partie mince de l'os ileum. Le malheureux sur qui s'est commise une faute aussi grave vit encore. Après quatorze ans il n'est point guéri, & la présence de cette balle lui procure différentes incommodités.

On a banni de la pratique une multitude de fers à cautere; ils ne servent plus aujourd'hui que d'enseignes à la boutique des charlatans. Il faut espérer que la réforme commencée s'achevera; le temps amenera sans doute cette heureuse révolution. Les différentes especes de seringues à injections ont, à quelques égards, leur utilité; elles peuvent servir, entre autres, à repomper les liqueurs épanchées; mais pour peu que l'artiste sache user de ses ressources, il saura s'en passer dans les plaies de la poitrine & du bas-ventre: une position appropriée remplit, mieux que ces instruments, les vues dans lesquelles on les emploie.

Je n'imagine pas que personne emploie encore l'élévatoire de Hildanus, vanté par Heister; son tire-fond & autres pieces accessoires ne sont d'aucune utilité; l'on enleve avec le trépan les parties d'os qui font obstacle. Les éle-

ves voient ces instruments avec un stupide étonnement, & plus d'un professeur qui les leur montre ne sait leur en dire ni les avantages ni les inconvénients. Il seroit à souhaiter que Heister eût voulu faire avec plus d'attention l'examen des instruments à réformer. On auroit pu se passer de la machine compressoire pour l'anévrisme : *voyez* Heister, tab. VII. fig. 8 & 9. Mon bandage des extrêmités y supplée merveilleusement. Avec un peu d'habitude & d'adresse, un chirurgien opérera les fistules à l'anus avec le bistouri, tout aussi-bien qu'avec le syringotome, quel qu'en puisse être l'inventeur.

La méthode usitée pour la ligature de l'artere intercostale ayant été démontrée abominable, l'aiguille dont on se sert à cet effet, est proscrite de droit, & si ce que j'ai dit à cet égard trouve des approbateurs, on pourra se passer du compressoire de Lotter, tout aussi-bien que de celui de Bellocq.

Je desirerois que chaque praticien voulût faire, sans prévention, ses notes sur l'utilité ou le danger des instruments qu'il met en usage. Ce seroit le moyen le plus sûr de débarrasser la chirurgie du nombre effroyable d'instruments

dont elle eſt inondée. Hildanus & Heiſter en ont décrit beaucoup ; la plupart ſont inutiles, ou ne ſont plus uſités. Heuermann nous a donné un appareil d'inſtruments chirurgicaux dont pluſieurs ſont inutiles, ou pernicieux. M. Pallas eſt celui qui, parmi les inſtruments de chirurgie, a ſu faire le meilleur choix. Il a joint à ſon ouvrage une très-bonne gravure de pluſieurs inſtruments utiles ; il mérite à ce double égard toute notre reconnoiſſance.

Le ſac de l'accoucheur mériteroit bien auſſi une revue particuliere : comme j'en ai depuis long-temps abandonné la pratique, je ne m'en mêlerai pas. C'eſt à l'habile accoucheur que cette beſogne eſt réſervée.

SECTION VINGTIEME.

Observation ſur une Plaie de l'articulation de la main avec l'avant-bras.

MR. de Berlichen, général de la cavalerie Autrichienne, reçut, à la bataille de Striegau, 7 ou 8 bleſſures en différentes parties du corps. La plus eſſentielle étoit un coup de ſabre ſur l'articulation de la main avec l'avant-bras. La tête du cubitus étoit coupée, & le coup avoit pénétré juſqu'au radius. Le bleſſé avoit plus de ſoixante ans; on prit de lui tout le ſoin convenable. Excepté cette derniere, toutes ſes bleſſures furent guéries en cinq ſemaines; elles n'avoient point préſenté juſques-là d'accident extraordinaire, ſinon que la main étoit engorgée & œdémateuſe, à cauſe de la gêne qu'éprouvoient les liqueurs dans leur retour; on n'y voyoit néanmoins aucune inflammation. Au bout de ſix ſemaines, il s'éleva dans les humeurs dépravées, par ce long repos, un mouvement de fermentation; il augmenta le gonflement de la partie, fit naître la douleur, & produiſit

produisit une fievre si violente que l'on fit dire des messes à l'intention du malade. Comme l'on s'apperçut que les choses n'en alloient pas mieux, on s'avisa de former les soupçons les plus horribles ; on s'imagina que j'avois un ordre précis de notre roi, de ne point guérir ce général, & de le conduire insensiblement au tombeau. On fit venir secrétement un frere de la charité, qui se mêloit un peu de chirurgie. Ce pauvre religieux condamna ce que j'avois fait ; il ordonna une décoction noire ; le remede étoit trop foible pour opérer la résolution ; la matiere, toujours en stagnation, étoit encore retenue par la compression que faisoit l'appareil ; la fievre survint derechef, devint très-forte, & fut suivie de la gangrene. Je fis sur la peau différentes incisions, qui donnerent issue à la matiere ; tous les accidents furent calmés par des topiques mieux choisis & légérement spiritueux. En dix semaines le malade fut guéri.

Mon bandage pour les extrêmités m'auroit ici merveilleusement servi. J'aurois certainement prévenu par son moyen l'engorgement & le dépôt ; mais je n'en connoissois point encore les avantages, & je me conduisis comme j'avois appris.

SECTION VINGT-UNIEME.

Des Tumeurs & des Maladies rhumatiſmales.

LES auteurs en chirurgie ont fait pluſieurs fois mention des gonflements & des tumeurs produites par des rhumatiſmes ; mais ils ont dit très-peu de choſes de la nature de l'humeur rhumatiſmale, le chirurgien qui a puiſé dans l'étude de la médecine des notions juſtes du caractere particulier de ce vice, en eſt d'autant plus capable de prononcer ſur les effets qui en réſultent. Faute de ces connoiſſances, l'on confond ſouvent avec les maux qui ont le rhumatiſme pour cauſe, ceux qui ſont produits par une humeur catarrhale ; tandis que de ces deux eſpeces d'accidents, chacune exige un traitement différent. L'une & l'autre, il eſt vrai, ſont le plus communément l'effet d'une tranſpiration bruſquement interceptée ; mais elles different & par la nature de l'humeur, dont l'évacuation a été ſupprimée, & par l'organe même où la ſuppreſſion a eu lieu. Si la lymphe s'arrête dans les glandes, il ſurvient une maladie ca-

tarrhale ou fluxion. La matiere en eſt ténace, viſqueuſe & indolente. Si elle s'arrête dans les petits vaiſſeaux des membranes, des ligaments, des tendons ou des nerfs, il en réſulte le rhumatiſme. Alors la matiere eſt tenue, mobile & plus ou moins âcre ; il eſt facile de la mettre en mouvement, elle change de place, & va ſe remettre en ſtagnation, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre.

Lorſque la matiere catarrhale, c'eſt-à-dire, la lymphe groſſiere & viſqueuſe, s'eſt une fois accumulée dans les glandes, elle n'abandonne ſon foyer que lorſque, par des remedes d'une énergie ſuffiſante, on parvient à la briſer & à l'évacuer. Le catarrhe n'eſt donc autre choſe que l'amas d'une lymphe épaiſſe & indolente qui engorge les glandes & le gonflement de ces glandes elles-mêmes. Le rhumatiſme, au contraire, eſt formé par la partie la plus fine, la plus ſubtile de la lymphe, arrêtée dans les plus petits vaiſſeaux des parties nerveuſes. L'irritation qu'elle y produit amene la douleur, la conſtriction, & c'eſt là le vrai caractere qui diſtingue le rhumatiſme du catarrhe. Si l'irritation eſt conſidérable, ſi l'engorgement eſt fort étendu, les douleurs deviennent plus

vives, le gonflement ſe propage dans les chairs; il embraſſe un plus grand eſpace, & il s'y joint quelquefois une rougeur inflammatoire ſuivie de la fievre. Dans ce cas, on dit que le rhumatiſme eſt chaud. L'irritation eſt alors produite par une âcreté quelconque de la lymphe : elle appelle dans les tuyaux capillaires la partie rouge du ſang, ſuſcite une conſtriction dans l'extrêmité de ces derniers, forme ainſi une inflammation légere & ſuperficielle qu'accompagne toujours un mouvement fébrile. Quand il n'y a ni rougeur ni fievre, on dit que le rhumatiſme eſt froid. Il dépend alors de l'engorgement pur & ſimple des liqueurs dans les vaiſſeaux lymphatiques. Cette maladie peut être interne ou externe : quand elle eſt à l'extérieur, le chirurgien peut en juger par lui-même, ſur-tout lorſqu'il joint le rapport du malade au témoignage de ſes ſens. La douleur ſciatique appartient au rhumatiſme; elle eſt cauſée par un engorgement dans la membrane qui ſert d'enveloppe au nerf de ce nom. A l'intérieur, le rhumatiſme peut fixer ſon ſiege au pylore, à l'orifice cardiaque, par l'effet d'une boiſſon trop froide, avalée avec précipitation, ou par l'effet d'un tranſport d'humeurs de l'ex-

térieur à l'intérieur. Le gonflement rhumatiſmal inflammatoire peut, dans certains cas, dégénérer en des ulceres qui ne cedent point aux méthodes curatives ordinaires, & pour leſquelles il faut néceſſairement s'écarter des regles communes du traitement.

Le gonflement rhumatiſmal de la ſeconde eſpece peut tendre à l'induration, & former le ſtéatome & le ſarcome, ſur-tout lorſque la partie affectée eſt entourée de beaucoup de graiſſe, ou parſemée de vaiſſeaux lymphatiques qui forment alors coalition enſemble. Qu'on me permette ici d'expoſer mon opinion: Il eſt démontré, depuis long-temps, que, nos liqueurs, lorſqu'elles ſont arrêtées dans leurs canaux, deviennent épaiſſes & viſqueuſes. L'on ſait encore qu'une humeur ſéparée par ſon légitime organe de la maſſe du ſang, ſi elle eſt arrêtée dans ſon cours, s'accumule & diſtend le vaſe qui la contient. L'humeur accumulée perd par la réſorbtion ſes parties les plus fluides; elle s'épaiſſit, & finit par s'endurcir.

Lorſque la matiere rhumatiſmale fixée dans un endroit qui abonde en graiſſe, occaſionne une conſtriction dans les vaiſſeaux & trouble la réſorbtion des parties graiſſeuſes, il eſt de

toute néceſſité que ces dernieres s'accumulent dans le tiſſu cellulaire qui les reçoit, & que cet amas tende à s'endurcir. C'eſt ainſi que ſurvient le ſtéatome dont l'origine eſt un dépôt de matiere rhumatiſmale.

Quand la matiere catharrale s'accroît par l'affluence des humeurs, comme, par exemple, dans le coriza, il s'enſuit un gonflement de la membrane pituitaire; il peut en naître une excroiſſance polypeuſe, &, ſi la matiere ſe fait jour, un ozene. La matiere rhumatiſmale ſuit à peu près la même marche; elle produit dans les parties vaſculeuſes une conſtriction ſpaſmodique; cette conſtriction s'étend aux parties voiſines; le gonflement déjà formé augmente & ſe propage; la deſſication de l'humeur contenue, la perte que cette derniere fait de ſes parties les plus fluides, alterent la nature de la tumeur, & en forment un ſarcome. Lorſque j'ai eu l'occaſion d'emporter avec le fer ces ſortes de tumeurs, je les ai toujours trouvées, à l'intérieur, blanches ou griſes. Quand on leur donne le temps de s'accroître, elles parviennent à une groſſeur prodigieuſe; comme dans l'obſervation rapportée ci-devant, & changent entiérement d'apparence; elles prennent une

couleur approchante de celle de la chair, & présentent à l'œil un tissu vague & confus. Je rapporte à cette classe les tumeurs, dites *sarcoceles*, lorsqu'elles ne proviennent point évidemment de cause externe, & qu'elles viennent à la suite d'un rhumatisme invétéré ou d'accidents spasmodiques. Telle étoit la nature de ce testicule. *Voyez* l'observation concernant mon apothicaire.

Cet homme étant au fond de la Norwege, s'étoit épuisé de travail. Il avoit éprouvé à un degré excessif, tantôt le froid, tantôt le chaud, & avoit rapporté de ces climats des douleurs rhumatismales qui disparurent lorsque la matiere se fut fixée dans l'enveloppe des testicules. Dans l'espace de quatre ans, ce testicule s'étoit accrû considérablement; il étoit devenu si douloureux, que le malade avoit préféré subir l'opération, eût-elle dû être malheureuse, que de supporter plus long-temps les maux qu'il avoit à souffrir. Je n'entrerai pas dans un détail bien profond sur le traitement de ces maladies. J'observerai seulement qu'il est très-important de distinguer le rhumatisme froid du rhumatisme chaud. Dans cette derniere espece j'ai employé, avec succès, les antiphlogisti-

ques, les fomentations chaudes ſur la partie ſouffrante ; dans l'autre eſpece, la mixture ſimple & la liqueur de corne-de-cerf avec le ſuccin, après avoir au préalable vuidé les premieres voies. Le ſoufre doré d'antimoine, de la troiſieme précipitation, adminiſtré à hautes doſes, comme, par exemple, de trois grains juſqu'à huit ; les gommes réſolutives, &, extérieurement les ſavonneux, m'ont été fort utiles. Pour rendre les choſes plus ſenſibles, je vais rapporter quelques faits de pratique de ce genre.

Un bas-officier, âgé de quarante & quelques années, d'une conſtitution fort replette, ſe heurta, pendant la nuit, le teſticule droit contre le timon d'une voiture. Les douleurs furent médiocres, & ſe diſſiperent totalement par la ſimple application de quelques compreſſes imbibées d'eau-de-vie. Quatre ſemaines après cet accident, il s'apperçut que ce teſticule s'étoit accrû. Comme il n'y reſſentoit aucune douleur, il ne s'en plaignit pas. Les douleurs étant peu à peu ſurvenues, cet homme me conſulta ; je crus d'abord que la tumeur étoit vénérienne, mais le malade m'ayant poſitivement aſſuré qu'il n'avoit jamais eu de mal de

cette eſpece, & qu'il vivoit fort réguliérement avec ſa femme, il me rapporta l'accident qui lui étoit arrivé peu de temps auparavant; j'ordonnai des fomentations réſolutives avec le ſavon & le ſel ammoniac; j'avois fait précéder les ſaignées & les purgatifs. Au bout de 8 jours les choſes n'avoient pas changé de face. Je pris des informations plus amples, & entrai avec lui dans des détails ſur l'état ordinaire de ſa ſanté. Il me dit que, depuis pluſieurs années, il étoit ſujet (ce ſont ſes termes) à des fluxions. Il en avoit quelquefois éprouvé de ſi fortes, qu'elles l'avoient, pendant pluſieurs jours, empêché de ſe remuer. Six mois avant ſon accident, il avoit été affecté d'une eſpece de ſciatique. Depuis qu'il s'étoit bleſſé le teſticule, il n'éprouvoit plus ces douleurs vagues qui ſe jettoient tantôt ſur une partie, tantôt ſur une autre. Cela me fit penſer que les accidents auxquels cet homme avoit été ſujet, provenoient de rhumatiſme, & que la douleur cauſée au teſticule avoit ſollicité vers cette partie l'affluence de la matiere morbifique. Dans cette idée, je fis prendre journellement au malade, pendant dix ou douze jours de ſuite, une infuſion vineuſe doucement laxa-

tive ; ce remede le soulagea beaucoup, & diminua la tumeur ; j'avois continué sur ce testicule les fomentations que nous avons dites ; dès que j'eus suspendu l'usage intérieur des remedes, la douleur & le gonflement reparurent. Je le mis pendant quelques jours à l'usage d'un mêlange de rhubarbe en poudre, & lui administrai le mêlange suivant : soufre doré d'antimoine de la troisieme précipitation, trois grains ; sel volatil de corne-de-cerf rectifié, deux grains ; poudre résolutive simple, un scrupule : à prendre toutes les quatre heures. Je prescrivis, pour boisson ordinaire, une décoction de racines apéritives & adoucissantes ; j'appliquai, en fait de topiques, un onguent composé de galbanum ammoniacé mis en poudre, d'huile de tartre fétide, d'huile de galbanum & d'un peu de camphre. Les douleurs diminuerent ; mais, pendant quinze jours, la tumeur ne diminua pas. Alors je fis prendre au malade, matin & soir, des pilules composées de résine native de gayac, d'extrait aqueux de gayac, de pimprenelle blanche, de sagapenum, de soufre doré d'antimoine & de sel volatil de corne-de-cerf rectifié ; avant & après dîné, une teinture composée de régule d'anti-

moine & de la liqueur de corne-de-cerf avec le ſuccin ; j'ajoutai aux décoctions la raſure de gayac ; je purgeai auſſi le malade tous les huit jours. Au bout de trois ſemaines, le gonflement fut totalement diſſipé. Lorſque je m'apperçus que la tumeur diminuoit, je fis faire dans l'eau de chaux une ſolution de boule-d'acier ; je la mêlai avec mon eau d'arquebuſade pour fomenter les parties, &, ſur la fin, j'ajoutai à ce mêlange le vinaigre litargyré. Le malade fut parfaitement guéri, & pendant pluſieurs années que je l'ai eu ſous les yeux, il ne s'eſt plus reſſenti ni de ſes douleurs vagues, ni de ſa tumeur au teſticule, quoique dans cet intervalle il eût fait campagne. Dans ce dernier cas, la matiere rhumatiſmale étoit d'une nature froide. Si elle avoit été chaude telle que l'éprouvent ordinairement les perſonnes colériques, les remedes employés n'auroient eu que de mauvais effets.

J'ai eu occaſion de voir un bas-officier, âgé de cinquante ans, auquel un chirurgien habile avoit emporté un teſticule ſquirrheux. Le cordon ſpermatique étoit très-épais ; la ligature avoit été faite fort lâche, & n'avoit été ſerrée qu'autant qu'il le falloit pour arrêter l'hé-

morrhagie. Cet homme mourut ; on l'ouvrit ; tous les viſceres étoient ſains ; mais dans le tiſſu cellulaire, au péritoine, du côté gauche ſur-tout, où avoit été le teſticule malade, on trouva une congeſtion conſidérable de ſucs endurcis. Au de-là de l'anneau, le cordon ſpermatique étoit gros comme le bras, & confondu avec le tiſſu cellulaire voiſin, lequel étoit également dur & engorgé. Pendant ſa vie le défunt avoit été fort ſujet aux affections rhumatiſmales, & le vice des humeurs n'ayant été ni combattu, ni exténué, l'opération ne put ſe faire avec ſuccès.

Le nommé Veiſs, fuſilier, au régiment de Treskau, âgé de trente ans, d'un tempérament colérique & ſanguin, fut enrôlé, quoique malade, à cauſe de ſa belle taille, & envoyé à l'hôpital. Il étoit affecté d'une fievre anomale ; il crachoit abondamment une matiere purulente, épaiſſe & viſqueuſe. Je lui demandai des détails ſur l'état antérieur de ſa ſanté, & j'appris qu'en Pologne, d'où il étoit natif, il avoit été fort incommodé de fluxions. En s'enrôlant il avoit fait un excès de boiſſon, ce qui l'avoit mis dans l'état où il ſe trouvoit. Il en étoit à l'onzieme jour de ſa maladie ; en

s'ennivrant il s'étoit refroidi, & avoit été ſurpris d'un point de côté, qui ſe diſſipa le ſeptieme jour, après qu'il eut vomi du ſang. Je crus devoir me comporter comme avec une pleuréſie ordinaire, où le dépôt étoit formé. La fievre diminua peu à peu; les crachats continuerent, & ne céderent à l'uſage du kina & de la caſcarille, que lorſque j'y eus ajouté une boiſſon pectorale, faite avec des feuilles de pulmonaire & les roſes ſeches. En ſix ſemaines le malade fut guéri. Une bonne nourriture le rétablit entiérement. Un matin en faiſant ma viſite, je parlai à cet homme, & m'apperçus qu'il nazilloit, j'en fus frappé, j'examinai auſſitôt ſa gorge, que je trouvai parſemée de chancres; la luette étoit preſque entiérement rongée; le voile palatin l'étoit en grande portion, je viſitai les parties honteuſes, je les trouvai chargées de condylomes; j'avois bien apperçu auparavant quelques tâches rouges au front, mais ne ſoupçonnant rien du fait, je ne les avois point conſidérées avec attention; le cuir chevelu en étoit couvert. Dans l'état de foibleſſe & de convaleſcence où étoit le malade, je ne jugeai point à propos de lui adminiſtrer le mercure; je me contentai de preſcrire d'abord

une décoction fort chargée, dont la base étoit le bois de gayac & le chiendent; je le mis à l'usage des farineux & du laitage; je fis souvent toucher le fonds de la gorge avec un mêlange d'eau phagédénique & de miel rosat; je conservai, par ce moyen, le reste de la luette; les ulceres de la gorge se mondifierent; mais les condylomes ne disparurent point. Après avoir continué pendant six semaines ce traitement, je fis baigner le malade, & le disposai à une légere salivation. Sur la fin de Janvier, je le purgeai avec la rhubarbe, & le mis à l'usage du mercure doux, deux grains le matin & autant le soir, mêlé avec les absorbants. A raison de la médiocrité de sa dose, le remede ne devoit produire qu'un effet très-lent; ce ne fut aussi qu'au bout de trois semaines que la salivation s'établit; je craignois d'exposer des vaisseaux affoiblis à une action trop forte: tous les accidents se dissiperent, &, pour rétablir entiérement le malade, il ne falloit plus que laisser au mercure qui circuloit avec les humeurs le temps d'achever son ouvrage. Le 16 Mars on rassembla le régiment pour l'exercice, & le 19 on toisa les recrues. Le capitaine de la compagnie (à qui Dieu pardonne tous les maux qu'il

m'a fait éprouver au ſujet de cet homme) auroit cru ſe déshonorer en venant le toiſer à l'hôpital. Il le manda, à mon inſçu, à huit heures du matin, par le temps le plus humide & le plus froid de la ſaiſon ; à midi cet homme revint à l'hôpital, gelé de froid & tout courbé : je fis au capitaine des repréſentations très-vives ſur le danger auquel il l'expoſoit. J'obtins pour toute réponſe, *que le diable ne l'emporteroit pas.* Les quatre dernieres ſemaines, il exerça avec le régiment, & aſſiſta à la revue du mois de Mai. Au mois de Juin les taches vénériennes reparurent ; l'on ne manqua pas de dire que je n'entendois rien au traitement des maladies vénériennes ; le malade rentra à l'hôpital ; je le fis encore légérement ſaliver en Août ; mais, à la fin de Septembre, le capitaine le redemanda à cauſe de la diſette d'hommes où étoit la compagnie ; je lui conſeillai de ne l'employer qu'à porter les ordonnances, afin qu'au moins il put paſſer la nuit dans ſon lit. On ne tint pas compte de cet avis ; vers la mi-Septembre, l'automne étant très-froide, cet homme encore convaleſcent, fut commandé de garde ; il lui échut en partage une faction de nuit, depuis une heure juſqu'à trois heures du

matin. Le corps-de-garde étoit échauffé par le nombre de perſonnes qu'il contenoit ; par l'effet de cette chaleur, & par une ſuite du traitement qu'il avoit ſubi ; notre homme avoit les pores fort ouverts. C'eſt dans ces diſpoſitions qu'il alla faire ſes deux heures de faction ; à deux heures & demie il tomba par terre, attaqué d'une hémiplégie du côté gauche ; elle étoit ſi complette, que la langue, la gorge, la poitrine, & l'anus s'en reſſentoient. Il n'avoit le ſens du goût que du côté droit, même en avalant, il croyoit appercevoir cette différence. Dans le larynx, à droite, la reſpiration étoit libre, elle étoit très-pénible à gauche. Un côté du rectum étoit abſolument ſans action, les excréments y reſtoient nichés, & l'on étoit obligé de les en tirer avec une ſpatule. La faute de ces accidents retomba encore ſur moi ; on me fit un crime de n'avoir pas achevé, en quatre ſemaines, un traitement qui devoit être l'ouvrage de ſix mois. Quand on a affaire à des inſenſés de cette eſpece, c'eſt un motif de conſolation de n'avoir rien à ſe reprocher dans la conduite d'une maladie ſi difficile & ſi compliquée. Il n'eſt pas douteux que le principe de cette maladie n'ait été un rhumatiſme ; la matiere

matiere morbifique s'eſt jettée ſur les poûmons; dans la pleuréſie que le ſujet a éprouvée, cette matiere a été évacuée avec les crachats. Le malade étoit depuis nombre d'années ſujet aux accidents qui dépendent du vice rhumatiſmal : il y avoit à peine ſix ſemaines qu'il reſſentoit des ſymptomes de vérole; avant ce moment il n'en avoit jamais été infecté, & c'eſt peu de temps après le commerce impur qu'il lui étoit ſurvenu au prépuce des ulceres chancreux qui l'ont beaucoup fait ſouffrir. Cet homme s'étoit engagé uniquement dans les vues de ſe faire guérir ; la cure de la pleuréſie ayant emporté tous les accidents vénériens, il s'en étoit cru débarraſſé pour toujours, & en conſéquence, ne m'avoit rien déclaré de ſon état; la matiere rhumatiſmale ayant été entraînée par la criſe des crachats, la proſtration des forces avoit retardé les progrès du virus vénérien, & ce dernier s'étoit rapidement développé à leur retour. Par ménagement pour les poûmons, encore foibles, je n'avois pas voulu adminiſtrer le mercure; mais le virus ayant réſiſté à tous les autres remedes, il fallut bien y venir; je ne l'employai néanmoins qu'à petites doſes, & les choſes ſe feroient parfaitement bien paſſées, ſi on n'avoit pas expoſé

de si bonne heure le malade, pendant 4 heures de temps, à un froid cruel; on suspendit par-là l'action du mercure, & avec lui on retint dans le sang le reste des humeurs morbifiques, qu'il auroit entraînées par les excrétions; ce levain retenu avoit réveillé les accidents l'été suivant. Une salivation légere les ayant dissipés derechef, le malade également affoibli par le mal & par le remede avoit besoin d'autant plus de temps pour se remettre. Le repos nécessaire lui ayant été refusé, il s'étoit ensuivi l'hémiplégie, comme nous avons vu, & nous fûmes encore assez heureux de parvenir à le rétablir en six mois de temps.

En général, je remarquerai que souvent le vice rhumatismal semble être endormi, ou bien se déguise sous l'apparence de toutes sortes de maladies, que l'on ne guérit point par les voies ordinaires, & dont les indications sont délicates à saisir. Souvent il produit des tumeurs, des dépôts qui éludent les moyens de l'art, à moins qu'on ne les attaque vigoureusement par leurs causes.

SECTION VINGT-DEUXIEME.

De l'utilité de l'Eau froide dans les maladies, tant internes qu'externes.

FEU M. le docteur Hahn étoit ami des hommes, autant que praticien heureux; ses bontés pour moi s'étendoient si loin, qu'il me donnoit à lire tous ses manuscrits sur l'usage de l'eau froide, dans le temps que j'étois encore un simple éleve. C'est par ses conseils & d'après ses expériences que j'ai employé ce moyen dans une violente inflammation du pied; c'est à lui que j'ai obligation de l'usage que j'en ai fait dans les cas de hernies. Instruit par ses observations, j'ai osé l'employer extérieurement dans les petites-véroles, & dans les fievres malignes. Les clabauderies de l'envie & de la méchanceté m'ont empêché d'en étendre l'usage, autant que je l'aurois bien voulu; je l'ai employée dans des moments où il n'y avoit absolument plus d'espoir, où personne n'osoit plus entre-

voir une reſſource, quelquefois elle a été inutile ; ſouvent elle a fait des miracles.

En Juillet 1742 : à Schweidnitz, le nommé Seeman, bas-officier au régiment des cuiraſſiers de Buddenbrook, ſe fit ſaigner un cors en voulant l'enlever ; le lendemain matin il fit l'exercice à cheval, par un temps très-chaud, & auſſi-tôt après, il fut obligé de monter la garde tout botté. Je fus appellé pendant la nuit, je le trouvai éprouvant des douleurs inſupportables ; il faiſoit des hurlements affreux. Je découpai la botte ſur l'extrêmité malade, & le gonflement, qui, juſqu'alors, avoit été bridé par cet obſtacle, s'étendit, & fit à vue d'œil des progrès étonnants. La cuiſſe étoit entrepriſe, & l'on remarquoit, çà & là, des eſpaces d'inflammation, qui s'étendoient juſqu'au bas-ventre. Dans ces circonſtances, je fis des ſaignées & adminiſtrai une poudre réſolutive ; comme chirurgien d'eſcadron, je devois prendre l'avis du chirurgien-major ; mais il étoit abſent, & j'eus recours à M. le docteur Hahn, avec d'autant plus de confiance, que j'avois chez lui un libre accès ; & même la permiſſion de lire la collection des remarques qu'il couchoit par écrit ; il ordonna des ſaignées, une

poudre résolutive, & l'application de l'eau froide. La premiere partie de l'ordonnance étant déjà exécutée, je fis tirer du puits un sceau d'eau fraiche, j'y trempai un linceuil, dont j'enveloppai la partie affectée, ainsi que le bas-ventre : les cris du malade redoublerent ; moi-même je n'étois pas sans inquiétude sur l'événement ; malgré cela, dès que je m'apperçus que la fraîcheur de cette espece de fomentation étoit passée, j'eus soin de la renouveller ; pour cette fois, le malade la supporta beaucoup mieux ; enfin, après avoir continué cette manœuvre pendant trois heures, le gonflement & la rougeur diminuerent ; le malade dormit, il transpira ; vers le soir de ce même jour tout étoit évanoui, gonflement & douleur, & les deux extrêmités se trouverent l'une comme l'autre ; je continuai néanmoins tout le lendemain mes fomentations. La place où avoit été le cors parut noire & flétrie, comme dans le sphacele ; j'emportai aisément avec le bout du doigt la partie detruite. Je scarifiai les bords, &, au bout de huit jours, ce dangereux accident fut entiérement dissipé. J'ai vu chez M. de Hahn quantité d'exemples de l'utilité de l'eau froide ; lui-même, à l'âge de

quatre-vingt ans, s'y baignoit tous les jours. En Siléſie, où il y a quantité de maniaques, il en a guéri beaucoup par l'application de l'eau froide & de la glace ſur la tête. Il commençoit ſon traitement par la ſaignée & l'émétique, enſuite il ne leur donnoit pas d'autre remede que l'opium.

Dans les fievres malignes, lorſque le pouls ne s'apperçoit preſque plus, & que le malade a la mort ſur les levres, je fais appliquer ſur le ſcrotum & le bas ventre des compreſſes d'eau froide ; j'en fais laver la poitrine, les bras, les pieds, ainſi que le viſage ; je fais eſſuyer les parties lavées, & bien couvrir le malade ; je lui fais prendre une boiſſon chaude, quelquefois un verre de bon vin, & une potion analeptique, avec le ſel volatil de corne-de-cerf, ſelon la méthode de notre reſpectable M. Cothenius ; alors le pouls ſe réveille, il devient plus plein, les ſueurs s'établiſſent, & le malade reprend des forces. J'ai plus d'une fois ſauvé la vie de cette maniere à ceux dont l'état étoit le plus déſeſpéré. En admettant que dans ces cas, les autres remedes adminiſtrés, contribuent beaucoup à cette heureuſe révolution, on ne me conteſtera pas que l'eau froide

n'ait produit ici le principal effet ; presque tous ceux sur qui on les a employés, sans le secours de l'eau, sont morts; tandis que la plupart de ceux auxquels on a administré ces secours réunis ont été sauvés ; au simple contact de l'eau froide, tel que nous l'avons dit, les plus agonisans semblent revenir à eux ; ils se contractent, ils tremblent, & c'est alors que les analeptiques & le sel volatil de corne-de-cerf, se donnent avec succès ; les cantharides auparavant sans action, deviennent plus efficaces ; le quinquina, la serpentaire de Virginie, produisent tout ce qu'on peut attendre de leurs vertus. Les secrétions & les excrétions se rétablissent ; la machine reprend ses fonctions, & les malades sont complettement ramenés à la vie.

Je ne ferai point le détail des observations dont je donne ici le résultat, je ne ferai point non plus l'histoire des cas particuliers que j'ai rencontrés, ce seroit surcharger ces pages inutilement. M. Cothenius qui visite soigneusement les hôpitaux dont il a la direction, a été témoin des cures multipliées opérées par ce moyen. Plusieurs autres personnes, & mes propres éléves en sont témoins tous les jours.

Au mois d'Août 1742, à Schwdnitz, un chirurgien âgé de trente ans, d'un tempérament mélancolique à la fois & ſanguin, tomba dans la manie, à la ſuite d'un uſage immodéré du café, il en prenoit non-ſeulement matin & ſoir, mais encore à diner, en place de ſoupe & de potage. De l'avis de M. Hahn, on lui fit une ſaignée copieuſe; il fut purgé avec la rhubarbe, que l'on eut bien de la peine à lui faire prendre; il fut auſſi émétiſé; on mit le malade dans un bain froid, on lui appliqua de la glace ſur la tête, & dans ſes tranſports on lui faiſoit avaler un grain d'opium dépuré. En trois ſemaines il fut entiérement rétabli, il lui ſurvint des hémorrhoïdes, qui fluerent & aſſurerent ſon état.

J'ai guéri auſſi pluſieurs maladies de cette eſpece; d'autres, chez leſquels la cauſe principale du mal étoit la trop grande conſiſtance des humeurs, ont été guéris par un uſage copieux de l'eau, priſe intérieurement; mais comme ces malades ſont ordinairement très-indociles, & que la rigueur quand on l'emploie fait empirer leur état; j'uſais de ſtratagêmes pour parvenir à mon but. Après les avoir fait enchaîner, je leur faiſois donner pour toute nourriture des harengs ſalés, autant qu'ils en vouloient, avec

un peu de pain & beaucoup d'eau ; la faim qui les sollicitoit, les obligeoit à s'en nourrir, & plus ils en mangeoient, plus la soif les portoit à boire. Lorsque je voulois leur faire prendre d'autres remedes, je faisois mettre à leur portée fort peu de boisson, & je défendois qu'on leur donnât autre chose qu'ils ne les eussent pris. L'un, entre autres, de ces malades mangeoit par jour, habituellement huit à douze harengs, & en conséquence buvoit considérablement : il fut guéri en trois semaines ; d'autres qui buvoient & mangeoient moins, étoient guéris en cinq ou six semaines. Il ne s'est pas peu présenté de ces cas dans ma pratique.

Les bonnes-femmes ne veulent pas qu'on applique rien d'humide sur les érésipelles, & beaucoup d'hommes ne pensent pas à cet égard mieux que ces femmes. J'ai osé plusieurs fois combattre ces maladies, par l'application de l'eau froide, après avoir saigné suffisamment, & de cette maniere je les ai guéris en trois ou quatre jours ; néanmoins, on doit bien se garder de faire usage de cette méthode inconsidérément & sans examen ; dans les sujets cacochimes, scorbutiques, arthritiques & asthmatiques, elle pourroit être pernicieuse. Si on

veut en voir davantage ſur l'utilité de l'eau froide, on n'a qu'a lire Schveidtner, Hahn & Bergius de Loccabade. Le docteur Rhades a publié ce dernier ouvrage avec des notes précieuſes ; ce digne homme a ſouvent été dans ces cas, témoin de ma façon de faire ; il connoît la plupart de mes obſervations, & je puis avec confiance en appeller à ſon témoignage.

Au moment que j'écris ceci, je viens de faire un nouvel eſſai de l'utilité de l'eau froide.

En Janvier 1771, le nommé Grigeley, recrue, après avoir fait par un temps déteſtable une marche de quatre ſemaines, fut attaqué d'une fievre catarrhale maligne, & porté à l'hôpital; malgré les remedes, la maladie empira de jour en jour ; le ſixieme de ſon invaſion, elle parvint à ſon dernier période : le lendemain le pouls étoit mince comme un fil, & le malade avoit une face hippocratique ; voyant que la mort arrivoit à grands pas, je fis laver les pieds du malade avec de l'eau froide ; auſſi-tôt après, je le fis couvrir de linges chauds & de couvertes ; je fis encore appliquer ſur le ſcrotum & le bas-ventre des compreſſes imbibées d'eau froide ; le malade ſe roidit, on lui adminiſtra une potion analeptique & du

vin ; je fis ôter les compreſſes, on le couvrit chaudement, il revint à vue d'œil ; il s'établit une criſe par les ſueurs ; il en ſuccéda une autre par les ſelles ; le vingt-quatre Février le malade ſortit de l'hôpital bien portant.

De l'uſage intérieur de l'Eau froide.

L'uſage des bains froids rend la force aux corps les plus débiles ; il a diſſipé promptement & ſans danger des inflammations conſidérables. Dans les fievres malignes, lorſque la force vitale eſt preſque éteinte, j'ai produit des effets merveilleux, par le moyen de l'eau froide, appliquée ſur le ſcrotum & le bas-ventre, ou employée en lavage ſur les extrêmités. S'il pouvoit y avoir en médecine un remede univerſel, ce remede ſeroit l'eau ; j'ai dit tout-à-l'heure, que je devois principalement à M. Hahn, dont je révére encore les cendres, les connoiſſances que j'avois acquiſes ſur cet objet. Quand j'ai rencontré des malades dociles, j'ai quelquefois combattu avec ſuccès, ſans autre remede qu'une boiſſon copieuſe d'eau, des maladies très-enracinées.

Je vais en rapporter quelques exemples : un ſavant, qui étoit hypocondriaque au dernier

degré, vint me faire part de ſon état : il étoit extrêmement réſervé ſur le régime ; il buvoit beaucoup de thé, & quelquefois un peu de bierre repoſée ; malgré cela ſon mal faiſoit des progrès journaliers : je lui recommandai de boire beaucoup d'eau fraiche, & je refuſai de lui preſcrire aucun remede, que je ne fuſſe sûr de ſa docilité à cet égard. On voulut ſavoir quelle étoit la quantité que je preſcrivois, je répondis que je n'en preſcrivois aucune, & qu'on ne buvoit jamais trop ; je connoiſſois le ſujet, & ce n'étoit pas ſans deſſein que je mettois de l'ambiguité dans mes réponſes ; il me promit de ſuivre mes avis ; je lui donnai d'abord des abſorbants, auxquels je joignis le nitre & la rhubarbe ; par la ſuite, j'y ajoutai la poudre d'écorce d'orange. Je lui fis prendre abondamment des extraits de plantes ameres, préparées au bain-marie & délayées dans fort peu d'eau ; ordinairement on fait diſſoudre depuis un demi-gros juſqu'à un gros de ces extraits, dans une once d'eau, & on les donne à la doſe de quelques gouttes ; mais ce remede eſt alors un vain appareil, plutôt qu'un véritable ſecours : ici je faiſois délayer ces extraits dans ſuffiſante quantité d'eau de cannelle, ou d'eau

de menthe, j'y ajoutois tantôt le tartre tartarisé, tantôt une huile carminative, & je voyois le malade une ou deux fois par semaine.

Trois semaines s'étoient écoulées dans ce traitement, lorsque le malade se plaignit de ressentir souvent les incommodités de son premier état; je craignis qu'il ne but point assez, il m'assura qu'il buvoit par jour quinze quarts (1) d'eau, & me parut disposé à en boire davantage s'il le falloit. Je lui conseillai de s'en tenir constamment à cette mesure; je l'avertis en même temps, qu'il falloit user des remedes avec constance, & sur-tout ne pas manquer de patience; le malade fit ce que je voulus; il guérit. Aujourd'hui il a l'esprit tranquille & satisfait, & depuis vingt-trois ans il n'a point essuyé de maladies graves. Il m'assuroit encore, il y a peu de temps, qu'il ne passoit pas un jour sans boire ses huit quarts d'eau fraîche.

Un autre savant, distingué dans la connoissance du droit, buvoit tous les jours ses trois quarts de biere blanche, & quoiqu'il ne manquât pas d'appétit, il étoit néanmoins bouffi par-tout le corps. Il fut attaqué d'une fievre lente qui le faisoit tendre visiblement à l'éthi-

(1) Le quart équivaut à peu près à une livre.

fie. Je fus appellé; après m'être informé de sa maniere de vivre, & généralement de tout ce qui pouvoit avoir trait à son état, je lui conseillai de se mettre, pour toute boisson, à l'usage de l'eau fraîche, ou au moins d'une tisanne légere. Ce malade témoigna de la répugnance; je me disposois à prendre mon congé; il me retint, en promettant de me bien payer si je voulois lui prescrire des médicaments. Je répondis que je ne lui donnerois rien s'il ne vouloit boire de l'eau. A la fin, nous convînmes de nos faits, & je consentis à lui accorder de la biere, pourvu qu'il bût trois quarts d'eau fraîche chaque jour. Je prescrivis une solution d'yeux d'écrevisses & de sels moyens. Peu de temps après, je le mis à l'usage journalier d'une infusion, à froid, d'écorce du Pérou. Après cinq semaines le malade fut complettement rétabli. Depuis ce temps il a renoncé à la biere, au café & au thé, & s'en est tenu à l'eau. Mais quelquefois il se dédommage un peu trop par le vin de ces sacrifices. Voilà vingt ans qu'il suit le même régime, sans qu'il lui soit survenu la moindre indisposition.

Il y a trente-deux ans, qu'à la suite d'un

usage trop copieux de thé, j'étois souvent incommodé de rôts & de vertiges. Depuis 1745 jusqu'en 1748, j'ai étudié jour & nuit, buvant du thé & fumant la pipe. Cette façon de vivre m'avoit affecté au point que je ressemblois à un spectre. J'y apportai assez de changement pour empêcher mon état de s'aggraver, mais point assez pour me rendre mes couleurs & l'état de la santé. Quoique je fisse de l'eau ma boisson ordinaire, les rôts, les vertiges, les mauvaises digestions subsistoient toujours. La perte que je fis successivement de plusieurs de mes proches, les désagréments de la captivité que j'essuyai dans la derniere guerre, étoient autant de sujets de chagrin qui ne tendoient pas à rendre mon état meilleur. Mon pouls devint inégal & intermittent. Par les avis de mon ami M. Rhades, je me mis à l'usage du tartre tartarisé, des extraits amers, de l'huile de vin & de l'huile de cannelle; mon état s'amélioroit; mais les vertiges ne me quittoient point. Il y a quatre ans que je pris le parti de déjeûner tous les matins avec un quart-d'eau froide au lieu de thé & de café, & de ne fumer qu'une seule pipe; alors les rôts & les vertiges sont totalement disparus; mes cou-

leurs ſont revenues, & moyennant le régime ſévere que je me ſuis impoſé, en ne faiſant par jour qu'un ſeul repas ſort ſobre, & en buvant journellement deux ou trois quarts d'eau fraîche, je me porte très-bien; dès que je m'écarte de cette façon de vivre, j'y ſuis bientôt ramené par les ſenſations déſagréables que j'éprouve.

Une dame de la premiere qualité avoit eu, à l'égard de ſa ſanté, tant d'échecs à ſubir, qu'elle étoit parvenue à l'état le plus triſte; ſon eſtomac étoit affoibli au point qu'elle vomiſſoit réguliérement tout ce qu'elle mangeoit; ſes humeurs étoient dans un orgaſme prodigieux; leur impulſion ſur le cerveau étoit ſi forte, qu'elle ne jouiſſoit pas d'un moment de bon ſommeil. Sans ceſſe, elle croyoit entendre un tapage qui ſe faiſoit dans ſa tête; elle éprouvoit ſouvent des ſoubreſauts de frayeur; on liſoit ſur ſon viſage toutes les douleurs qu'elle ſouffroit. Après m'être ſuffiſamment éclairci de ce qui avoit rapport à ſa ſanté, cette dame, qui s'attendoit à une ample preſcription de médicaments, ne fut pas peu ſurpriſe de voir que je ne lui preſcrivois qu'une copieuſe boiſſon d'eau fraîche; elle y oppoſa d'abord un peu de réſiſtance, dans la crainte que

que cette quantité d'eau n'achevât de lui abîmer l'eſtomac. Je la raſſurai pleinement, & la confiance reprit le deſſus, quand je lui promis que, dès qu'elle auroit mis mes conſeils en pratique, ſes vomiſſements ne tarderoient point à ſe ſupprimer. Elle en prit donc la réſolution & la ſuivit avec beaucoup de conſtance & de fermeté. Mon attente ne fut point trompée; le ſimple uſage de ce remede lui rendit complettement la ſanté ; de ſorte qu'elle ne manque pas de le recommander à toutes les perſonnes qu'elle ſait être dans un état approchant du ſien.

C'eſt par ſon ordre exprès que je rends publique aujourd'hui cette obſervation ; ce qui, d'ailleurs, entre parfaitement bien dans mes vues. Si je voulois commettre un acte d'ingratitude & me targuer des travaux d'autrui, il me feroit aiſé de rapporter, comme miennes, quantité d'obſervations que je me ſouviens avoir lues dans les papiers de feu M. Hahn; je pourrois même en placer ici pluſieurs autres tirées de ma propre pratique; mais ſi ce que j'ai dit ne ſuffit pas, un plus grand nombre d'exemples ne feroit pas une impreſſion plus profonde.

SECTION VINGT-TROISIEME.

Méthode curative de la Fievre-quarte.

Je n'examinerai point dans quelle partie du corps se tient ordinairement le foyer de cette espece de fievre, il me suffit de savoir qu'elle est entretenue par une matiere qui forme d'abord un engorgement dans quelqu'un des visceres ; cet engorgement est bientôt suivi d'une constriction spasmodique des vaisseaux qui produit le frisson; après le frisson vient la chaleur, qui brise la matiere fébrile, & se termine par les sueurs. C'est ainsi que, parcourant des périodes réguliers, les paroxismes se préparent, se développent & se succédent. Je ne m'étendrai pas davantage sur cette théorie; je m'empresse à exposer ma méthode curative & les succès qu'elle a produit.

Il n'est pas encore bien éloigné ce temps où l'on avoit soin d'abandonner à elles-mêmes, depuis l'automne jusqu'au printemps suivant, & la fievre quarte & la fievre quotidienne ; où

l'on donnoit avec précaution quelques ſels neutres, où l'on preſcrivoit, en tremblant, une once de kinkina, quand elles ſembloient s'opiniâtrer. Souvent j'ai vu les fievres réſiſter à ces remedes, ſouvent je les ai vues dégénérer en hydropiſie, ou en quelque autre maladie chronique.

Dans les fievres quartes, pendant les trois jours qui ſuivent l'invaſion de la fievre, je donne trois ou quatre fois par jour une poudre digeſtive, compoſée de rhubarbe, de ſel de Glauber, & d'un abſorbant. En hiver, je donne de préférence l'émétique; enſuite je mets les malades à l'uſage des extraits amers, délayés dans la liqueur digeſtive compoſée de Boërhaave; je fais prendre ces remedes à très-hautes doſes, & quelquefois, par intervalles, je preſcris les pilules balſamiques, je continue ce traitement pendant trois ſemaines, après leſquelles la matiere fébrile ſe trouvant ſuffiſamment atténuée, & la conſtriction ſpaſmodique en grande partie détruite; j'acheve la cure, en preſcrivant pour les journées exemptes de paroxiſmes, une poudre faite avec ſix ou huit grains de ſoufre doré d'antimoine de la troiſieme précipitation, & parties égales de ſel ad-

mirable & d'abſorbants ; ce remede mis en uſage pendant quatre ou ſix jours, enleve ordinairement la fievre. J'aſſure alors l'état du malade, en lui faiſant prendre quatre fois par jour, & pluſieurs jours de ſuite du kinkina choiſi, à la doſe d'une drachme pour chaque priſe ; je le mêlange par fois avec la racine d'arum, la ſerpentaire de Virginie, ou le gui de chêne, un gros d'une de ces ſubſtances ſur une once de kina. Par-là je prémunis le malade contre les rechûtes, ſi communes dans cette eſpece de maladie ; quand la fievre ne cede pas à l'uſage du ſoufre doré d'antimoine, je fais préparer trois onces du meilleur kinkina poſſible, que je donne quatre fois par jour, à la doſe preſcrite ci-deſſus ; ſeul ou mêlangé avec d'autres médicaments appropriés. Après quoi, je mets pendant huit jours le malade à l'uſage d'un élixir tonique, & je finis par donner encore une once ou une once & demie de kinkina, diſtribué en un nombre de doſes ſuffiſant. J'ai toujours obtenu l'effet que je deſirois ; lorſque j'apperçois dans les ſujets affectés de cette eſpece de fievre des humeures gluantes & viſqueuſes, j'ajoute aux extraits amers le ſel ammoniac ; ces extraits

doivent être préparés, tout au plus, à la chaleur du bain-marie; le feu, s'il eſt appliqué plus immédiatement, les brûle & détruit leurs vertus. Le kina doit être choiſi avec ſcrupule : ſi les malades ſont trop foibles pour le prendre en ſubſtance, on peut l'adminiſtrer en infuſion froide. Il faut faire cette infuſion avec de l'eau de riviere, & ſecouer ſouvent la bouteille. Si les inteſtins, les viſceres ont trop perdu de leur action, je marie les ferrugineux avec le kina. Voilà en quoi conſiſte la méthode dont je me ſers; ſi l'on veut m'en faire connoître une plus heureuſe & plus sûre, je l'accepterai avec reconnoiſſance.

J'ai tiré ſouvent le plus grand avantage de l'infuſion froide de kinkina, pour combattre les vertiges, pour ſoutenir les forces des bleſſés, dans les plaies conſidérables. L'uſage de cette écorce s'oppoſe merveilleuſement à la réſorbtion, dans les grandes ſuppurations, dans les cas de gangrene; on l'emploie heureuſement, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, contre la foibleſſe & l'atonie des ſolides.

En 1745, à l'hôpital de Meiſſen, toutes les plaies, même les plus ſimples, devenoient gangreneuſes. Ces accidents trouvoient leur cauſe

dans les fatigues de la campagne précédente, qui avoit été très-longue & très-pénible; cette présomption est d'autant plus vraisemblable, qu'ils n'avoient pas eu lieu au commencement comme sur la fin de la campagne. Le kinkina, la canelle & le girofle nous furent du plus grand secours contre cette gangrene épidémique; l'application extérieure du kina fut encore plus utile que son usage interne, (lequel cependant ne fut pas négligé) & plus sûre que les incisions. On couvroit les plaies d'une poudre faite avec ces trois substances mêlangées, & ce moyen arrêtoit généralement les progrès de la gangrene. M. Probisch, M. Schmucker, chirurgien-général, & M. Mertz, chirurgien-major, ont employé ces remedes avec le plus grand succès: ils ont sauvé une foule de malades. Presque tous ceux qui ont été traités différemment sont morts, victimes malheureuses de la routine alors en usage.

SECTION VINGT-QUATRIEME.

Du Tetanos, ou ſpaſme des muſcles de la mâchoire inférieure.

PAR les recherches que j'ai faites, je crois m'être aſſuré que c'eſt après l'action de Chotuſitz que ces accidents ont commencé à ſe montrer dans l'armée Pruſſienne. On les a d'abord apperçus dans l'hôpital de Kuttenberg, & enſuite dans les autres hôpitaux. Les hommes les plus légérement bleſſés, dès qu'ils en étoient attaqués mouroient preſque tous. Quoique l'on ne ſoit point parvenu à découvrir la véritable cauſe de ces accidents, nous avons eu néanmoins la ſatisfaction de ſauver nombre de ces malades pendant les dernieres campagnes qu'a fait notre armée. Parmi les divers moyens qu'on a employés, on a remarqué que, d'après le conſeil de quelques médecins Anglois, l'opium, tant intérieurement qu'extérieurement, étoit le remede le plus efficace. Lorſque mes malades éprouvoient ces accidents, je faiſois

ſur les parties affectées des embrocations avec de l'huile tiede; j'appliquai par deſſus des fomentations émollientes; les plaies étoient panſées chaudement, deux fois par jour; je défendois qu'on les irritât en les eſſuyant; l'humidité ou la matiere de là ſuppuration, étoit mollement pompée avec la charpie brute; les panſements ſe faiſoient avec célérité, crainte que le contact de l'air & le froid ne nuiſiſſent aux plaies. La mâchoire étoit, comme je viens de le dire, frottée avec de l'huile mediocrement chauffée, enſuite expoſée à la vapeur d'une décoction émolliente pendant une demi-heure, trois ou quatre fois par jour; au ſortir de ce bain la partie étoit couverte de compreſſes trempées dans une eau chargée de ſel ammoniac, & appliquées chaudes, après avoir été exprimées. Le baume de vie externe, étendu dans l'eau, nous a été fort ſouvent utile; pour les remedes internes, je preſcrivois matin & ſoir des pilules, compoſées d'extrait de camomille, dix grains; de gomme ſagapene, cinq grains; eſprit volatil rectifié de corne-de-cerf, trois grains; opium dépuré, un grain, & des émulſions analeptiques, ou bien je délayois ces pilules dans l'eau de méliſſe, & je faiſois couler

ce remede dans la bouche du malade, quand il n'étoit pas possible d'écarter les mâchoires. Une eau laitée étoit dans ces cas la boisson ordinaire. Il m'est arrivé de rétablir en trois jours, d'autres fois en cinq jours des hommes ainsi affectés; une circonstance très - remarquable c'est que le spasme des mâchoires n'avoit point lieu dans les salles où l'air étoit souvent renouvellé. Pour procurer cet avantage à celles dont le soin m'étoit confié, je fis faire avec des planches des canaux de huit pouces en quarré, & de dix à seize pieds de longueur; par une de leurs extrêmités, ces canaux étoient reçus dans le mur, ras au plancher de la salle, dans l'endroit par où pouvoit arriver l'air le plus sain & le plus frais; cette extrêmité restoit ouverte à l'accès de l'air; l'autre extrêmité des canaux donnoit dans la salle, & se trouvoit fermée par une opercule mobile, qu'on enlevoit & replaçoit à son gré; à l'autre bout de la salle, & à la partie la plus élevée du mur, je fis pratiquer des ouvertures, pour recevoir des especes d'entonnoir, dont le grand diametre long d'un pied & demi, étoit placé en dedans; ils communiquoient au dehors par un

tuyau de trois pouces de diametre ; ce tuyau avoit auſſi ſon obturateur, qui s'ôtoit à volonté.

Tous les matins, avant le panſement, après avoir bien fait couvrir les malades, je faiſois ôter les obturateurs, tant des canaux que des entonnoirs, & je donnois entrée à un courant d'air, qui balayoit l'atmoſphere de la ſalle, & la purgeoit en un quart-d'heure de tous les miaſmes corrupteurs. Après le panſement, je répétois l'opération & avec les mêmes précautions ; j'en faiſois autant vers le ſoir, avant l'heure du coucher. Ces moyens dont je me ſuis ſervi avec ſuccès, réuniſſent tous les avantages que l'on peut attendre du ventilateur de M. Hales ; ils ſont moins diſpendieux, & il eſt aiſé de les multiplier : ils me diſpenſent entiérement des fumigations aromatiques que l'on a coutume de faire dans les ſalles des malades ; ces dernieres corrigent l'air en partie, & pour un moment, mais elles ne le renouvellent pas ; les acides qu'on fait évaporer en les verſant ſur le fer rougi au feu, ne ſuffiſent point pour détruire les germes putrides dont une ſalle eſt infectée, & dont les médecins,

les infirmiers deviennent auſſi bien la victime que les malades. M. le profeſſeur Baldinger a examiné cet appareil & ſes effets; il a été ſi convaincu de ſon utilité, qu'il en a donné la deſcription dans ſon traité des maladies des armées.



SECTION VINGT-CINQUIEME.

Du Régime vicieux des enfants, & de ses effets funestes.

Le vœu le plus ardent des gens mariés est de se voir renaître dans leur postérité ; personne ne le sent mieux que ceux à qui la nature refuse cette satisfaction. A la maniere néanmoins dont les parens se comportent envers leurs enfants, on seroit tenté de croire que ces êtres leur sont indifférents : combien de meres en les portant dans leur sein, négligent les soins que l'état de grossesse leur impose ? combien y en a-t-il qui se refusent au devoir si doux d'allaiter elles-mêmes leurs enfants ? Pour l'honneur des femmes, je veux croire que l'éloignement des maris pour l'exécution d'un projet qui peut leur donner de l'embarras, ou mettre obstacle à leurs plaisirs est la cause la plus ordinaire de cette infraction faite aux loix de la nature : d'un autre côté, quelle négligence n'apporte-t-on pas au choix d'une nourrice ?

l'on en rencontre une dont le lait n'a que six ou huit mois ; on lui confie le nourrisson : cependant les enfants se succédent, & si la nourrice a su plaire à madame, on lui donne encore le second, peut-être le troisieme ; sans faire attention, qu'en vieillissant, le lait de cette femme est devenu chaque jour plus lourd, plus substantiel, & beaucoup plus propre à empoisonner, qu'à nourrir les enfants du premier âge. Les meres s'avisent-elles de nourrir elles-mêmes : elles se laissent aisément persuader qu'il faut accoutumer de bonne heure les enfants à une nourriture étrangere, & bientôt elles les bourrent de bouillies de toute espece. Sont-elles parvenues à les sévrer encore bien portants, elles se réjouissent de les voir manger beaucoup ; elles provoquent leur gourmandise, en leur présentant tout ce qui peut flatter leur goût. Quoiqu'on puisse leur dire, elles ne se persuadent pas que le choix mal entendu des aliments, & une surabondance habituelle de nourriture, puisse rendre leurs enfants foibles, valétudinaires, & les disposer à des maladies quelquefois incurables. Assez souvent l'on s'est élevé contre ces pratiques homicides ; mais l'on n'a point été écouté, & ce qu'il y a

de plus facheux, c'eſt qu'il ſe trouve tous les jours des gens de l'art, qui, par une condeſcendance coupable, ſe permettent d'y ſouſcrire.

S'il eſt vrai que la conſtitution phyſique de l'enfant dépende du caractere des humeurs aux dépens deſquelles il s'eſt accrû dans le ſein de ſa mere, & de la nourriture qu'il reçoit lorſqu'il voit le jour; les femmes doivent ſe preſcrire, dans l'état de groſſeſſe, un régime, une maniere de vivre appropriée aux beſoins de l'individu qui développe dans leur ſein les premiers éléments de ſon être. Elles doivent, lorſqu'il eſt né, le nourrir de leur propre lait; il n'en eſt point qui ſoit mieux proportionné à la foible énergie des organes de l'enfant, ni plus analogue à la conſtitution qu'il a acquiſe juſqu'alors. Si ce projet eſt impraticable, il faut lui procurer, au moins, le lait d'une nourrice ſaine, & qui ſoit auſſi récent que celui qu'on eſt forcé de lui ſouſtraire.

Avant l'âge de huit mois, on ne devroit point l'habituer à d'autre nourriture; & enſuite, il faudroit l'y habituer par degrés. Quand on l'a ſevré, il a beſoin de manger ſouvent, & fort peu à la fois. On donne fréquemment du pain aux enfants, & c'eſt mal à propos. Il a la pro-

priété d'amollir les os, & d'engorger les glandes. Quand les enfants ſavent marcher, & qu'ils ſe donnent du mouvement, on peut leur accorder plus de nourriture.

Un marchand me pria de voir ſon enfant qui étoit malade. En entrant chez lui, j'entendis ce dernier jeter les cris les plus plaintifs. Je m'approche, & je découvre dans un berceau un petit ſquelette, qui, quoiqu'âgé d'un an, avoit l'air de n'avoir que quelques ſemaines. Il étoit flaſque comme un chiffon, & n'avoit que la peau & les os. Je tire ſa couverture, & lui trouve, comme je le préſumais, le ventre très-dur & très-gros. Je m'informe ſi cet enfant eſt ſevré; on me dit que oui; je demande s'il mange, & quelle eſt la nourriture qu'on lui donne; on me répond qu'on ne pouvoit le raſſaſier. L'on me montre une grande écuelle pleine de bouillie qu'il vuidoit tous les trois jours. Il crioit dès qu'il ne mangeoit plus, & avoit un cours de ventre continuel. Je déclarai aux parents, que s'ils vouloient conſerver leur enfant, il falloit lui retirer ſes aliments, & lui donner une nourrice. J'ajoutais que, ſi dans quelques temps, la mamelle ne lui ſuffiſoit pas, on pourroit y join-

dre une boiſſon d'eau laitée, un cinquieme de lait ſur quatre parties d'eau commune; mais que, de ſix mois, il ne falloit lui donner aucune autre nourriture. On ſuivit exactement mon avis. Je fis tous les jours baigner cet enfant, d'abord dans l'eau tiede, & enſuite graduellement dans l'eau la plus froide; je preſcrivis la liqueur de terre foliée de tartre à la doſe de cinq gouttes, de trois heures en trois heures. Bientôt il ſe fit un changement en mieux. Aujourd'hui cet enfant a douze ans; il eſt frais & bien portant.

Une jeune comteſſe, âgée de ſix ans, à l'appétit de laquelle on ne refuſoit rien, quoique je prédiſſe ſouvent les maux qui devoient être la ſuite de ce régime déſordonné, ſe plaignit, en automne, de douleurs rhumatiſmales. Elle s'étoit alternativement échauffée & refroidie. La fievre ſe mit de la partie. Elle fut accompagnée d'un engorgement de la glande thyroïde & de la parotide du côté droit. Le gonflement de ces parties devint ſi conſidérable, que la tête fut forcée de s'incliner à gauche & en arriere. La malade ne pouvoit plus ni avaler ni reſpirer qu'avec peine; ſa voix étoit devenue rauque. Dans des circonſtances auſſi périlleuſes, on

on ne manqua point de conſeils ; mais tout le monde s'accordoit à porter un pronoſtic fâcheux. Lorſque j'eus reconnus la cauſe de tant de maux, ſon état ne me parut point déſeſpéré. Je communiquai mon eſpoir aux parents, mais en leur annonçant cette guériſon comme l'ouvrage de ſix à huit mois, ils la confierent entiérement à mes ſoins. Je commençai par régler le régime de la malade ; je lui interdis abſolument toute eſpece de viande, & ne lui permis, pour nourriture, que le lait, les végétaux & le pain blanc en petite quantité ; je lui preſcrivis, pour boiſſon ordinaire, une décoction concentrée de chiendent, avec la ſixieme partie de lait ; je balayai les premieres voies, trois jours de ſuite, avec quelques grains de rhubarbe, & la terre foliée de tartre ; par la ſuite, je lui donnai des extraits amers préparés au bain-marie, combinés avec la liqueur de terre foliée de tartre, & délayée dans l'eau de canelle ſans vin ; quoique l'effet de ces remedes ne fut pas évident, la malade en prenoit toutes les trois heures, & l'uſage en fut long-temps continué. De temps à autres j'ordonnois quelques grains de ſoufre doré d'antimoine de la troiſieme précipitation, afin de

briſer & d'évacuer les ſaburres viſqueuſes des premieres voies. Ces remedes rendoient, pour quelque temps, la reſpiration plus libre ; &, quand il s'étoit fait un nouvel amas de matieres, on les répétoit utilement. Quelquefois j'alternois l'uſage de ces remedes, toujours ſelon les circonſtances. Mais, pendant tout l'hiver, le régime & la boiſſon furent exactement continués. Quoique les parents de la demoiſelle deſiraſſent vivement ſa guériſon, & qu'on tentât ſouvent d'altérer leur ſécurité en leur citant différents exemples de cas analogues, dont l'événement n'avoit point été heureux, ils ne ſe laiſſerent point rebuter par la longueur du traitement. Leur confiance me flatta ; &, pour y mieux répondre, je redoublai de ſoins & d'attentions. Au printemps ſuivant, je propoſai quelques bains & de légers mercuriels ; à ce traitement, je deſirois joindre le ſoufre doré d'antimoine, & l'uſage du petit lait préparé avec l'eſtomac de veau, & clarifié avec le blanc d'œuf : ces projets donnerent de l'inquiétude ; on redoutoit ſur-tout les préparations de mercure. Mes vues furent communiquées à MM. les médecins Eller, Verlhoff & Lieberkuhn, leſquels s'accorderent à don-

ner leur aveu, & leverent ainſi les obſtacles. Je pris deux onces de mercure doux, récemment préparé, & réduit en poudre impalpable que je mis dans un matras de verre; j'y ajoutai un peu plus de deux quarts d'eau commune, & fit digérer le tout pendant quarante-huit heures au bain de ſable. Il reſta ſur le mercure environ la moitié d'un quart de liqueur; je filtrai cette derniere par le papier gris; je peſai le réſidu du mercure, & trouvai qu'il avoit perdu deux dragmes de ſon poids, deſquelles l'eau s'étoit chargée. Cette liqueur fut partagée en cent vingt parties égales; la malade en prenoit une tous les matins mêlée avec le petit lait. Quelquefois elle en prenoit encore une le ſoir; quelquefois auſſi, au lieu de la ſolution de mercure, je lui donnois le ſoir le ſoufre doré d'antimoine de la troiſieme précipitation. Après quinze jours de ce traitement, l'engorgement des glandes étoit ſenſiblement diminué; &, après un mois, la malade ſe trouva parfaitement rétablie, à la grande ſatisfaction des parents, à la mienne, & à celle du public, qui, juſqu'alors, avoit douté du ſuccès. J'avois extérieurement favoriſé la réſolution par l'application d'épithêmes appropriés.

La jeune comtesse n'a point eu depuis ce temps la moindre indisposition ; elle s'est mariée ; elle a des enfants, & sera toujours disposée à rendre témoignage de ce fait. J'avois dessein de ranger cette observation sous le titre des affections rhumatismales, à cause de l'affinité des accidents qu'elle présente avec cette espece de maladie ; mais considérant que les maux dont elle offre l'histoire ont été essentiellement produits par le vice du régime, j'ai préféré de la placer ici ; & je la rapporte d'autant plus volontiers, qu'elle me paroît mériter d'être connue. J'en ai vu d'autres de la même nature, dont l'événement n'a point été aussi heureux. Chez plusieurs personnes, des accidents semblables ont subsisté pendant toute la vie ; je les ai vus quelquefois se compliquer de la courbure de l'épine, & ne laisser aux malades que la perspective d'une existence amere. De ce nombre est la fille d'un marchand, alors âgée d'onze ou douze ans. Son histoire est remarquable : elle avoit éprouvé les mêmes accidents que la derniere, & plusieurs remedes avoient été inutilement employés. On s'étoit servi de diverses machines pour lui redresser la tête ; je fus consulté, & je proposai le plan de traitement dé-

crit ci-deſſus, avec une confiance qu'autoriſoient les ſuccès précédents. Les parents s'y refuſerent; l'article du mercure ſur-tout fut rejeté avec mépris. Depuis ce temps, l'état de la malade ne fait qu'empirer; elle exiſte encore, victime de la mépriſe des gens de l'art, & de l'opiniâtreté de ſes parents.

Une dame, me voyant paſſer ſous ſes fenêtres, me pria de monter chez elle : elle vouloit, diſoit-elle, me préſenter ſes enfants. Elle en avoit ſept, les plus jolis du monde. En entrant dans l'appartement, je vis, étalés ſur différentes tables, des fruits, des pâtiſſeries, de la mangeaille de toute eſpece. Je demandai pour qui étoit cette profuſion : Pour mes enfants, me répondit la dame en riant; ſi vous les conduiſez toujours de même, lui dis-je d'un ton affligé, que je reſſentois véritablement, vous ne les conſerverez pas long-temps. On ſe moqua de moi, & on ne ſe réforma point. Au printemps ſuivant, j'appris qu'elle avoit perdu trois de ſes enfants en deux jours; je fus appellé pour voir les autres qui étoient malades. Je les trouvai entaſſés dans un petit réduit ſombre, & ſcrupuleuſement fermé. Je penſai m'évanouir en y entrant. Je courus à la fenêtre

pour donner de l'air à l'appartement. Une fievre maligne en avoit emportés trois ; elle en emporta deux encore, malgré l'emploi des remedes les mieux indiqués. L'ainé de tous mourut épuisé au bout de six mois. Il ne lui est resté qu'une fille qui porte au visage une dartre, suite de cette maladie. La mere a été d'autant plus inconsolable, que je lui avois prédit ces malheurs.

Dans les maladies chroniques, la patience est une vertu de premiere nécessité ; s'il étoit possible de faire concevoir aux malades, ou à ceux à qui ils appartiennent, qu'il faut au moins autant de temps pour détruire une maladie, qu'il en a fallu pour la produire, les malades en seroient plus tranquilles, & les gens de l'art moins inquiétés. Un médecin, tourmenté par l'impatience de son malade, s'il ne sait point la maîtriser, anticipera sur les époques à observer dans la conduite de la maladie ; il se laissera déterminer à administrer des remedes qui supposent un effet antérieur déjà obtenu, tel qu'un érétisme appaisé, ou un engorgement déjà dissipé ; cet effet n'existant point encore, les remedes deviendront déléteres en raison de leur énergie, leur em-

ploi précoce ſuſpendra les opérations commencées de la nature, pervertira l'action des organes, troublera les criſes qui ſe préparoient, & réduira les malades à un état incurable ; & quelquefois mortel. Malheureuſement nous ne manquons point d'exemples de cette eſpece.

M'étant propoſé dans cette ſection de parler du mauvais régime des enfants & de ſes effets funeſtes, je vais rapporter encore une obſervation qui démontrera combien il faut employer de temps & de ſoin dans le traitement de ces maladies, ſi on veut les conduire à une terminaiſon heureuſe. Un enfant de qualité, âgé de près d'un an, & nourri par ſa mere, qui eſt une dame parfaitement ſaine, avoit la face couverte d'une effloreſcence achoreuſe, vulgairement dite *croûtes de lait*. Ses yeux étoient enflammés, larmoyants ; les croûtes ſe répandoient ſur d'autres parties du corps ; le bas-ventre étoit élevé, & très-dur ; l'anus ſortoit fréquemment. Ses excréments étoient gris plutôt que bruns, & témoignoient, par leur couleur, que la ſecrétion de la bile ſe faiſoit mal. Les extrêmités ſe décharnoient viſiblement. Cet enfant crioit nuit & jour, & ſon opiniâtreté étoit extrême. Par les perquiſitions que

je fis à ſon ſujet, j'appris que ſa garde lui donnoit ſouvent de ſes aliments, & que depuis long-temps on étoit dans l'uſage de lui faire manger du biſcuit & du gâteau trempé dans du thé ; je conclus de cette découverte, que l'état pitoyable où étoit ce malade, dépendoit principalement de l'engorgement des glandes méſenteriques : ces dernieres, ne préparant plus le chyle qu'imparfaitement, ne pouvoient fournir au ſang que des ſucs acrimonieux, propres à troubler l'économie animale, & à produire les déſordres que nous avons vus. Je défendis qu'on donnât dorénavant aucun aliment ſolide à cet enfant ; je permis ſeulement qu'on le laiſſât jouir quelque temps de la mamelle de ſa mere ; je preſcrivis une tiſane de chiendent, à laquelle je fis ajouter un cinquieme de lait ; j'ordonnai que toutes les trois heures on lui fît prendre cinq gouttes de terre foliée de tartre en défaillance ; de temps en temps on lui donnoit quelques grains de rhubarbe, ou quelques gouttes de la teinture de ce nom. Toutes les ſemaines il étoit baigné trois ou quatre fois dans de l'eau de riviere. Un an entier s'écoula avant qu'on s'apperçut d'un changement en mieux, cependant on l'avoit ſevré ; &, pen-

dant tout le cours de l'année, on avoit ſuppléé au lait de la mere par du pain blanc trempé dans du thé & du lait, & on avoit eu ſoin de ne pas lui en donner trop abondamment. Peu-à-peu, on ajouta à ce régime l'uſage des herbes potageres, tels que les navets, les carottes, les épinars, & celui des fruits cuits. L'inflammation des yeux étoit un peu appaiſée ; les croûtes avoient diminué ; mais en automne elles revinrent. Une humeur catarrhale ſe jeta ſur la poitrine, & fit naître la toux. Le ſoufre doré d'antimoine, joint à quelques grains de rhubarbe, y eut bientôt remédié. Au printemps ſuivant, je fis prendre au malade le petit lait préparé avec la préſure de veau, & clarifié autant que poſſible. J'avois quelquefois à combattre un peu d'ardeur, & quelques légers accès de fievre ; une ſolution d'yeux d'écreviſſes que je donnois alors rempliſſoit parfaitement bien cet objet. Le malade ayant ceſſé d'être ſujet à ces accidents, je le mis à l'uſage de la ſolution de mercure doux, de même que la jeune comteſſe. Le remede eut tout le ſuccès deſiré. Après toutes ſortes de peines, de tourments & de traverſes, cet enfant s'eſt enfin trouvé rétabli, à ma grande

ſatisfaction & à celle de toute ſon illuſtre famille. Ce printemps dernier, ſes parents le menerent avec eux aux eaux de Freyvald, & l'y baignerent. Les croûtes achoreuſes reparurent avec plus d'abondance que jamais; mais cette fois, ce fut une criſe ſalutaire qui termina entiérement la maladie.

Une rigidité ſcrupuleuſe dans le régime des enfants eſt un bienfait envers eux; on ne ſauroit trop prendre de ſoin pour que les domeſtiques auxquels on les confie ne leur donnent pas plus de nourriture qu'il ne leur eſt preſcrit. Comme médecin, il m'eſt ſouvent arrivé d'être rigoureux à cet égard. J'ai vu les cœurs des meres en pâtir, & me taxer en ſecret d'une dureté que je n'ai point. Mais, leurs enfants guéris, & rappellés à la vie, j'étois amplement dédommagé d'un moment d'injuſtice; & telle qui m'avoit nommé leur tyran, ne voyoit plus en moi que leur ſauveur.

SECTION VINGT-SIXIEME.

Remarques ſur le choix des Médicaments externes dans quelques cas particuliers.

LA matiere médicale externe nous offre un magaſin immenſe de remedes marqués chacun d'un caractere particulier d'utilité. Le chirurgien novice eſt embarraſſé de choiſir ; celui qui eſt plus exercé, vaguement prévenu pour tel remede, l'emploie dans les cas où il le croit indiqué ; & , content de ſon eſſai, il le note diligemment ſur ſes tablettes. Il ne voit ſouvent pas que la bienfaiſante nature a preſque tout fait, & ſon remede preſque rien. Quand l'on a à traiter une maladie chirurgicale, il faut d'abord en découvrir la cauſe, enſuite choiſir un remede capable d'en détruire le principe : la maladie étant guérie, il faut préſerver le malade d'une rechûte, & lui conſerver la ſanté après la lui avoir rendue. Tous les remedes ne produiſent pas également l'effet que promettent les titres ſous leſquels on les a rangés.

L'état physique du corps apporte quelquefois un changement notable à leur action ; quelquefois les remedes estimés les plus énergiques, se trouvent sans effet ; quelques-uns sont d'une utilité plus constante que les autres. J'indiquerai ceux dont l'usage m'a paru le plus avantageux ; peut-être cela ne sera-t-il pas inutile à tous les lecteurs ; je prendrai pour exemple plusieurs maladies ; je dirai quels sont les remedes les plus convenables, les plus efficaces, les plus sûrs & les plus avoués par le succès.

On a proposé, pour l'œdeme des extrêmités inférieures, des remedes de toute espece. On en a même cherché jusques dans les ordures des animaux. L'œdeme des pieds a pour cause ordinaire un embarras quelconque, qui s'oppose au retour du sang ou de la lymphe. Soit que cet obstacle consiste dans l'engorgement de quelques glandes, dans celui de quelques vaisseaux sanguins ou lymphatiques, il faut songer à le détruire par les remedes internes. L'œdeme provient quelquefois de causes externes ; il a lieu après les luxations, les fractures ; après le tiraillement ou la rétraction des parties, à la suite d'une compression forte & continue, ou

de l'application trop ferme d'un bandage. Dans ces derniers cas, le gonflement s'établit au dessous du point de compression. Avec le temps succede l'infiltration de la partie, & souvent une induration qui donne beaucoup d'ouvrage aux gens de l'art. L'on peut prévenir ces accidents, en enveloppant de mon bandage décrit ci-dessus toute la partie du membre qui se trouve au dessous de la compression; quelquefois aussi ces gonflements œdémateux préviennent de la foiblesse des téguments, & généralement de toutes les parties dont l'action doit favoriser le retour des liqueurs. Cette différence, dans les causes du mal, apporte une différence nécessaire dans le choix du remede. Si l'œdeme provenoit d'une inflammation vraie ou fausse, il faudroit encore avoir recours à des remedes différents. Aussi, quelques éloges que l'on donne aux aromates de toute espece, à l'eau de chaux, à l'oxicrat, aux spiritueux, aux bains de pieds chauds, aux cantharides, & à d'autres remedes vantés pour la cure de cette maladie, on n'obtiendra jamais l'effet qu'on desire, si l'on n'a pas la sagacité de choisir précisément celui qui peut le mieux en combattre la cause.

Lorsque l'œdeme provient de cause interne,

on peut, après avoir adminiſtré intérieurement les remedes convenables, ſe ſervir de mon bandage, & le porter juſqu'aux genoux, juſqu'aux hanches, & même y comprendre l'abdomen, ſi le cas l'exige ; ce n'eſt ſouvent qu'après ſon application que les remedes employés commencent à agir. Il rend à la peau ſa force contractile, & fait renaître cette réaction ſi néceſſaire à la réſorbtion des humeurs ; par ſon moyen on arrête à coup sûr les progrès du gonflement, & l'on ſe prémunit contre ſon retour, quand il a été diſſipé ; dans ces cas, toute application des choſes humides, quelque nom qu'on puiſſe leur donner, eſt plus nuiſible qu'utile, elles augmentent les accidents au lieu de les combattre ; il n'y a à cet égard d'exception à faire que pour l'engorgement, qui vient à la ſuite de l'éréſipéle : je me ſers alors avec avantage d'un eau de chaux battue, avec le ſel ammoniac dans une marmite de cuivre ; je laiſſe pendant une nuit la liqueur dans le vaſe, le lendemain je trouve une eau bleue, que je mêle avec mon eau d'arquebuſade, ou que j'applique ſeule & ſans cette derniere. Cette eau m'a infiniment mieux ſervi que tous les remedes recommandés pour cet objet.

Le gonflement qui ſurvient après une fracture, une luxation, ou à la ſuite du bandage qu'exige cette affection des parties, veut être combattu par des fomentations ſavoneuſes appliquées immédiatement ſur la partie ſouffrante : dans ces cas, j'emploie de préférence le baume de vie externe ; il eſt compoſé de ſavon de Veniſe, une livre ; d'huile de thérébentine, dix onces ; ſel alkali, une once & demie ; je délaie dans l'eau une quantité ſuffiſante de ce baume, & l'applique chaudement de la façon que je l'ai dit. Quant aux parties gonflées circonvoiſines, je les couvre de compreſſes imbibées d'une eau chargée de vinaigre litargyré, à laquelle j'ajoute un tiers d'eau d'arquebuſade ; quelques jours après, j'emploie ces deux eaux mêlangées à portions égales ; le gonflement ne réſiſte point à ces remedes. L'on rencontre auſſi des œdemes invétérés, parvenus à l'induration. Dans ces cas, l'eau bleue précédemment décrite, dans laquelle on délaie ſuffiſante quantité de baume de vie externe, avec adjonction d'un peu de camphre, eſt d'un excellent uſage. Après avoir ſuffiſamment amolli, on ſe ſert avantageuſement de mon bandage des extrêmités, arroſé d'une ſolution de boule-d'acier ; cette maladie n'exige pas d'autres remedes.

Les perſonnes qui habitent des logements humides ont par fois la face affectée d'œdeme, l'on a coutume dans ces cas, d'appliquer des ſachets de plantes aromatiques, mêlangées de camphre ; ces remedes ſont ordinairement ſans effet ; il faut commencer par réſoudre l'engorgement avant de fortifier les vaiſſeaux. J'ai toujours bien rempli la premiere de ces indications, par une ſolution de baume de vie externe dans l'eau commune, ſtimulée par le ſel ammoniac ; on ſatisfait à la ſeconde, en ajoutant à la ſolution le vinaigre litargiré ; l'on eſt encore plus sûr de ſon fait, ſi l'on emploie ce dernier remede marié avec mon eau d'arquebuſade.

Le gonflement des parotides, de la luette & de la gorge a ſouvent pour cauſe un engorgement inflammatoire ; d'autres fois il eſt produit par un relâchement de leurs enveloppes, lequel détermine vers ces parties l'affluence des humeurs. On doit varier les remedes ſuivant l'exigence des cas ; perſonne n'ignore que toute inflammation peut ſe terminer par la réſolution, par la maturation, par l'induration, ou par la gangrene. Il eſt très-poſſible, quand on eſt appellé à temps, de réſoudre un engorgement inflammatoire ; on reconnoît cet accident

dent à la rougeur & à la fievre qui l'accompagne ; le gonflement qui provient du relâchement des parties n'est point inflammatoire ; il ne présente ni chaleur, ni rougeur ; il est donc aisé d'en faire la différence. Dans le premier cas, il est nécessaire de travailler à la résolution, & on l'obtient ordinairement en trois ou quatre jours, en faisant fréquemment gargariser le malade avec une lotion d'eau commune, mêlée, à parties égales, avec mon eau d'arquebusade, ou bien avec une décoction d'especes pour gargarismes, à laquelle on ajoute le sel ammoniac & un peu de vinaigre ; si, pendant trois jours, ces remedes ont été sans effet, il faut avoir recours aux topiques émollients, entre lesquels les figues cuites avec le lait & le cataplasme, spécialement dit émollient, sont principalement recommandables. Le lait avec les figues employé en gargarisme, sert de bain aux parties enflammées ; le cataplasme s'applique extérieurement autour du col ; il est fait avec le lait & la mie de pain, on peut y ajouter le galbanum & le savon ; si, après trois jours de ce traitement, on ouvre les glandes engorgées, on y trouve du pus infailliblement. Le quatrieme jour ou le cinquieme au

plus tard, il ſe fait iſſue de lui-même, ſi le malade a répugné à l'inſtrument; l'ouverture une fois faite, il ne reſte plus à employer que les fortifiants. Les meilleurs & les plus sûrs ſont, ſans contredit, mon eau d'arquebuſade, le vinaigre litargyré affoibli par adjonction d'eau commune; & l'eau alumineuſe.

Quand le gonflement de la gorge provient de la foibleſſe des parties, il faut combiner enſemble les fortifiants & les réſolutifs. Dans ces deux claſſes de médicaments, je donne la préférence au ſel ammoniac, comme réſolutif & aux acides, comme fortifiants; ils entrent dans la compoſition de mon eau d'arquebuſade, & c'eſt à leurs propriétés qu'elle doit ſes vertus: lorſque par des gargariſmes ainſi compoſés on a provoqué dans ces parties un mouvement contractile, il faut y joindre un mêlange de miel roſat & de ſyrop de mûres, & par le moyen d'un pinceau, porter ſouvent ce remede ſur les parties affectées.

Le petit nombre de médicaments dont je donne ici la note, m'a toujours ſuffi pour combattre ces maladies avec ſuccès. On peut donc avec aſſurance s'en tenir à ceux-là & proſcrire ſans ſcrupule l'inutile fatras de tout ce qui

a été recommandé à cet effet. Peu de remedes, mais énergiques & placés à propos, vaillent mieux que de longues recettes, adaptées par l'ignorance, & dictées par la routine.

Les gencives sont sujettes à se relâcher, quelquefois elles se chargent d'excroissances, ou sont affectées par le scorbut. Dans le premier de ces cas, mon eau d'arquebusade jointe au miel rosat, agit merveilleusement; j'ai vu aussi de bons effets de l'eau alumineuse. Dans les autres cas énoncés, les mêmes remedes sont d'un usage avantageux, & pourroient même seuls suffire à la guérison; lorsque néanmoins il se présente des excroissances, j'emploie des moyens plus énergiques. Je réprime ces dernieres avec la pierre infernale, ou je les enleve avec l'instrument, ou bien j'y applique une petite bande de linge couverte d'un mêlange de miel rosat & de vitriol de Chypre. Dans les affections scorbutiques des gencives, supposé que les humeurs ne participent point à ce vice, l'esprit de vitriol joint au miel rosat, produit un effet infaillible. J'observerai ici en faveur des jeunes chirurgiens seulement, que les acides minéraux attaquent les dents & détruisent leur substance; pour préserver ces der-

nieres de leur contact, il faut donc enduire de cire molle toute la partie des dents dénuées de la chair des gencives, & la tenir ainsi couverte aussi long temps que doit durer l'action des topiques. Il est aisé d'acommoder la cire à la forme des dents & au contour de la mâchoire, ainsi que d'appliquer ou d'enlever cette espece de moule, quand il est une fois fait. Lorsque l'affection scorbutique des gencives exige, outre l'application des topiques, un traitement interne, on ne doit point s'attendre à un changement aussi prompt; il faut alors se servir d'une lotion faite avec la myrrhe, le miel rosat, l'esprit de vitriol, l'esprit de cochlearia & la teinture de gomme laque. Il n'est aucune composition qui, dans ces cas, m'ait paru plus utile.

Contre le bronchocele, les écrouelles & le goëtre, on a proposé quantité de remedes, dont on a néanmoins la bonne foi d'avouer l'insuffisance. Je ne parlerai ici que de ceux qui m'ont été utiles ; l'eau végéto-minérale de Goulard, mon eau d'arquebusade, le sel ammoniac, la boule-d'acier, m'ont paru agir dans le bronchocele mieux que tous les autres. Je n'ai jamais guéri de goëtre ; ainsi je ne con-

nois à cet égard le mérite ni des arcanes, ni des remedes connus. J'augure que dans son principe, on pourroit employer avec succès contre cette maladie les moyens dont nous nous sommes servi pour la jeune comtesse, qui consistent principalement en une solution de mercure doux, donnée dans le petit lait: il faudroit en continuer l'usage assez long-temps & les combiner avec un régime convenable, on peut du moins rendre raison de l'emploi de ces remedes, & je les crois préférables à cette foule d'arcanes dont le principal mérite gît ordinairement dans la confiance du malade.

Le bronchocele ou hernie gutturale est une tumeur oblongue, située sur un des côtés du col; quelquefois aussi elle est placée sur la glande tyroïde, mais alors je la mets au rang des goëtres; elle paroît être une suite de la lésion de la tunique interne de la trachée-artere, ainsi que de l'intrusion de l'air, qui remplit le tissu cellulaire & s'accumule sous les téguments; en comprimant cette tumeur on y produit un bruit sensible de crépitation; il n'est même pas rare d'y appercevoir des pulsations régulieres. Cet effet semble dépendre du voisinage de l'artere carotide, dont elle reçoit &

communique le battement. Je ne m'étendrai pas davantage ſur les cauſes de cette maladie; il ſuffira de dire que je l'ai guérie pluſieurs fois; je n'en rapporterai qu'un ſeul cas qui ſervira à expoſer & juſtifier ma méthode curative.

Un négociant conſidéré, me fit voir une tumeur qu'il avoit au côté droit du cou; pluſieurs praticiens la prenoient pour un anévriſme; il eſt vrai qu'elle s'élevoit ſenſiblement à chaque pulſation, mais un examen plus exact fit voir que ce mouvement ne dépendoit point de la tumeur elle-même, & qu'il lui étoit abſolument étranger. Une compreſſion continuée faiſoit ſentir la crépitation, & la voix du malade étoit rauque. Ce dernier ne ſavoit pas poſitivement à quelle cauſe rapporter cet accident. Il avoit remarqué cependant qu'elle étoit née à la ſuite des efforts qu'il avoit fait pour ſoulever des poids conſidérables, & pour appeller ſes gens à pleine voix, ce qu'il ne faiſoit plus avec la même facilité. Après avoir employé pendant ſix mois les remedes que j'ai indiqués ci-deſſus, le malade s'eſt trouvé guéri complettement.

Je ſuis loin d'être convaincu des propriétés de tous les remedes que l'on nous vante

à cet effet ; le collier de plomb de Heiſter, & même les aromatiques m'ont paru inefficaces, les remedes les plus actifs dans cette maladie ſont, ſans contredit, les inciſifs, qui pénétrent dans les parties, & d'après ce principe que l'expérience confirme, on ne doit point balancer à donner la préférence aux nôtres.

Le panaris eſt ordinairement produit par un refroidiſſement ſubit des doigts échauffés juſqu'à un certain point ; les blanchiſſeuſes qui portent alternativement les mains dans l'eau froide & dans l'eau chaude, y ſont ſpécialement ſujettes. Cette maladie peut avoir, comme l'on ſait, ſon ſiege dans différentes parties ; elle ſe loge ſous l'épiderme, ſous les téguments, dans la gaîne des tendons & ſous le périoſte. Quelques-uns diſtinguent encore d'autres eſpeces de panaris ; mais le chirurgien qui ſaura guérir les premieres, les guerira toutes. L'engorgement établi dans une de ces parties eſt toujours le principe de ce mal, & il ſe termine comme toutes les inflammations quelconques, par la réſolution ou la maturation, & quelquefois par la gangrene ; lorſque l'on ne donne pas dans ſon temps iſſue à la matiere, ſuppoſé qu'elle ait ſon ſiege dans la gaîne du

tendon; elle fuse le long de cette partie & multiplie les sieges du mal; si elle est logée sous le périoste, elle attaque l'os, le carie, & amene quelquefois la nécessité de l'extraire. Quand la résolution n'a pu avoir lieu, l'on ne doit point hésiter d'en venir à l'ouverture, c'est le seul moyen de prévenir les plus grands maux. Garengeot avoit déjà donné ce précepte, & c'est fort mal à propos qu'il a été contredit par Heister. La résolution du panaris est infaillible, si, lorsqu'on est appellé à temps, on enveloppe de notre bandage le doigt souffrant, si l'on fomente & si l'on humecte constamment l'appareil avec l'eau d'arquebusade; alors la douleur disparoît en une heure de temps; mais elle revient dès que l'appareil est sec, ou que les fomentations sont suspendues : elle se dissipe derechef, dès qu'on les remet en usage. J'ai mille fois répété cette expérience; lorsque l'on n'est appellé que le second jour de la maladie, il ne faut point encore désespérer des bons effets de ce remede, on l'emploie avec une égale utilité, mais avec un effet moins prompt; il faut alors vingt-quatre heures pour dissiper la douleur, & que l'application en soit continuée pendant quarante-huit heures après qu'elle a cessé. Sans

cette précaution elle ne manque pas de revenir. L'eau d'arquebuſade ſuffit ſeule pour opérer la réſolution du panaris. Je ſuis vrai, & l'on peut s'en fier à ma parole : qu'on ne perde pas de vue néanmoins que je ne garantis cet effet que juſqu'au quatrieme jour, à dater du moment de l'inflammation ; au delà de ce terme, le bandage nuiroit au lieu d'être utile ; ſi, à cette époque, la réſolution n'eſt point opérée, on peut être sûr que le dépôt eſt formé, & je conſeille d'ouvrir le même jour, avec cette différence, que ſi le panaris a ſon ſiege dans la gaîne du tendon, l'inciſion doit ſe faire ſur le dépôt même ; ſi, au contraire, il eſt fixé ſous le périoſte, on doit la pratiquer ſur le côté & ſur le lieu même où ſe trouve le point principal de la douleur ; l'inciſion ſera certainement ſuivie de pus, ne fut-ce que de la groſſeur d'une tête d'épingle ; les malades répugnent naturellement à la douleur de l'opération ; mais à peine ſera-t-elle perceptible, ſi l'on ſe ſert du moyen que nous avons expoſé au commencement de cet ouvrage, d'exténuer les douleurs dans les opérations qui ſe font ſur les extrêmités.

Rien de plus ridicule que les différents moyens

recommandés par les auteurs pour la résolution du panaris. On a proposé de planter le doigt malade dans un œuf pourri, de l'entourer d'une peau de taupe, d'y appliquer de la chair de bœuf crue. Riviere conseille de mettre le doigt dans l'oreille d'un chat, d'autres veulent qu'on le mette dans le fumier, &c, &c. Le remede de Paracelse contre le panaris & même contre l'érésipele, étoit du sang de lievre figé. J'ai vu ces sottises reçues & mises en pratique par des gens très-considérés, tel est l'effet du défaut de vues & d'intelligence.

Le jeune chirurgien n'a pas besoin de se pourvoir dans ces maladies d'autres remedes que de ceux dont je viens de parler ; s'il manque d'eau d'arquebusade, en attendant qu'il s'en soit procuré, il peut se servir de l'eau végéto-minérale, & renoncer sans regret à tous les autres remedes si gratuitement recommandés.

Pour les engelures, on se sert de souris calcinées, de pommes pourries, de pois cuits, & d'autres drogues de la même valeur. Je n'emploie jamais que mon eau d'arquebusade. Quand les parties sont mortifiées par le froid, le moyen curatif le plus sûr est de les frotter

avec de la neige, & de les baigner dans l'eau très-froide.

Feu M. le docteur Sigismond Hahn m'a appris, comme je l'ai dit, à dissiper, par le seul moyen de l'eau froide, les inflammations les plus considérables. Il l'employoit aussi avec succès contre les érésipeles, & même contre les douleurs accompagnées de spasmes. Je veux croire qu'appliquée mal-à-propos, on lui a vu produire de mauvais effets. Mais quel est le remede dont on ne puisse abuser? De quelque cause que provienne l'érésipele, l'inflammation, l'engorgement des glandes; quelles que soient les parties que ces maux affectent, il n'en résultera pas moins obstacle au retour des liqueurs; conséquemment amas & congestion. Qu'opérera dans ces cas l'application des médicaments secs? N'est-il point plus raisonnable de combattre ces maladies par des remedes humides, capables de pénétrer jusqu'au siege du mal; par des remedes qui divisent les humeurs accumulées, rendent aux fibres le ton qu'elles ont perdu, sollicitent leur oscillation, & terminent la maladie promptement, sûrement & agréablement. Une sentence reçue parmi les ignorants, est que l'érésipele emploie

neuf jours à s'accroître, & neuf autres jours à décroître. Si cela étoit, il suffiroit de laisser agir la nature, & les gens de l'art seroient inutiles. Bien loin de là ; c'est que si l'on combat par des saignées, par des fomentations convenables l'éréſipele, & même le phlegmon, on les guérit pour le moins en sept jours, & quelquefois en moins de quatre. Souvent il ne faut pas plus de temps pour la résolution des glandes engorgées. De la premiere méthode, au contraire, on voit résulter l'induration, le dépôt, & il s'ensuit un traitement long & difficile.

L'on a rien à redouter de la rapidité du traitement, si l'on évacue à propos les humeurs, lorsqu'elles sont brisées & mises en mouvement par l'action extérieure des topiques ; & le malade retire au moins cet avantage d'avoir été promptement soulagé. Selon ces principes, la simple application de l'eau froide seroit un remede infiniment plus énergique & beaucoup plus recommandable que les topiques secs. Si dans quelques circonstances, comme dans le cas de douleur & d'érétisme, on vouloit épargner à son malade la sensation désagréable de l'eau froide, on pourroit l'appliquer tiede, & par

l'adjonction de médicaments appropriés, lui communiquer les vertus & le degré d'activité dont on a besoin. Le sel ammoniac, celui de corne-de-cerf, seront ajoutés comme résolutifs, le baume de vie externe comme anodin, l'oxicrat, la boule d'acier, l'eau de Goulard comme fortifiants, & ces moyens employés sagement opéreront toujours avec sûreté. Cette méthode n'est pas neuve; elle a même été fréquemment exaltée, mais elle est encore assez peu suivie.

Il seroit difficile de dresser une liste de tous les médicaments dont on se sert contre les maladies de l'œil. Combien de collyres, d'onguents & de baumes ophtalmiques vantés à tort & à travers! Je donnerai la note du petit nombre de ceux avec lesquels j'ai guéri toutes les especes d'inflammations de cet organe. En les employant convenablement, on pourra aisément se passer de tous les autres.

Dans ces maladies, il faut commencer par s'assurer si l'inflammation est d'une nature seche ou humide; si elle provient de la foiblesse des vaisseaux qui ont opposé trop peu de résistance à l'impulsion du sang, ce qui fait naître la rougeur de l'œil sans fievre & sans douleur; si elle est produite & entretenue par une cause

irritante externe, ou ſi elle eſt la ſuite de l'orgaſme des humeurs, & de leur impulſion dirigée vers la tête. C'eſt en diſcernant la cauſe véritable du mal qu'un chirurgien prudent ſaiſira les indications à ſuivre pour le ſuccès du traitement.

Les ſaignées répétées, l'application réitérée des ventouſes, ſont indiſpenſables dans les premiers temps de l'inflammation, ſur-tout ſi cette derniere eſt ſeche, & ſi les douleurs ſont conſidérables. Si, au contraire, l'inflammation eſt humide, les véſicatoires, le ſeton à la nuque, ſont préférables, & font une diverſion heureuſe.

Dans l'inflammation ſeche, je me ſers avec ſuccès de la compoſition ſuivante :

Prenez : *Vinaigre de litarge concentré, demi-once.*
Eau de roſe ou de plantian, ſix onces.
Sel ammoniac, demi-gros.
Eſprit de vin rectifié, deux gros. Mêlez.

J'applique ſur l'œil des compreſſes imbibées de cette eau, & je les fais renouveller toutes les deux ou trois heures. Quand, après deux jours, ou tout au plus trois jours d'une application conſtante, l'effet du remede eſt évident

& que l'inflammation diminue, j'y ajoute *pierre divine, un gros & demi.*

Afin de donner du ton aux vaiſſeaux & d'achever l'ouvrage, dans l'inflammation humide je me ſers avec avantage du remede ſuivant :

Prenez : *Vinaigre litargyré, demi-once.*
Eau diſtillée, ſix onces.
Pierre divine, un gros & demi.
Eſprit de vin rectifié, deux gros. Mêlez.

Dans l'inflammation des yeux avec dépôt, le baume rouge ophtalmique de M. de Saint-Yves, tenu long-temps ſecret, eſt d'un uſage merveilleux. J'en donne ici la compoſition :

Prenez : *Beurre frais, & non ſalé, trois onces.*
Cire-vierge, demi-once.
Mercure précipité rouge, deux gros & demi.
Tutie préparée, un gros.
Huile d'œuf, demi-gros. Mêlez.

On fond le beurre & la cire ſur un feu très-doux ; quand le mêlange commence à ſe liquéfier, on ajoute le mercure précipité & la tutie, tous deux réduits en poudre très-fine, & ſur

la fin l'huile d'œuf, dans lequel on a diffout le camphre. On mêle le tout fort exactement. La maniere de fe fervir de ce baume eft d'en mettre, matin & foir dans l'œil malade, la groffeur d'une tête d'épingle, & de continuer l'ufage de ce remede jufqu'à la terminaifon de la maladie.

Je me fuis fervi de cette compofition avec un fuccès étonnant, chaque fois que j'ai eu à détruire les pellicules, & les taches de la cornée tranfparente. C'eft ce que je pourrois juftifier par mille exemples.

Un enfant fut affecté d'abord après fa naiffance d'une inflammation fur les deux yeux. Ce mal provenoit vraifemblablement d'une compreffion faite pendant l'accouchement fur ces parties, par la maladreffe de la fage-femme. Pendant fept femaines on avoit inutilement appliqué des cataplafmes; la cornée tranfparente des deux yeux étoit blanche, & femblable à la fclérotique. Dans l'un des deux feulement, on voyoit encore quelque chofe de bleu. On me demanda mon avis fur l'état de ce malade. Je répondis qu'il n'y avoit point de dépôt formé, mais que le mal pourroit bien dégénérer en ftaphylome. On s'obftina à croire que

que c'étoit un hypopion. On confia cependant cet enfant à mes ſoins ; & , dans moins de cinq mois, tout fut diſſipé par le ſeul uſage de ce baume. Depuis ce temps, ſes yeux ont été conſtamment dans le meilleur état, quant à ce qui concerne la cornée tranſparente, à l'exception d'une tache blanche qui a ſubſiſté ſur un œil, & qu'aucun remede n'a pu enlever.

A la ſuite des opérations que je ſuis obligé de faire ſur l'œil, en conſéquence des dépôts de la cornée tranſparente, je me ſers avec avantage de l'onguent que voici :

Prenez : *Graiſſe de porc, une livre.*
Bol d'Arménie préparé.
Tutie préparée.
Pierre calaminaire préparée, trois gros.
Aloës, un gros.
Extrait d'opium, un ſcrupule.
Ceruſe.
Camphre préparé, aa *un demi-gros.* Mêlez.

Pour s'en ſervir, on en fait fondre dans une cueillere à café, la groſſeur d'un pois ; on le laiſſe tiédir, puis on le verſe entre la paupiere inférieure & l'œil. J'ai toujours eu à me louer de ce remede.

SECTION VINGT-SEPTIEME.

Cure d'un Cancer des mamelles sans opération.

Il est connu que l'on peut porter long-temps en soi le germe du cancer sans accident & sans incommodité. Il n'est pas moins connu que, lorsque la douleur survient dans une tumeur cancéreuse, ce mal fait rapidement ses progrès. Le squirre grossit, il s'exulcere, il corrode les parties voisines, & pervertit les humeurs, de maniere que tous les remedes possibles, sans en excepter la ciguë & le solanum, la plupart du temps même l'instrument sont inutilement employés. Si l'on veut que ce dernier moyen réussisse, il faut faire l'opération avant que le squirre n'ait abcédé. Il m'est souvent arrivé d'enlever avec succès des mamelles cancéreuses qui étoient parvenues à un volume prodigieux. Après l'opération la mieux faite & la guérison la plus complette des cancers ouverts, il reste ordinairement dans le corps une portion de la matiere cancéreuse résorbée. Ce

résidu circule avec les humeurs, les exaspere, & ne manque point de porter ses ravages sur d'autres parties, pour peu que le malade ou le chirurgien se relâchent sur la cure prophylactique. Je vais en rapporter un exemple.

Une dame portoit depuis long-temps au sein une glande squirreuse. Comme elle n'y éprouvoit aucune douleur, elle y faisoit peu d'attention. Au printemps, elle fut attaquée d'une fievre scarlatine; elle en guérit. Elle fit usage des eaux de Freyvald, & la même fievre reparut. Un habile médecin la guérit encore. En automne, elle eut la fievre-quarte. Après les préparations convenables, on lui donna un pot d'opiat. A peine en eut-elle usé la moitié, que la fievre se supprima : alors elle ne voulut plus rien faire. Quinze jours après, la fievre revint. Elle eut recours au reste de son opiat, & la fievre disparut derechef. Son médecin lui conseilla sagement d'en continuer l'usage; ses avis furent rejetés, & la fievre se reproduisit de nouveau. La malade demanda à cor & à cris qu'on lui administrât son opiat. On souscrivit à la fin à sa demande, & la fievre se dissipa, mais plus lentement que ci-devant. Dès ce moment, la glande squirreuse qu'elle por-

toit au ſein devint douloureuſe, & commença ſenſiblement à s'accroître. En quinze jours de temps, ſon volume ſurpaſſoit déjà celui d'un œuf d'oye. Pendant ſix ſemaines qu'on employa à guérir la fievre & à corriger les humeurs, le ſquirre avoit fait des progrès ſi conſidérables, qu'il étoit parvenu au poids de trois livres. On en fit l'opération; &, après quantité d'accidents dont le traitement fut traverſé, elle parvint à la guériſon. On traça à la malade un plan de vie, & un régime très-uniforme; mais ſon goût pour les plaiſirs & la bonne chere les lui rendirent bientôt faſtidieux. Elle abandonna l'un & l'autre pour ſe livrer à toutes ſes fantaiſies. Sa conduite déſordonnée rendit aux humeurs leur premiere altération. Un an après l'opération, elle fut attaquée d'un cancer à la matrice qui l'épuiſa, & dont elle mourut. Tel fut l'effet de ſon indocilité. Cette rechûte n'auroit point eu lieu, ſi la malade s'en fut tenue aux aliments ſimples, à une boiſſon abondante de l'eau; & ſi, au lieu de chairs délicates meurtriérement apprêtées, elle eut pu ſe réſoudre à ne vivre que de laitage.

J'ai fait pluſieurs fois chez les gens du bas peuple l'opération du cancer provenu du vice

des humeurs. Leur conduite réguliere leur a entretenu la vie & la ſanté. Je n'ai rien à dire ſur les détails de cette eſpece d'opération, ſinon que je n'ai jamais été obligé de faire la ligature de l'artere ; que les tampons de charpie ont toujours ſuffi pour préſerver les malades d'hémorragie, & que, par conſéquent, l'opération s'eſt faite avec moins de douleur.

Quoique nous n'ayions point encore découvert juſqu'ici de remede infaillible contre cette maladie, j'ai cependant à produire l'exemple d'une guériſon opérée par le ſeul ſecours du régime. Cette cure mérite d'être remarquée; elle établit au moins la poſſibilité de corriger les humeurs affectées de ce vice formidable, & de les en dépouiller complettement.

Une dame de condition avoit depuis vingt-cinq ans, à la mamelle gauche, deux petites glandes très-dures ; elles étoient ſituées près de la papille, & n'étoient point douloureuſes. Ce malheur provenoit de la percuſſion d'un paquet de clefs qu'on lui avoit jeté ſur le ſein. Après un temps ſi long, il ſurvint à ces glandes une douleur qui s'accrut de jour en jour ; enfin, elles abcederent. Les accidents dont ce mal fut accompagné devinrent ſi graves, qu'ils mi-

rent la vie de la malade en danger. Il y avoit huit ans qu'elle vivoit dans cette ſituation déplorable, lorſque je reçus, par écrit, la relation de ſon état & des circonſtances qui l'accompagnoient, avec le récit de tout ce qu'on avoit tenté pour la guérir. Pour tout remede, je n'ordonnai que le régime; je défendis l'uſage de la viande, de la bierre & du vin, & recommandai les herbes potageres, le lait, les fruits bien murs, & les farineux. Je preſcrivis pour boiſſon une décoction chargée de chiendent, pur, ou coupée avec le lait. Je fis appliquer ſur le mal l'huile de myrrhe par défaillance, & purger de temps en temps la malade avec le petit lait & la pulpe de tamarins. Parmi les remedes dont on avoit uſé, l'extrait de ciguë principalement avoit été employé. Quelque éloge que M. Storck, & pluſieurs grands médecins après lui, aient prodigué à cette plante, je n'ai point trouvé qu'elle méritât ſa réputation. J'en défendis l'uſage. La malade eut le courage de ſacrifier à ſa ſanté la ſatisfaction de ſes ſens, & la fermeté de ſoutenir ce ſacrifice. Mes conſeils ne lui furent point inutiles. Sur la fin de 1756, elle ſe trouva beaucoup mieux, &, au commencement de l'année ſuivante, elle par-

vint à une guérifon parfaite, malgré les ravages du cancer qui avoit rongé la papille, ainfi que les parties circonvoifines.

Je ne finirai point ce chapitre fans dire un mot de la cigüe. J'ai apporté à l'adminiftration de ce remede les précautions les plus fcrupuleufes; je ne m'en fuis point tenu à l'ufage de l'extrait que l'on prépare à Berlin. J'en ai fait venir directement de Vienne. J'ai fuivi attentivement les praticiens qui l'ont employé avec la plus grande profufion. Je n'en ai jamais remarqué aucun effet fenfible. L'enthoufiafme pour ce remede nouveau s'eft porté au point qu'on l'a vanté comme prefque univerfel. Je l'ai vu adminiftrer pour des vertiges extraordinaires, pour les vapeurs, les convulfions; enfin, pour la fievre. Mon expérience m'autorife à croire que tous les prodiges rapportés par M. Storck ont été gratuitement attribués à la cigüe, & que la nature y a eut plus de part que le remede.

FIN.